BnF Gallica

Maison de famille, par Léon Allard

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Allard, Léon. Maison de famille, par Léon Allard. 1884.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

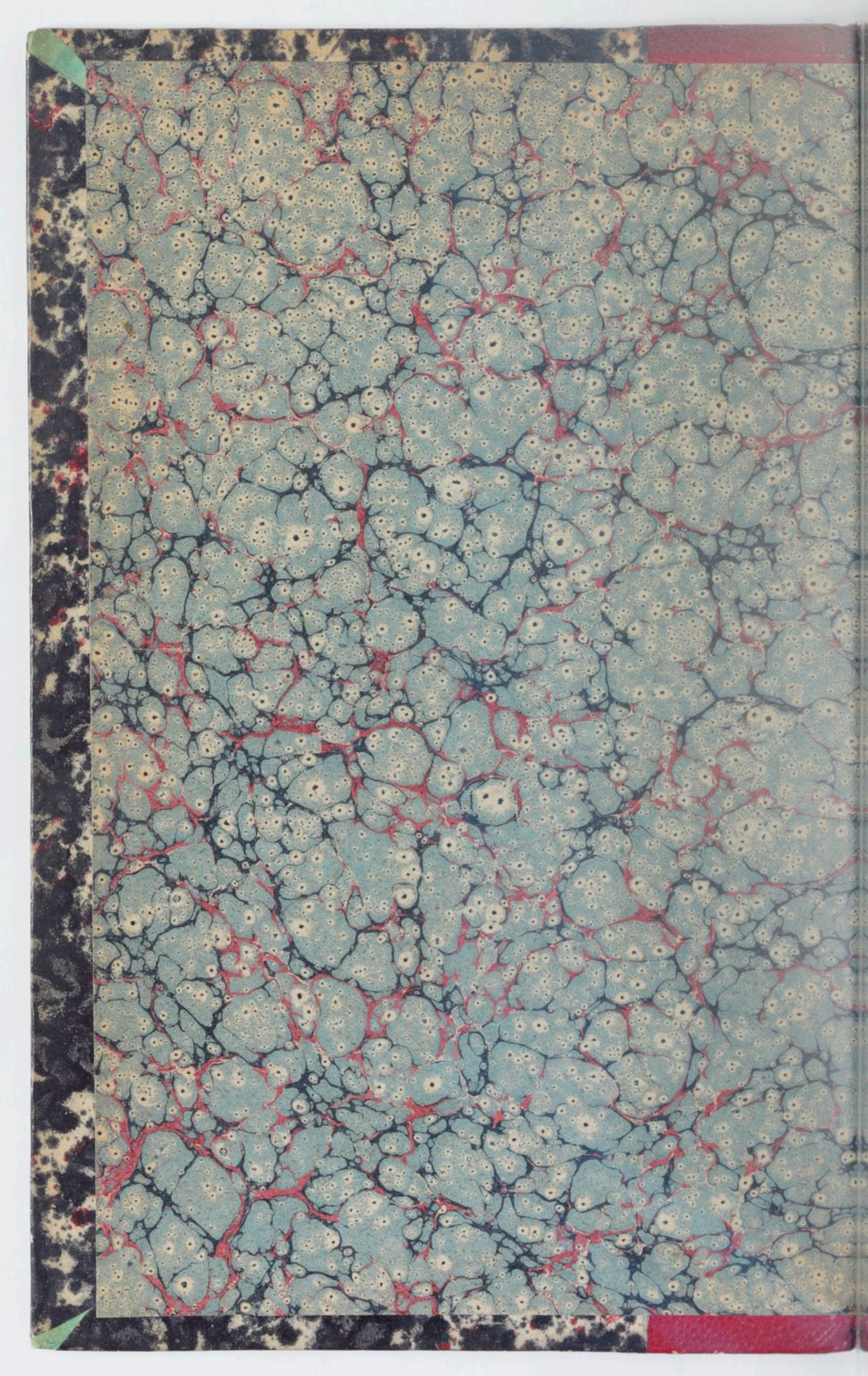
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France



LÉON ALLARD

MAISON

DE

FAMILLE

1839

Conserver la Couverture

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1884

MAISON

DE FAMILLE

8° Y 2
6564

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 351
1883

MAISON DE FAMILLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

PAR

LÉON ALLARD

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1884
Tous droits réservés.

A

ma chère Femme,

à l'Amie, à la Conseillère,

j'offre ce roman,

L. A.

MAISON DE FAMILLE

I

MADAME LESCANDE VEUT MARIER SA FILLE

Sous une de ces pluies en brouillard, dont les fines gouttelettes voltigent dans l'air plutôt qu'elles ne tombent, Paris, morose et mouillé, s'enveloppait depuis le matin, de ses cheminées noires à son sol boueux, dans un voile de grisaille uniforme. Les pavés suintaient l'humide, les toits luisants pleuraient, les murs saturés des maisons prenaient, en larges taches, des teintes de plâtre infiltré d'eau. Vers cinq heures du soir, un crépuscule de janvier vint augmenter encore, de son assombrissement, la tristesse pluvieuse qui noyait toute la ville.

Dans la rue Buffon, derrière le Jardin des Plantes, madame Lescande, grosse femme à tournure commune, passait à cette heure. Elle bougonnait, en

marchant, contre le temps, la boue, la pluie, la nuit tombante, et surtout contre un socque à l'agrafe cassée dont la semelle de bois, à chacun de ses pas, claquait sur les dalles du trottoir. Sa mauvaise humeur se soulageait en gros mots à l'incommode chaussure, en injures entre les dents mâchonnées qui interrompaient, de leurs saccades, un long monologue de bavarde se racontant, faute d'auditeurs, ses affaires à elle-même. En la voyant ainsi passer, enveloppée d'un vieux châle français rayé en diagonales, coiffée d'un bizarre assemblage de tulle et de rubans fripés, qu'on ne pouvait reconnaître ni pour bonnet, ni pour chapeau, le tout abrité sous un trop vaste parapluie, on l'eût prise pour quelque concierge venant de porter chez l'homme d'affaires les termes des loyers. Et cependant madame Lescande est *propriétaire*. Arrivée vers le milieu de la grille, dont les barreaux noirs la séparaient du jardin fermé, elle s'arrêta pour regarder, de l'autre côté de la rue, une maison à façade de trois étages, que sa toiture d'ardoises à pans très inclinés, les chapiteaux de ses fenêtres, les torsades de fer de ses balcons, faisaient reconnaître pour un petit hôtel du siècle dernier, mais qu'un écriteau de bois, cloué près de la porte, modernisait en la décorant de cette enseigne :

MAISON DE FAMILLE

Appartements et chambres meublés

C'était la demeure de madame Lescande. Elle dirigeait en personne cette « maison de famille », établissement créé par elle-même et qui, sous ce titre spécial, tenait tout à la fois de l'hôtel garni et de la pension bourgeoise.

Un rideau à demi relevé laissait entrevoir, à une fenêtre de l'entresol, une silhouette qui, d'en bas, ressemblait à une forme féminine, mais si flottante, si vague, si indécise à travers la pluie et l'incertitude du soir, qu'on ne savait trop, même en y regardant bien, si c'était réellement une figure humaine ou l'illusion d'un reflet de vitre sur le fond obscur de l'intérieur. Madame Lescande devait savoir à quoi s'en tenir, car elle dit, avec un haussement d'épaules :

— Allons, bon? la v'là encore dans ses rêvasseries.

Puis elle traversa la rue, ralentissant avec méfiance, sur les pavés inégaux et glissants, la marche boiteuse de son pied mal chaussé. Dès qu'elle eut abordé à l'autre trottoir, elle entra dans *sa* maison, monta *son* escalier, un escalier d'ancien temps à rampe de bois et à marches briquetées, et, dès l'entrée du logis, dans l'obscurité d'une étroite antichambre où l'on ne distinguait que le carré blafard d'un vitrage dépoli, elle s'annonça tout en déposant socques et parapluie dans un coin.

— Sophie, c'est moi!

La porte d'entrée refermée, une autre porte ouverte à tâtons, elle pénétra dans l'appartement.

— Quel temps! De la boue, de la pluie, un gâchis! J'ai le bas de mes jupes tout trempé.

Près de la fenêtre, une personne assise donnait un corps à la vague silhouette tout à l'heure aperçue de la rue. A ce moment passa l'homme du gaz, avec son étoile falotte qui danse au bout d'une perche. La lanterne du trottoir s'alluma subitement et son reflet, passant à travers la brume du dehors et la moiteur des vitres, entoura d'un halo de lumière une tête blonde de jeune fille. A l'arrivée de sa mère, elle avait prononcé un « bonjour maman » presque indifférent et, comme pour échapper à l'ennui de conversation banale dont elle se sentait menacée, s'était tout aussitôt retournée vers la rue, les coudes sur les genoux, les pieds aux barreaux d'une chaise, dans la même posture de lassitude découragée où l'avait surprise la tristesse de la nuit tombante, lorsque, les yeux ne voyant plus l'aiguille, l'ouvrage interrompu s'était, en plis blancs, affaissé devant elle.

Madame Lescande, grosse femme épaissie au moral autant qu'au physique, ne pouvait comprendre les affinements d'une nature aussi dissemblable de la sienne que l'était celle de sa fille. Lorsqu'elle la voyait, aux heures fréquentes d'une mélancolie presque maladive, se perdre en « ses rêvasseries », au lieu de respecter le refuge d'isolement et de silence que semblait rechercher Sophie, sa sollicitude maladroite et sans ménagements s'ingéniait, au contraire, à la ramener de force au terre à terre de

l'existence. Ce fut encore, ce soir-là, ce qu'elle crut devoir faire.

— Comme te v'là dans le noir! dit-elle. C'est ça qui te rend toute chose. Tu ferais bien mieux d'allumer la lampe.

Sophie obéit. Quelques instants après, le rayon, projeté en cône sous l'abat-jour, éclairant la pièce, fit sortir de l'ombre les contrastes d'ameublement d'un petit salon-salle à manger, dont les détails, le canapé en vis-à-vis à un buffet, le mélange aux chaises cannées de deux chaises garnies de velours, la table ronde recouverte d'un tapis par-dessus sa toile cirée et surtout, dans un renfoncement, un lit de fer replié et mal dissimulé sous une housse, indiquaient une vie de famille resserrée à l'étroit dans un trop petit logement, où la même pièce, suivant les circonstances et l'heure de la journée, devait changer d'aspect en même que de destination, pour être affectée tour à tour aux plus différents usages.

Dès que la lampe fut allumée, la jeune fille sortit de son immobilité contemplative. La clarté répandue autour d'elle sembla dissiper violemment ses ténèbres de tristesse, ou plutôt lui inspirer la volonté de se secouer, de revivre, de demander à une activité forcée l'oubli de pensées absorbantes et obsédantes. Elle croisa devant la fenêtre les rideaux de damas rouge, puis, allant et venant, elle étendit au dossier d'une chaise le châle mouillé de sa mère et serra dans une armoire, avec un soin attentionné,

le chapeau et les gants que madame Lescande, en entrant, avait posés sur la table au hasard d'un insouciant désordre, avant de s'installer confortablement, au coin de la cheminée, dans un vaste fauteuil, dont le dossier capitonné gardait les molles empreintes de ses habituelles somnolences. Quand elle fut là, bien à son aise, qu'elle eut mis ses pantoufles chaudes et fourgonné avec le pique-feu le coke amoncelé en brasier, elle se tourna vers sa fille :

— Devine un peu où je suis allée?

Sophie répondit, nommant un endroit, mais elle s'était trompée. Et, comme elle continuait ses rangements sans plus chercher à deviner, sans montrer la moindre curiosité de savoir quelles courses sa mère avait pu faire dans la journée, celle-ci reprit, avec le regard en dessous d'une personne guettant l'étonnement qu'elle va causer :

— Je viens de chez madame Fizanne.

— Madame Fizanne?

Subitement intéressée, la jeune fille s'était rapprochée de sa mère.

— Tu es allée la voir? Pourquoi donc?

Mais, au lieu de répondre, madame Lescande se lança aussitôt dans une interminable série de récriminations contre cette dame Fizanne. Une aristocrate. Des manières comme une duchesse. Une marchande de meubles, voyez-vous ça! Elle n'était pas aussi fière, dans le temps, quand elle n'avait qu'une méchante boutique au faubourg Saint-An-

toine et qu'elle portait une petite robe noire, étriquée, toute luisante aux coudes. Mais voilà ! la fortune gâte les gens. On a la mémoire courte. La richesse venue fait oublier la pauvreté passée. Et maintenant qu'elle a une grosse maison, une fabrique à la vapeur, qu'elle gagne des cents et des cents et qu'elle promène dans ses magasins la queue d'une robe à traîne, comme une princesse au sacre, elle vous reçoit de son haut !... Elle prend des airs protecteurs !...

— Elle ne m'a pas même offert une chaise ! Ah ! elle est polie, ta madame Fizanne ! Si c'est ça *qu't'appelles* une femme distinguée !

Elle semblait vraiment se vouloir poser en infaillible juge de politesse et de bon ton, cette grosse femme, si commune de manières, si vulgaire de langage. En parlant de cette dame Fizanne, elle faisait une moue dédaigneuse des lèvres qui contrastait comiquement avec la trivialité de ses expressions. Tout autre que sa fille en eût souri. Mais Sophie ne riait pas des ridicules de sa mère, si souvent ils l'avaient fait souffrir !

Après un instant de silence, la jeune fille la première reprit la parole.

— Tu ne m'as pas dit pourquoi tu es allée chez madame Fizanne ?

— Tiens, c'est vrai ! Eh bien je suis allée lui demander des renseignements sur les Herbelin. Tu sais qu'ils sont tous deux employés chez elle ? Tu vas

me dire que je les connais mieux que personne, puisqu'ils sont mes locataires? Et c'est de bons locataires, il faut le reconnaître. Ils payent recta, ils ont une vie régulière et rangée... Mais, enfin, dans certaines circonstances, faut-il encore s'assurer de la situation des gens, savoir à quoi s'en tenir sur leur avenir avant de leur répondre... Tu comprends ça, n'est-ce pas?...

Sophie regardait sa mère avec des yeux très étonnés.

— Non, maman, je ne comprends pas du tout.

— Tiens, c'est drôle. Il ne t'a donc rien dit? Je croyais qu'il t'avait d'abord parlé.

La jeune fille eut un geste d'impatience. Sa physionomie s'était animée d'une expression d'inquiétude.

— Mais de qui parles-tu? Voyons, maman, explique-toi donc!

— De M. Paul. Il est venu me trouver et il m'en a dit, à propos de toi!... Il est pris, va, je t'en réponds. Il te demande en mariage. Et, tu sais, il a une jolie position, dans cette maison Fizanne! Trois cents francs par mois!

Madame Lescande a complètement oublié sa mauvaise humeur contre la pluie, contre ses socques et même contre madame Fizanne. Elle se frotte les mains en parlant des trois cents francs par mois. Paul Herbelin est un parti superbe pour sa fille sans dot.

— Hein, fillette !... En voilà une chance !

Mais, en se retournant vers Sophie, elle la voit affaissée sur une chaise, toute pâle, prête à défaillir.

— Eh bien !... Qu'est-ce qui te prend donc maintenant ?...

De la main, Sophie lui fait signe de la laisser, de ne pas lui parler. Tous ses nerfs vibrent douloureusement, elle étouffe, mais enfin les larmes viennent et c'est une détente. Elle pleure, elle pleure longtemps, à sanglots d'abord, avec des soubresauts de tout le corps, puis plus doucement, et quand elle est redevenue maîtresse d'elle-même, quand au milieu de ses larmes elle retrouve la parole :

— Ne me reparle jamais de cela, maman. Entends-tu bien ?... Jamais !

Madame Lescande semble atterrée.

— Voyons. Sophie, sois raisonnable. Pourquoi n'accepterais-tu pas ?

— Pourquoi ?... Tu oses me demander pourquoi ?... Oh !

Quelles protestations en diraient autant que ce cri ? Que de choses différentes son accent exprime ! L'étonnement, la souffrance, l'indignation et le froissement d'une pudeur et la révolte d'une fierté.

Quelques instants après, madame Lescande entendait sa fille s'enfermer à clef dans une pièce voisine.

Alors, prise d'une coléreuse impatience, elle eut

un haussement d'épaules qui remua toute sa grosse personne :

— Pimbêche, va !... Faut pourtant bien que je la case. Je ne veux pas la garder fille toute sa vie. Ah ! mais non !

Puis, ayant retourné son fauteuil du côté du feu, elle se mit à songer aux moyens de vaincre cette résistance. Elle était bien résolue à ne pas laisser échapper une aussi belle occasion de mariage et à ne rien épargner, ni importunités, ni prières, ni mensonges, pour décider Sophie. De temps en temps, comme pour leur demander une inspiration, elle levait les yeux vers une demi-douzaine de portraits pendus au mur, en galerie de famille, de chaque côté de la cheminée.

Ces portraits se divisaient en deux séries bien distinctes.

Celle de gauche, composée de cinq daguerréotypes, passés de couleur et plaqués de reflets, résumait tous les souvenirs de jeunesse de madame Lescande. Cette série aurait pu s'étiqueter : Côté des militaires. C'était d'abord le propre père de madame Lescande, ancien voltigeur, et sa mère, en costume de vivandière, y compris le petit tonneau. Du voltigeur il ne restait plus que deux rangées de boutons, une poignée de sabre et de fortes moustaches. Le reste avait disparu sous le lent effacement des années. Le portrait de la cantinière, tout aussi miroitant, offrait le même phénomène de pâlissement de teintes. Ma-

dame Lescande était, on le voit, d'origine tout à fait guerrière. Son enfance avait eu pour horizon, devant les fenêtres de la cantine maternelle, une cour de caserne entourée de bâtiments tristes et noirs. Au-dessous de ses respectables ascendants, elle-même était représentée à l'âge où, belle et forte fille, fraîche de teint et ronde de partout, elle avait fait battre sous la tunique plus d'un cœur de troupier. Cette image de madame Lescande avant le péché avait pour vis-à-vis celle d'un jeune sous-lieutenant, dont l'air satisfait et vainqueur expliquait suffisamment le dernier portrait, celui d'un enfant placé entre eux deux comme un trait d'union naturel.

La série de droite, côté des civils, rappelait, non plus en daguerréotypes, mais en plus modernes photographies, la seconde phase de la vie de madame Lescande. Sa personne s'y trouvait encore représentée. Elle avait fait de considérables progrès, comme embonpoint, sur la jeune fille déjà joufflue de la série militaire. En robe de soie, drapée dans un châle, coiffée d'un chapeau à bouquets et panaches, elle était en tenue de mariée qui a de sérieuses raisons pour ne pas arborer la toilette blanche et la fleur d'oranger. Le portrait du mari faisait pendant à celui de la femme. Un type vulgaire d'ouvrier prétentieux, les cheveux pommadés et bouffant autour des oreilles, très embarrasé de ses grosses mains à demi recouvertes par les manches raides de la redingote ; l'une pendait gauchement le long du corps,

tandis que l'autre cherchait vainement à disparaître dans un gousset trop étroit. Feu Lescande, en se mariant, avait accepté, sans jalousie rétrospective, le passé militaire de sa femme; il s'était considéré comme épousant, en secondes noces, une veuve déjà mère d'un enfant, et c'était presque cela, en effet, le sous-lieutenant séducteur ayant été tué à la prise de Sébastopol. Le veuvage, réel ou fictif, semblait d'ailleurs être dans les destinées de madame Lescande, car son mari, qu'elle appelait « son époux », était mort après deux ans de mariage, laissant un fils qui portait, comme lui, le nom de Charles. L'image de cet héritier légitime occupait l'étroit espace de muraille resté libre entre les deux portraits de ses parents. Sa mère avait attendu, pour le faire *tirer*, qu'il eût sept ou huit ans, l'âge des pantalons d'homme et des blouses à carreaux, et la photographie avait fidèlement rendu, par une bouche ouverte et des yeux effrayés, l'ahurissement de l'enfant.

Une bouilloire chantait au coin du foyer, et son monotone bruissement de vapeur captive avait invité peu à peu madame Lescande à un de ces bons petits sommes auxquels elle se livrait souvent entre les bras de son grand fauteuil. La lampe charbonnait et allait s'éteignant, rétrécissant son cercle de lumière devant l'ombre qui déjà remplissait les coins de la pièce. Sophie rentra, calmée. Elle vit sa mère endormie et prit mille précautions pour ne pas troubler ce sommeil qui lui assurait une tranquil-

lité de quelques instants. Avant de ranimer la lampe mourante, elle en baissa l'abat-jour et la posa sur la table, loin de madame Lescande.

A ce moment, la demie de six heures sonna à la pendule, affreux produit de cet art industriel à bon marché, qui s'est tant développé sous l'empire et dont on voit des échantillons dans toutes les loges de concierge. Son cadran reposait sur un socle en zinc verni, couleur bronze ; au-dessus, un petit Amour rémouleur, tout nu, ailes de papillon au dos, aiguisait sur sa meule la pointe dorée d'une flèche. Madame Lescande admirait fort cette horreur de pacotille, cadeau de son défunt mari.

Le son fêlé du timbre en mauvais alliage rappela Sophie aux devoirs de ménagère qu'elle remplissait dans la maison. Son frère allait bientôt rentrer : il fallait s'occuper du dîner et mettre d'avance le couvert, pour éviter l'humeur grondeuse de la mère, qui certainement s'en prendrait à elle si rien n'était prêt à l'arrivée de Charles.

Pendant que madame Lescande accompagnait d'un ronflement en sourdine le ronronnement de la bouillotte, sa fille ouvrit le placard, les tiroirs du buffet, atteignit les assiettes, les fourchettes, les couteaux, développa les deux battants de la table ronde, tout cela sans bruit, sans heurts, à pas glissants, avec l'activité silencieuse et précautionnée d'une servante de cloître. Allant et venant du salon-salle à manger à la petite cuisine, d'où arrivait, par

une porte entr'ouverte, un parfum de pot-au-feu, elle disposa tout pour le repas du soir; mais cette occupation, trop familière pour ne pas être machinale, laissait son esprit, obsédé par les mêmes pensées, les mêmes souvenirs, les mêmes chagrins dont le poids semblait avoir plié sa longue taille de fille anémique, et dont la trace, ce soir-là, se retrouvait, plus visible que jamais, dans ses yeux rouges encore de son accès de larmes, sur son visage pâli, sur ses traits tirés par l'ébranlement nerveux qui l'avait toute secouée.

Madame Lescande dormait toujours. Le bruit de la porte de la rue se refermant et les pas de son fils dans l'escalier ne l'avaient pas réveillée. Elle n'ouvrit les yeux qu'au moment où il rentra.

— Bonsoir, m'man... Bonsoir, Sophie!

Charles, le chéri, le préféré, l'enfant gâté de sa mère, était laid. Laid d'une laideur de voyou. A son teint hâve, à ses joues creuses, à son regard sournois, à sa voix éraillée, on devinait une enfance ayant roulé la rue et l'apprentissage, trempé à toutes les souillures des ruisseaux de faubourg, une adolescence perdue de vices précoces et entraînée aux pires débauches des bas-fonds parisiens. Il allait avoir seize ans : il en paraissait à peine quatorze pour la taille. En entrant, il jeta sa casquette sur un meuble et se tint debout, les mains dans les poches de son pantalon, par-dessous sa blouse de laine grise.

A son bonsoir sa sœur répondit à peine. La mère, au contraire, se mit à s'apitoyer sur le compte de son fils en le voyant ruisselant de pluie.

— Ah! pauvre chat, comme te voilà fait! Allons, Sophie, ton frère doit avoir faim. Va vite tremper la soupe.

Quelques instants après, la famille était à table.

Le commencemeut du repas fut silencieux. Madame Lescande songeait à ses projets de mariage pour Sophie. Celle-ci, tout en s'efforçant de manger, gardait son air profondément triste. Quant à Charles, penché sur son assiette, il lapait à grandes cuillerées, goulûment, son potage, et, quand il eut fini, il dit avec un clappement de langue :

— Fameux, m'man, ton bouillon.

La douceur du consommé de ménage avait effacé de sa bouche l'âcre goût des vitriols de marchand de vin, mais, ce goût passé, sa soif d'ivrogne le reprit aussitôt et il se versa par-dessus sa soupe un grand verre de vin. Puis, s'adressant à sa mère :

— J'en ai fait une rencontre étonnante : Rabouille!...

— Rabouille, fripouille, dit madame Lescande, résumant ainsi, en un seul mot, son appréciation sur le personnage rencontré par son fils.

— Une jolie connaissance que tu as retrouvée là, reprit-elle; je croyais qu'on l'avait engagé mousse?

— Son père voulait; mais paraît qu'il n'avait pas la vocation; il est maintenant dans la musique.

Depuis qu'il avait commencé à parler de ce Rabouille, Charles regardait de temps en temps sa sœur à la dérobée et il accompagnait d'un méchant sourire chacun de ses regards en dessous. Mais la jeune fille restait indifférente ; elle ne semblait ni l'écouter ni l'entendre.

Après un silence, et comme si quelqu'un lui eût demandé de conter l'histoire de cette rencontre, Charles reprit :

— Voilà la chose : je suis allé tantôt faire un tour du côté de l'Observatoire. En arrivant sur la place, je vois une foule de monde arrêtée autour d'une grande voiture. C'était un sauvage, avec des plumasseries d'autruche sur la tête et des miroiteries de fer-blanc sur l'estomac, qui faisait le boniment d'une pâte à rasoir. Une platine !... Je ne vous dis que ça. Il avait, perché derrière lui, un joueur d'orgue pour moudre un air au moment de la vente. Le joueur d'orgue, c'était mon Rabouille. Mais plus fort que ça ! Le sauvage... encore un type de votre connaissance... notre ancien voisin du faubourg Saint-Jacques... Castan !

A peine ce nom eut-il été prononcé, que Sophie se trouva debout, toute droite, et sa pâleur pâlit encore. Sa chaise, violemment repoussée par la brusquerie de son mouvement, tomba derrière elle. Sans même sans apercevoir, sans regarder ni sa mère ni son frère, elle se sauva du côté de la cuisine, et, au

moment où elle passait la porte, on entendit un sanglot étouffé.

Madame Lescande se pencha alors vers son fils et le foudroyant d'un regard de colère :

— Charles, j'te vas gifler !... Je t'ai défendu, dans les temps, de parler de Castan devant ta sœur.

Il ricanait, d'un air goguenard.

— Tiens, pourquoi donc ça ?

— Ça ne te regarde pas !

Il comprit, à la raideur de la réplique, que la gifle était imminente, et, sans insister, se renfonçant la tête dans les épaules, il murmura seulement à demi-voix :

— C'est toujours plein de mystères, ici.

D'ailleurs Sophie rentrait. Elle continua de servir le dîner comme si rien ne s'était passé, mais elle ne mangea plus. De temps en temps elle se versait un grand verre d'eau pour calmer son envie de pleurer. Le repas s'acheva en silence. Dès qu'il eut avalé la dernière bouchée, Charles se leva :

— Tu sors ? lui demanda sa mère.

Elle lui parlait maintenant d'une voix très radoucie. Ses colères contre Charles ne duraient jamais longtemps. Il répondit d'un ton bourru :

— Je vas faire un tour. Si tu ne me laissais pas toujours sans argent, j'irais faire une poule au café, avec les amis.

Madame Lescande sortit une pièce de son porte-monnaie.

— V'là quarante sous, mauvais sujet : surtout, ne rentre pas trop tard.

Charles escamota la pièce avec une adresse de prestidigitateur.

— Merci, m'man !

Et il partit, joyeux de l'aubaine, après avoir embrassé, sans rancune, sa mère et sa sœur.

Une demi-heure après, madame Lescande ronflait de nouveau dans son grand fauteuil. Sophie avait enlevé le couvert, tout remis en ordre, et s'était réfugiée dans son coin de prédilection, auprès de la fenêtre.

Elle resta là toute la soirée, comme si la maussade pluie qui tombait, plus dense et plus ruisselante dans l'obscurité, eût eu pour elle un irrésistible attrait ; comme si le gâchis de la rue, où les reflets des becs de gaz dansaient sur les flaques d'eau, et la navrante mélancolie du ciel sans lune, sans étoiles, tout barbouillé de noir, et l'aspect du jardin agitant, par-dessus les grilles, les longs rameaux de ses arbres, et jusqu'au cri étrange, lointain, rauque et voilé, qui tout à coup parvint jusqu'à elle du fond de la ménagerie, comme si tout cela eût eu une mystérieuse corrélation avec l'état de son esprit, avec les réflexions qui creusaient, au coin de ses lèvres de vingt ans, un pli déjà marqué de désenchantement et d'amertume.

II

POURQUOI SOPHIE A DIT « NON »

Avant que l'idée lui fût venue de fonder une maison de famille dans la tranquille rue Buffon, madame Lescande avait d'abord tenu un misérable hôtel garni dont l'enseigne, peinte en grandes lettres bleues : « Hôtel du Nord », s'étalait, aux environs du Val-de-Grâce, tout en haut du faubourg Saint-Jacques. Dans cet hôtel, son premier établissement après son veuvage, elle hébergeait à la nuit des ouvriers maçons, des bonnes sans place, des gens de métiers douteux, musiciens ambulants, camelots, modèles d'atelier, toute une bohème de basse classe qu'il était prudent de toujours faire payer d'avance. La maison, très étroite de façade, tout en hauteur, comptait, à chaque étage d'un raide escalier, trois chambres grandes à peine comme des cabines de

bains. A travers leurs papiers déchirés et leurs fissures de planches disjointes, les minces cloisons laissaient filtrer le soir des rayons de lumière d'un voisin chez l'autre, livrant à la merci des oreilles écouteuses et des yeux indiscrets les moindres paroles et les moindres actions. Fille ou femme que le chômage et la misère conduisaient dans cette louche hôtellerie, presque semblable à un mauvais lieu, ne pouvait, si elle avait conservé quelque instinct de pudeur féminine, se soustraire à cette promiscuité gênante des voisinages qu'en se faisant un rideau de ses nippes pendues devant les lézardes des murs.

Une vieille, une horrible vieille, rebut de tous les bureaux de placement, sans dents, sans âge et sans sexe, à barbe d'homme, à mèches grises de sorcière, au regard vicieux et méchant, mégère usée et avilie par une trop longue existence d'abjecte servitude, recevait de madame Lescande vingt francs par mois pour faire chaque matin un semblant de ménage dans les chambres des locataires. On ne lui connaissait d'autre nom qu'une abréviation de prénom : « Mélie ». Cette appellation, qui pour être commune ne manque pas d'euphonique douceur, était tout ce qui restait à cette sordide et noire vieillesse d'une lointaine jeunesse qui peut-être, un demi-siècle auparavant, avait été toute blanche et rose. Cette unique servante était bien en rapport avec la maison délabrée et poussiéreuse, mal tenue, aux murs lé-

preux, aux plafonds écaillés, aux escaliers salis par les continuelles montées et descentes de grosses chaussures boueuses. Dès le matin, la vieille faisait entendre d'étage en étage sa voix de crécelle cassée, cherchant dispute à l'un ou à l'autre pour une cuvette en morceaux, pour une cruche d'eau répandue sur les paliers, ou des épluchures jetées sur les marches. Des voix d'hommes répondaient, grossières et blagueuses, ou des voix de femmes, glapissantes et suraiguës, qui de suite transformaient la querelle en bataille acharnée d'injures. La femme de ménage n'avait jamais le dessus, tous s'alliant contre elle, mais sous l'averse de rires et de gros mots qui tombait sur elle du haut de l'escalier, elle relevait encore la tête vers ses insulteuses ; écumante de fureur, vaincue, mais non réduite, crachant lorsqu'elle ne pouvait plus parler, elle leur montrait le poing ou brandissait contre elles son balai avec des gestes d'impuissante menace.

Les antres les plus sombres ont parfois leur rayon de lumière, sur la plus laide masure fleurit souvent la plus belle giroflée. « L'Hôtel du Nord » avait sa fleur éclose et son rayon de soleil. Sophie, dans ce temps-là, était âgée tout au plus de quinze ans ; mais grande, élancée, svelte et blonde, elle avait déjà toutes les grâces de la jeune fille ; déjà la délicatesse de sa main, la petitesse de son pied, la distinction de ses traits, indiquaient en elle une finesse de race étrange chez la fille de madame Lescande, mais

expliquée par la paternité de rencontre de ce jeune officier qui, dans un jour d'ennui de caserne, s'était oublié, malgré son grade, jusqu'à des amours de cantine. Cette supériorité native, l'insouciance de son très jeune âge, son innocence incurieuse, la gardaient isolée du milieu dans lequel elle vivait. Elle ne ressentait pas encore l'écœurement des vilenies étalées sous ses yeux et restait, immaculée de corps et d'esprit, au bord du cloaque, sans être atteinte par les éclaboussures.

Mélie était chargée de tous les soins de ménage à l'hôtel ; Sophie n'avait donc nullement à s'en occuper. Sa mère lui avait fait apprendre l'état de modiste-fleuriste. Avec son goût inné d'élégance, il ne lui avait fallu qu'un court apprentissage pour être bien vite une des plus adroites dans ce difficile métier féminin. Elle possédait cette habileté des doigts, cette légèreté de chiffonnage qui est le grand secret de l'ouvrière en modes de Paris pour créer, sur une forme raide de chapeau, de si gracieuses choses avec des riens, avec des flous de dentelle, des bouts de rubans épinglés, à peine cousus, et faire paraître frais cueillis dans les champs leurs bouquets de fleurettes découpées en batiste. Sans aller à aucun atelier, Sophie travaillait chez elle pour un petit magasin de la rue Soufflot. Toutes les fois qu'elle y rapportait son ouvrage, les passantes s'arrêtaient, étonnées de voir, dans une vitrine du quartier Latin, un chef-d'œuvre de coquetterie parisienne exposé

parmi toutes sortes d'excentricités de mauvais goût.

Fleuriste en même temps que modiste, elle préparait elle-même ses fleurs et se faisait dans sa chambre, au premier étage de l'hôtel, un printemps factice et de toute saison, printemps de fleurs artificielles, fraîches de couleurs, mais sans parfums, écloses à la douzaine, sous ses doigts actifs, au bout de tiges en fil de fer. Elle était gaie alors, et presque heureuse, aucun chagrin sérieux n'ayant encore troublé sa vie. Souvent elle chantait en travaillant devant sa fenêtre ouverte, et sa jolie voix, son fin profil de jeune fille, attiraient l'attention de toute une jeunesse d'école, élèves du Val-de-Grâce en uniforme militaire, étudiants se rendant aux hôpitaux, dont le passage, à de certaines heures, remplit de mouvement le faubourg Saint-Jacques ; mais Sophie restait indifférente aux œillades amoureuses qui lui étaient lancées de la rue ; elle ne les remarquait même pas.

Au rez-de-chaussée était le bureau, semblable à tous les bureaux d'hôtels garnis, avec ses clefs numérotées supendues au mur et les bougeoirs alignés sur une planche. Là trônait madame Lescande, sur un vieux fauteuil de cuir tellement usé et délabré, que le marchand de bric-à-brac, dont la boutique était voisine, n'en aurait pas donné vingt sous. La maîtresse de l'hôtel passait toutes ses journées dans une fainéante inaction, un laisser-aller avachi de grosse femme sans corset, boutonnée de travers

et pour jusqu'au soir dans une robe élimée, blanchie aux plis par un trop long usage. Elle ne s'animait un peu que lorsqu'elle avait occasion de crier après la vieille Mélie, ce qui arrivait toutes les fois que la femme de ménage entrait dans le bureau, ou de gronder son fils Charles, cas plus rare, car ce mauvais garnement, chez qui germaient déjà tous les mauvais instincts, était continuellement échappé de la maison pour aller vagabonder, dans le quartier Mouffetard, avec des bandes de vauriens de son âge et de son espèce.

Madame Lescande avait deux défauts dominants, deux véritables passions : les cartes et le bavardage. Bésigue, piquet, chemin de fer, écarté, mort, vingt et un, elle pratiquait et connaissait tous les jeux. Quant à son bavardage, il s'exerçait à tort et à travers sur tout et sur rien, prenait texte d'une mouche, du temps, d'un « à-propos » quelconque pour se donner carrière en d'interminables histoires. Elle fût morte d'ennui dans le bureau de son hôtel, sans personne avec qui jouer ou bavarder. Cette société indispensable au bonheur de son existence de mollusque gras, elle l'avait trouvée dans un de ses locataires, non pas un locataire de passage, comme étaient la plupart, mais habitant à demeure l'Hôtel du Nord. Il s'appelait Castan. C'était lui que Charles devait retrouver un jour sur la place de l'Observatoire, vendant aux badauds une pâte non brevetée pour rendre le fil aux lames ébréchées des faux et

des rasoirs. Au temps où il habitait l'hôtel de madame Lescande, il exerçait un autre métier, sinon plus lucratif, au moins plus sédentaire. Son établissement de photographie, situé juste en face de l'hôtel où il logeait, ne se composait que d'une cage vitrée, établie après coup, au septième ou huitième étage, au-dessus des toits, entre deux souches de cheminées, plus haut que les plus hautes mansardes. Cette cage, il la nommait pompeusement « ses ateliers ».

Les échantillons de son art, exposés dans un cadre, devant la porte de la sombre et gluante allée qui servait d'entrée à la maison, n'attiraient chez ce photographe de faubourg qu'une rare clientèle : Parfois, quelque maçon limousin ou quelque pioupiou sortant de l'hôpital militaire, pâle encore d'une longue convalescence. Castan avait donc des loisirs. Presque chaque après-midi, il traversait la rue en voisin, la pipe à la bouche, vêtu de son costume d'atelier, pantoufles rouges, vareuse de laine bleue, béret fantastique sous lequel il relevait fièrement la tête toutes les fois qu'un gamin, en passant, l'apostrophait du nom « d'artiste ». Il s'en allait ainsi tenir compagnie à son hôtesse, madame Lescande. Il supportait son bavardage oiseux et lui proposait quelque partie en cent liés, ayant trouvé le moyen de s'assurer, par cette habile complaisance, de nombreux grogs gratis, l'absinthe ou le bitter avant dîner et bien souvent le dîner même.

Madame Lescande en était arrivée, peu à peu, à ne plus pouvoir se passer de lui. Ne tenait-il pas ses registres d'hôtel de sa plus belle main d'écrivain public ? Car avant d'être photographe, il avait exercé cet autre métier. Quels métiers d'ailleurs n'avait-il pas connus, ce Castan ? Il ne les avouait certes pas tous, et, dans l'histoire bariolée de sa vie telle qu'il la racontait, on devinait des phases mystérieuses passées sous silence entre ses divers avatars. Tour à tour commis voyageur, partisan dans les guerres d'Amérique, surveillant dans une usine, écrivain public, acteur dans une troupe ambulante et enfin photographe, il n'avait gardé que le mauvais côté de ces divers états, le bagou menteur du placier de commerce, les jurons et l'ivrognerie du soldat de fortune, l'emphase commune de paroles et de geste de l'acteur de tréteaux, se constituant ainsi une personnalité caméléonne sous les aspects changeants de défauts et de vices variés. Le mystère dont il entourait certaine partie de son existence provenait peut-être de l'ombre restée sur lui de quelque maison centrale, car il lui échappait parfois, en parlant, de basses expressions de l'argot des bagnes. Les oreilles de madame Lescande, blasées qu'elles étaient par l'argot de caserne, ne s'en montraient pas choquées.

Elle tenait Castan pour le plus honnête homme du monde, un peu braque, disait-elle, mais si bon garçon, si complaisant ! Il était presque de la famille. Il tirait les oreilles de Charles lorsque le galopin

rentrait de quelqu'une de ses escapades. L'assiduité du photographe, le pied qu'il avait su prendre dans la maison, son intimité avec la veuve que ses quarante-cinq ans ne mettaient pas alors à l'abri de suppositions malveillantes, pouvaient faire soupçonner entre eux d'autres liens que ceux d'une amitié de voisinage, d'autres rapports que ceux d'hôtesse à locataire. La chose était possible, mais non prouvée. En tout cas, les apparences eussent été mieux gardées que l'on n'aurait pu s'y attendre de la part de deux êtres chez qui le sens moral n'était certes pas la qualité dominante et qui, tant l'un que l'autre, étaient gens à se moquer du qu'en dira-t-on de leur entourage.

Il était plus probable que Castan visait tout simplement au mariage, ainsi que le prétendaient quelques commères du quartier, amies de madame Lescande et la défendant contre les imputations contraires. Le photographe voyait d'assez près les affaires de l'hôtel pour avoir calculé les économies que la veuve, qu'il savait avare, avait dû faire depuis la mort de son mari. Le petit magot qu'il soupçonnait exister quelque part, serré dans un fond de commode ou placé chez un notaire, pouvait fort bien tenter sa convoitise peu scrupuleuse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faisait une sorte de cour, et cette cour n'était ni repoussée ni découragée, mais au contraire fort bien accueillie. Il plaisait visiblement, par ses défauts mêmes, par sa hâblerie, par

ses manières de bel homme, sa pose à l'artiste, et peut-être madame Lescande désirait-elle, espérait-elle se rajeunir en secondes noces avec ce grand brun à cheveux bouclés, à large carrure d'épaules, à moustaches en crocs et qui, reluqué par les filles, fier comme un coq de nombreux triomphes faciles, fort aux escrimes populacières, la boxe, la canne et la savate, prenait des airs vainqueurs avec les femmes, avec les hommes des airs de pourfendeur.

Quels que pussent être les illusions et les secrets espoirs de madame Lescande, il y avait des jours où elle ne savait trop si les attentions du beau Castan s'adressaient bien à elle et non à sa fille Sophie, toute jeune qu'elle fût. Lorsqu'il regardait la petite d'une certaine façon, lorsque, par manière de plaisanterie, il l'embrassait à moitié de force, car elle se défendait avec humeur de ces familiarités, la mère ressentait une sorte d'inquiétude jalouse, et la colère qu'elle n'osait laisser voir, qu'elle cachait sous un sourire contraint, lui faisait inventer aussitôt un prétexte, saisir la première raison venue, bonne ou mauvaise, pour gronder aigrement Sophie, la traiter de morveuse et de pimbêche, la claquer même en gamine et se débarrasser d'elle, se venger en même temps d'une inconsciente rivalité, en renvoyant à sa chambre la pauvre fille humiliée, indignée et pleurante de ces accès de sévérité dont elle ne pouvait soupçonner la véritable cause. Puis la réflexion venait à madame Lescande. Quelle idée avait-elle

donc ? Elle en haussait les épaules. Castan penser à Sophie ? Quelle folie ! Ne l'avait-il pas connue tout enfant ? Il continuait à la traiter en petite fille, voilà tout, gardant avec elle des habitudes de jeux sans conséquence. Elle reprenait alors sa placidité de grosse femme inactive, et pour qu'elle oubliât ses craintes et ses soupçons, il suffisait que, pendant leur partie de cartes, le genou de Castan cherchât le sien sous la table.

Il avait souvent parlé de faire le portrait de Sophie. Il voulait, disait-il, avoir une nouvelle série de photographies pour l'exposition de sa vitrine. C'était chose convenue depuis longtemps, et si ce projet avait tardé à recevoir son exécution, le retard était toujours venu du photographe, qui semblait s'ingénier à trouver quelque empêchement chaque fois que madame Lescande annonçait l'intention de conduire sa fille à l'atelier : le temps était couvert, les appareils n'étaient pas en état, ou bien c'était Sophie qu'il trouvait trop pâle et le portrait ne serait pas réussi.

Quelle raison, après maintes remises du même genre sous différents prétextes, eut-il un jour d'insister pour faire immédiatement le portrait ? Était-ce donc parce que madame Lescande, accablée par la chaleur d'une lourde après-midi de juin, se montrait peu disposée à quitter son fauteuil où, à demi débraillée, elle se laissait aller à un commencement de sieste ? Il avait déjeuné chez elle. Pendant le repas, son re-

gard s'était souvent arrêté sur Sophie, charmante dans une légère robe claire, le cou et les bras nus, le feu de l'été amenant à fleur de sa peau fine, comme une sève colorante, la rose et vivante carnation d'un sang jeune. Madame Lescande se sentait si lasse, qu'elle avait même refusé de faire une partie d'écarté. Elle n'aurait certes pas le courage de monter les six étages de l'atelier. Non, il n'y fallait pas songer. Elle était incapable d'un pareil effort. De toute l'après-midi, elle ne se bougerait pas. Castan semblait très mécontent de cette mauvaise volonté et il proposa d'emmener Sophie toute seule.

Mais alors, ce fut la jeune fille qui trouva des objections. On eût dit qu'un instinct l'avertissait d'un danger caché ; qu'elle appréhendait de se trouver seule à la merci des galanteries de cet homme qui, depuis quelque temps, elle l'avait remarqué, guettait toutes les occasions de la surprendre dans les coins, derrière les portes, dans l'ombre de l'escalier, pour oser des libertés de langage, des familiarités caressantes de plus en plus accentuées et gênantes, mais dont la jeune fille, retenue par une honte, n'osait pas encore se plaindre à sa mère.

Le moindre empressement de sa part à accepter l'offre de Castan n'eût pas manqué de mettre en éveil la jalousie de madame Lescande. Mais elle montrait de l'hésitation, il lui déplaisait visiblement d'aller seule à l'atelier ; il n'en fallait pas davantage pour

que, par méchant esprit de contradiction, sa mère la forçât à céder contre son gré.

Castan, lui, feignait d'y renoncer, à ce portrait.

— Si elle n'y tient pas, c'est bon, n'en parlons plus...

Mais madame Lescande imposa sa volonté.

— Que ça lui plaise ou non, elle ira; c'est moi qui le veux.

Sophie baissa la tête. Il lui fallait se résigner, obéir. Pouvait-elle dire ses craintes? Elles étaient tout instinctives, elle n'aurait su les formuler. Et puis de se voir dans cet abandon de toute protection maternelle, il lui venait à la fin comme un découragement navré, une lassitude de se défendre elle-même contre d'inconnues fatalités qu'elle sentait menaçantes.

La voilà donc qui monte les six étages du photographe. Devant elle, Castan se hâte, enjambant deux à deux les marches avec une féline agilité d'ancien clown. Plus lentement elle le suit, et, à mesure qu'elle monte, son cœur se serre : elle éprouve l'angoisse du malheureux las de vivre qui, dans une longue ascension tournante, gagne le faîte d'un monument pour d'en haut se jeter au pavé.

A peine furent-ils entrés dans l'atelier, Castan mit le verrou à la porte.

Ce réduit vitré, isolé, comme une aire, à la cime des toits, semblait inaccessible à tout secours. Des rideaux de calicot bleu, tendus sur des tringles, y

faisaient un demi-jour mystérieux d'alcôve, mais n'empêchaient pas le soleil ardent, réverbéré par les tuiles et les ardoises, de changer en atmosphère d'étuve l'air lourd et surchauffé, rendu presque asphyxiant par des odeurs de collodion, par le parfum, concentré depuis la veille, d'un gros bouquet de fleurs fanées qui traînait sur un meuble. Oh ! cet atelier, cet antre, cet enfer, quel souvenir elle devait toute sa vie en garder ! Que de fois, des années après, rien qu'à respirer une fleur mourante, elle se sentit près de défaillir !

Pendant que, là-haut, sa fille, dans un moment de terreur, de trouble, d'ignorance surprise, de résistance violentée, d'anéantissement de tout son être, tombait, victime innocente, sous le coup d'un malheur contre lequel ne lui venaient que trop tard, dans une souffrance physique, la force et la volonté de se débattre; pendant cette heure de crime, d'irréparable chute, de tragique aventure, dont nul instinct de mère ne l'avait avertie, que faisait donc madame Lescande? Dans son bureau d'hôtel, à l'ombre des persiennes closes, accablée de chaleur et de son habituelle fatigue de ne rien faire, le visage luisant de sueur perlée, les cheveux collés au front, le corps à l'abandon entre les bras de son vaste fauteuil, béatement elle jouissait de la douceur d'une sieste ronflante, demi-sommes intermittents coupés de demi-réveils par les taquineries des mouches, un tic-tac d'horloge, un jappement de chien dans la rue.

— Madame !... madame !...

C'est Mélie qui ose troubler ainsi le repos de sa maîtresse. La vieille bonne est entrée brusquement, effarée, criante, les bras en l'air, plus dépeignée, plus sorcière que jamais.

— Madame, madame... Mamzelle Sophie !

Et elle raconte qu'elle vient de trouver la jeune fille dans sa chambre, se roulant par terre, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant de coups la figure dans un accès d'inexplicable folie. Elle raconte encore qu'elle a voulu la calmer, la relever en la prenant dans ses bras, mais que Sophie lui a échappé pour se jeter de toute sa force contre les murs, en criant qu'elle veut mourir, qu'elle est perdue, perdue, perdue !

— Montez vite, sans ça, pour sûr, elle fera comme elle dit, elle se tuera.

Quand madame Lescande fut montée, effrayée par le récit de Mélie, quand elle vit sa fille les vêtements en désordre, échevelée, sanglotante, secouée de spasmes nerveux, toutes les idées de catastrophes possibles lui vinrent d'un coup, empoisonnement, fièvre chaude, épilepsie. Elle était loin de penser à l'affreuse vérité ; l'enfant dans sa honte et son désespoir, ne trouvait pas de mots pour la lui dire.

Il fallut bien deviner, pourtant, il fallut bien comprendre.

L'indignation de la mère fut sincère, mais si compliqués sont les dessous égoïstes de la nature humaine

qu'à cette indignation dut certainement se joindre un sentiment de colère tout personnel, une rage secrète ayant pour cause des espérances inavouées et déçues. Ah ! le bandit ! Il le payerait cher, son crime ! Le tribunaux ne plaisantent pas, avec ces sortes d'affaires. Elle parlait d'aller chez le commissaire de police, elle voulait déposer une plainte, crier partout l'attentat commis, ameuter le quartier, soulever contre Castan un mouvement de réprobatien publique ; elle était prête, pour sa vengeance, à tambouriner l'honneur perdu de sa fille, ainsi qu'on fait d'un coffre-fort enlevé par des voleurs.

Malgré l'affaissement désespéré de tout son être, Sophie sut comprendre qu'un aussi stupide éclat ne servirait qu'à l'étalement de sa honte. Livrer à la curiosité, à la pitié de tous son irrémédiable malheur? Subir l'humiliation d'interrogatoires, où il lui faudrait raconter à des juges, à des hommes ! l'odieuse scène dont le souvenir seul la rendait folle ? Était-ce donc possible ? Non, elle ne voulait pas cela ! Et dans l'épouvante qu'une telle pensée lui causait, elle trouva assez de protestations indignées et d'éloquentes supplications pour vaincre sur ce point l'entêtement de sa mère. Madame Lescande céda. Les choses ne pouvaient pourtant pas, trouvait-elle, se passer ainsi. Elle lui dirait au moins son fait, à ce Castan ! Mais Castan était devenu invisible. Prudemment il s'était éclipsé. Sans doute qu'afin de dépister les recherches et de se soustraire aux conséquences

possibles de sa criminelle action, il avait pris le parti de s'affubler une fois de plus d'un nom et d'un métier de rechange, de faire complètement peau neuve, car il abandonnait, en disparaissant, sa dépouille de photographe aux griffes d'un huissier qui depuis longtemps le harcelait de poursuites pour des termes en retard.

Peu de temps après cette navrante aventure, madame Lescande vendait son « Hôtel du Nord » et mettait toutes ses économies dans l'installation de la « Maison de famille » de la rue Buffon.

L'idée de cette transformation ne lui avait été inspirée que par des raisons d'intérêt, par l'ambition de diriger un établissement plus lucratif et plus relevé que son misérable garni de faubourg. Elle n'aurait pu trouver de meilleure combinaison si, en bonne mère, elle n'avait eu en vue que le bien de sa fille, le soulagement qu'un dépaysement de quartier, un changement de milieu et d'habitudes devaient apporter à ses remords et à son chagrin. Ce ne fut pas, pour Sophie la guérison complète de l'anémie morale, du mal incurable de tristesse dont elle était restée atteinte, qui la pâlissait et la maigrissait de jour en jour. Pas plus rue Buffon qu'au faubourg Saint-Jacques, le souvenir terrible ne pouvait complètement s'effacer ; mais il eut moins d'acuité, il fut moins le souvenir d'hier, et sa lente atténuation permit à la jeune fille de trouver, dans son découragement même, une plus tranquille résignation à son malheur.

Puis arrivèrent coup sur coup la guerre, la révolution, le siège de Paris, la Commune.

La durée du temps fut comme doublée pendant cette longue période de troubles, et, quand elle prit fin, l'inoubliable passé semblait moins proche qu'il n'était réellement, se trouvait reculé bien au delà d'une année dans un éloignement factice, une illusion de distance qui en rendait moins cruelle l'obsédante évocation. De Castan, on n'entendait plus parler. On le croyait disparu pour toujours, mort peut-être. D'après un bruit vague, rapporté par Charles de ses vagabondages au quartier Mouffetard, l'ancien photographe, devenu chef de bataillon de fédérés pendant la Commune, avait été fusillé lors de l'entrée des troupes dans Paris. Sophie avait cru ardemment à ce racontar d'échappés de barricades. Bien que cette mort fût loin d'être prouvée, malgré elle, par le désir de sa haine, elle avait été portée à s'en faire une certitude, et cette certitude irraisonnée fut pour elle apaisante, presque consolante ; en même temps qu'une satisfaction de vengeance, elle y trouvait une sécurité d'avenir, la délivrance de l'anxieuse crainte, jusque-là gardée, de voir un jour Castan réapparaître dans sa vie.

Paris se relevant au milieu de ses décombres noirs encore de la fumée des batailles et des incendies, se hâtait de reprendre sa vie active de commerce et d'affaires. Ce fut à cette époque que les frères Herbelin vinrent habiter la maison de famille de madame

Lescande. Ils louèrent un petit appartement meublé composé de trois pièces au deuxième étage. Employés dans la même maison, chez madame Fizanne, rue des Lions-Saint-Paul, ils demeuraient ensemble, ils ne se quittaient jamais. Bien qu'une différence d'âge de presque dix ans les séparât, depuis longtemps ils avaient ainsi réuni leurs deux existences dans une association fraternelle. Sans famille, sans parents proches, ils s'étaient habitués à être tout l'un pour l'autre. A la mort de leur père, un modeste fonctionnaire qui, après sa retraite et son veuvage, s'était retiré dans une ville du Centre, l'aîné des deux frères, Louis, n'avait pas vingt ans, Paul, le plus jeune, en avait dix à peine. Louis était venu à Paris gagner la vie pour deux et, dès ce moment, il était entré dans la fabrique de meubles de madame Fizanne que depuis il n'avait plus quittée. Quant à Paul, en souvenir des services administratifs de son père, il avait obtenu une bourse dans un collège de province.

De ce temps d'enfance et de collège, Paul Herbelin avait toujours gardé le souvenir des vacances qu'il venait passer, chaque année, auprès de son grand frère. Lorsque après les dix mois de séparation, pendant lesquels ils ne s'étaient écrit que de rares et courtes lettres, le petit collégien, tout fier de voyager seul, débarquait à la gare d'Orléans, chargé de son bagage d'écolier, paquets d'effets et liasses de livres, il était sûr d'apercevoir, à travers les grillages de la salle d'attente, les larges épaules

et la bonne figure souriante de son Louis. Au milieu du flot bousculant des voyageurs qui, par les portes trop étroites, se précipitaient aux voitures, ils s'enlaçaient dans une embrassade émue. Et l'aîné, regardant l'enfant qui, chaque fois, lui revenait plus grand et plus robuste, ne pouvait s'empêcher de rire de sa tunique étriquée et de ses manches trop courtes. Il le débarrassait d'une partie de ses multiples paquets et tous deux s'en allaient à pied. La joie de se revoir mettait dans leur premier bavardage une presse de questions et de réponses croisées ; le bonheur d'aller côte à côte donnait à leurs pas une alacrité de marche légère.

Ils suivaient le trottoir du quai, le long des grilles du Jardin des Plantes. L'éparpillement de l'arrivage du train se faisait sur la chaussée, dans un défilé de fiacres chargés et d'omnibus du chemin de fer lancés au grand trot. Le bruit des roues, ce mouvement de fourmilière, l'horizon de la Seine fermé devant eux, dans un fond de décor, par la grandiose silhouette de Notre-Dame, rendaient au jeune Paul l'impression de ce Paris où tout son désir était de venir un jour vivre avec son frère.

Ces sensations de l'arrivée, à chaque voyage il les retrouvait, toujours les mêmes ; il les reconnaissait, par elles commençait véritablement son bonheur des vacances ; et pour cela il les aimait, il aimait jusqu'aux effluves de fauves qui lui venaient, à travers les grilles du jardin, des logettes où sont encagés,

près de la bordure, les loups, les renards, les chacals et les sangliers. Puis c'étaient les grilles de la Halle aux vins continuant les grilles du Jardin des Plantes, des odeurs de fûts succédant aux fortes senteurs des bêtes sauvages, de longs haquets chargés de tonneaux se mêlant à la débandade plus clairsemée des dernières voitures venant de la gare. Ils arrivaient, un peu plus loin, au restaurant de « La Tour d'Argent », où Louis payait à son frère un fin dîner de bienvenue dans un cabinet du premier étage. Accoudés à la balustrade de la fenêtre ouverte, pendant que le garçon, derrière eux, préparait la table, Paul cherchait à reconnaître, de l'autre côté de l'eau, parmi tous les toits de l'île Saint-Louis, celui de la maison où son frère habitait alors ; et lorsqu'il croyait avoir trouvé, dans le jour déclinant, le pan de briques rouges de cette toiture connue, il éprouvait une véritable émotion.

Pendant le dîner, ils se traitaient en vieux camarades, malgré leur grande disproportion d'âge, et, comme pour se mettre mieux à la portée l'un de l'autre, pour se rapprocher le plus possible, il semblait que l'aîné eût gardé, dans sa nature, quelque chose de l'insouciance de l'enfance, tandis que le cadet, au contraire, déjà sérieux, réfléchi, donnait des preuves d'une maturité de caractère bien souvent au-dessus de son âge. « Monsieur le philosophe » l'appelait son frère, en le plaisantant amicalement.

Louis Herbelin, habitant seul Paris à cette époque,

n'avait pour logement qu'une grande chambre perchée tout en haut d'une vieille maison de la Cité. Pour héberger son Paul, pendant les deux mois de vacances, il lui fallait de son propre lit en faire deux, le dédoubler d'un matelas et improviser pour l'enfant une couchette à terre. Cela donnait à l'installation de la chambrette un petit air de campement. Le matelas de Paul tenait, au beau milieu, une place énorme. La table était reculée dans un coin. Pour laisser le passage libre, les chaises, les unes sur les autres, s'entassaient dans un autre coin. Le soir, lorsqu'ils étaient couchés, ils s'oubliaient, accoudés sur leurs traversins, en d'interminables causeries pendant lesquelles l'aîné, grand fumeur, bourrait pipe sur pipe. Paul parlait du collège, de ses études, de ses prix et montrait une ardeur empressée à vouloir terminer ses classes le plus vite possible pour venir vivre à Paris avec son frère, se faisant un rêve de vie à deux, que l'aîné d'ailleurs partageait et encourageait. Dans ces conversations, dans ces projets d'avenir, revenait souvent le nom de madame Fizanne. Louis ne le prononçait qu'avec le plus grand respect, une sorte de vénération, et en même temps avec la réserve hésitante d'un sentiment inavoué dont la nuance était trop délicate, trop discrète pour que l'intelligence de l'enfant pût en saisir la véritable signification.

De bonne heure Louis partait à son bureau, laissant le collégien livré à lui-même pour toute la ma-

tinée. Le studieux garçon tirait la table au jour de la fenêtre, étalait dessus ses cahiers et ses livres. Son frère voyait, avant de partir, ces préparatifs de travail et souvent il s'en fâchait.

— Laisse un peu ton latin, disait-il, et va te promener sur les quais. Ou bien prends mes haltères et fais une heure de gymnastique.

Et il ajoutait, en repliant le bras pour montrer son biceps :

— Vois-tu, petit, faut se faire du muscle.

Il était très amateur de tous les exercices de corps. Taillé en hercule, fier de sa force, de son agilité, il éprouvait un enfantin plaisir à en faire montre en toute occasion. Paul, plus apathique, plus tranquille, presque fille de nature, ne partageait pas cet engouement de gymnastique. Il ne regardait même pas les haltères déposés auprès de lui. Au lieu de s'essayer à soulever les lourdes boules à bras tendu, il préférait rester assis à sa table en face de la version ou du thème commencé, avec autant d'application que s'il eût travaillé sous les yeux d'un maître, ne s'interrompant parfois, ne profitant de sa liberté d'écolier non surveillé, que pour rouler de temps en temps une cigarette avec le tabac de son frère.

A midi, Paul rejoignait Louis dans un petit restaurant où celui-ci prenait tous les jours ses repas. Après le déjeuner, l'employé emmenait souvent son jeune frère passer avec lui le reste de la journée à la fabrique. Paul s'y plaisait beaucoup. Sa curiosité ne

se lassait jamais de parcourir cette grande usine pleine du bruit, du mouvement, de l'activité fiévreuse du travail. Des ateliers où l'on marchait dans la sciure et les copeaux, où l'on respirait une bonne odeur de bois des Iles fraîchement découpé, il allait à la scierie à vapeur tout le jour grinçante et stridente, et partout il regardait, il observait, interrogeant ouvriers, contremaîtres, mécaniciens, désireux d'apprendre, de se rendre compte, de connaître par avance tous les rouages, toutes les phases de cette industrie au milieu de laquelle il espérait vivre un jour comme son frère. Dans l'atelier des dessinateurs, il passait des heures à copier des modèles de meubles; chez les sculpteurs, il tripotait la glaise, s'essayait à copier des motifs d'ornement, des enroulements décoratifs de feuilles, et, dans ce passe-temps, il trouvait tout à la fois le profit d'une étude et la distraction d'un amusement.

Bien souvent ses allées et venues à travers la maison le faisaient se trouver à l'improviste sur le passage de madame Fizanne. Très élégante, toujours vêtue d'une robe de soie noire, ne laissant à personne le soin de s'occuper de la vente, elle avait l'habitude de promener elle-même, avec une grâce de commerçante aimable, ses clients à travers les magasins remplis de meubles, et, tout en causant, sans même avoir l'air d'y penser, par sa manière habile de présenter la marchandise, bien en lumière, au mieux du goût de chacun, elle avait l'art d'en-

lever les affaires, de forcer les commandes, au point qu'il lui était arrivé d'inscrire sur ses livres, pour un renouvellement de mobilier complet, telle personne venue à la fabrique pour l'achat d'un simple fauteuil de bureau.

Lorsque le petit Paul la rencontrait ainsi, par les longues galeries du premier étage, il se rangeait respectueusement et s'effaçait, pour livrer passage, en rougissant comme une jeune fille. Le petit bonjour affectueux qu'elle lui adressait, en réponse à son salut, lui faisait l'effet d'un gracieux mot tombé des lèvres d'une souveraine. La profonde vénération, l'admiration de son frère pour madame Fizanne étaient passées en lui. Les cheveux précocement blanchis de cette femme toujours belle la rendaient, à ses yeux d'enfant, plus imposante encore par le contraste un peu étrange d'une vieillesse factice, toute dans la neige de la chevelure, et d'une jeunesse accusée, au contraire, par un front sans rides, par l'expression du sourire, la douceur inaltérée des traits, et, lorsqu'elle parlait, par le timbre chantant d'une harmonieuse voix de Tourangelle. Le profil, nettement et purement dessiné, rappelait les têtes de Minerve frappées sur des médailles antiques. Mais, comme une tare sur ce visage, la ligne blanche et sinueuse d'une cicatrice, trace d'un accident d'enfance, disait madame Fizanne, déparait tout le côté gauche de la figure. Cette ligne commençait au-dessous de la tempe, suivait la rondeur de la joue

et, en se terminant à la naissance du cou, y formait un léger pli où elle semblait se creuser davantage.

Madame Fizanne avait un accueil affectueux pour ce petit collégien qui, chaque année, à l'époque des vacances, apparaissait à la fabrique, et cette amabilité ne venait pas seulement de ce que le petit Paul était le frère du plus ancien employé de la maison, mais plutôt d'une tendre compassion de femme inspirée par cette enfance orpheline. D'avance elle s'était engagée de grand cœur à lui donner plus tard une place dans le personnel de la fabrique. Il n'avait fallu, pour cela, qu'un mot dit un jour par Louis Herbelin. Dès que Paul eut terminé ses études, il vit donc se réaliser ses plus chers désirs. Il vint à Paris vivre auprès de son frère, il eut un emploi chez madame Fizanne, et, pendant cinq ans, de 1865 à 1870, rien ne troubla la vie tranquille, heureuse et unie que s'étaient faite les deux Herbelin. Mais lorsque la guerre eut mis son arrêt aux affaires, lorsqu'ils se virent plus à charge qu'utiles dans la maison dont les ateliers fermés ne travaillaient plus, d'un commun accord ils en sortirent pour s'engager.

Quand ils vinrent annoncer à madame Fizanne cette résolution :

— Allez, mes amis, leur dit-elle. Faites votre devoir. Je n'ai pas le droit de vous retenir.

Au moment des adieux, elle fut, comme toujours, affectueuse, mais calme, et ne parut pas s'apercevoir de l'émotion, un peu trop accentuée, qu'éprou-

vait en la quittant ce grand bon garçon de Louis Herbelin.

Paul avait alors vingt-cinq ans. L'idée de la France envahie avait éveillé en lui un patriotisme raisonné d'homme déjà mûr. En cette occasion, il se montra pour ainsi dire l'aîné. Louis, en effet, ne s'engagea que par entraînement d'imitation, avec un enthousiasme plus en dehors, plus bruyant, plus juvénile, peut-être, mais à coup sûr moins réfléchi. Il vit surtout dans cet acte une libre carrière donnée, pour une fois dans sa vie, à ses goûts d'aventure. Marin, soldat, chercheur d'or, explorateur de pays inconnus, le revolver à la ceinture et la carabine à l'épaule, que de fois il avait rêvé une de ces romanesques existences en dehors des grandes routes battues! Que de fois il avait exprimé le regret que le hasard de la vie n'eût fait de lui qu'un employé de commerce assidu à son bureau! Aussi eût-il voulu, pour partir en guerre contre l'envahisseur, s'engager dans un corps franc. Il se voyait rampant dans les hautes herbes, embusqué derrière un tronc d'arbre, surprenant les vedettes prussiennes avec des ruses de sauvage, à l'exemple des héros de ses auteurs préférés, Fenimore Cooper, Gabriel Ferry, Gustave Aymard, dont il avait dévoré tous les ouvrages le soir, dans son lit, en fumant, comme un calumet, sa magnifique pipe en écume de mer, réveillant parfois son frère par le cri de guerre des Sioux ou des Comanches, jeté à pleine voix, dans la griserie de la

lecture, au milieu du silence de leur chambre mansardée. Il lui fallut cependant renoncer à coiffer le petit chapeau de franc tireur, à plume de coq ou à branche de houx. Pour rien au monde il n'eût quitté son Paul, et il se résigna à endosser, comme lui, la capote bleue du simple lignard.

Après six longs mois de campagne, de dangers courus en commun, la guerre terminée ils reprirent leurs places à la fabrique de meubles, ils redevinrent les modestes employés d'autrefois, avec cette seule différence que le mince ruban de la médaille militaire ornait la boutonnière de Louis, et que cette phase de leur vie avait plus étroitement resserré leur affection, la doublant de cette autre affection fraternelle qui naît, entre compagnons d'armes, des longues étapes à marche forcée, des nuits de campement sous la même tente, des craintes éprouvées l'un pour l'autre sous la rafale des feux de peloton, des joies de se retrouver au bivouac, les soirs de bataille, l'un et l'autre vivants.

En quête d'un logement après leur retour à Paris, le hasard leur fit découvrir la « Maison de famille » de madame Lescande. Séduits par la tranquillité provinciale de la rue Buffon, par l'horizon d'arbres du Jardin des Plantes sous les fenêtres, par l'aspect vraiment familial de cette petite maison, tenue par une veuve en bonnet noir, ils vinrent s'y fixer et bientôt eurent repris leurs habitudes d'existence à deux, rangée et méthodique, partant ensemble le

matin pour leur bureau, rentrant ensemble le soir, mêlant leurs vies dans une intimité de tous les instants, où il n'y avait plus ni aîné ni cadet. La campagne avait effacé toute différence d'âge ; Louis abdiquait son rôle de tuteur, se laissait même volontiers guider et conseiller par son frère, ayant dans son jugement plus de confiance que dans le sien propre. Des côtés semblables de nature leur étaient des points de repère, pour se connaître l'un l'autre jusqu'en leurs dissemblances ; et, même lorsqu'ils ne se parlaient pas, chacun d'eux savait lire couramment sur la physionomie, dans les regards de son frère, dans l'attitude de son silence ses plus petits mystères de pensées et de sentiment, ces restrictions de l'esprit et du cœur qu'on ne livre pas au meilleur ami, qu'on garde en soi-même, qui forment l'invisible fond des consciences et sont la source cachée des actions.

C'est ainsi, par cette divination chaque jour plus clairvoyante, que Paul avait approfondi, mieux que s'il en eût reçu la confidence parlée, le culte de tendresse admirative et dévouée, mais sans espérance et sans but, que depuis si longtemps Louis rendait à madame Fizanne.

C'est ainsi que Louis, de son côté, dès les premiers temps de leur séjour à la maison de famille, eut par avance la certitude que Paul aimerait un jour la fille de leur hôtesse. Il le comprit aux réticences, aux hésitations, aux apitoiements de son frère parlant

de la tristesse et de la pâleur de la jeune fille ; il eut pour indices des riens qui lui révélèrent tout, alors que Paul, s'interrogeant, restait encore indécis lui-même sur ce qu'il éprouvait, amour ou pitié.

Tous les jours il la voyait, tous les jours il l'approchait. D'abord, le hasard seul avait amené ces rencontres; mais bientôt Paul les rechercha, et madame Lescande, à l'affût d'un mari pour sa fille, sut favoriser, sans en avoir l'air, et multiplier les occasions de rapprochement. Elle entr'ouvrait la porte dès qu'elle entendait monter l'escalier.

— Monsieur Paul !... monsieur Paul !...

Il redescendait une moitié d'étage à cet appel; il entrait; il voyait la jeune fille, assidue à son travail, et toujours la mère trouvait un prétexte pour le retenir un bon quart d'heure à bavarder. Quand il eut pris ainsi l'habitude de voisiner, il arriva de plus en plus souvent que madame Lescande était absente à l'heure où il venait. Il trouvait alors Sophie toute seule : il prenait une chaise à côté d'elle. Leur conversation était bien banale, ne roulant que sur des lieux communs ; et cependant la jeune fille, si farouche d'ordinaire, silencieuse avec tout autre, toujours assombrie par son inguérissable chagrin, s'apprivoisait peu à peu, semblait oublier quand il était là et en était venue à attendre, à espérer cette visite presque journalière, seule distraction de sa vie monotone. Comme une neige se fond, se fondait sa réserve froide des premiers temps. C'était si bon, si

nouveau pour elle, cette affectueuse assiduité dont elle se sentait l'objet, cet hommage timide d'un honnête garçon venant simplement, naturellement, instinctivement à elle !

Cela la relevait à ses propres yeux, et pour une heure lui donnait l'illusion d'être une jeune fille comme les autres jeunes filles. L'attentat commis ne se lisait donc pas, dans les subites rougeurs de son front ? L'ineffaçable tache était donc invisible, pour que Paul Herbelin l'eût jugée digne de son estime et de son respect ? Oh ! qu'elle lui en était reconnaissante ! Comme elle l'en remerciait, tout bas, en levant vers lui son regard tout à la fois souriant et mouillé !

Elle l'avait bien compris, elle l'avait bien jugé : indulgent et bon. De cette indulgence ni de cette bonté elle ne pouvait rien attendre, puisqu'il ne savait rien et qu'aucun pardon ne pouvait tomber de lui sur elle, et pourtant elle éprouvait un grand allègement, rien qu'à sentir à ses côtés un être qu'elle devinait capable de l'absoudre.

Un seul mot d'amour prononcé eût suffi pour la mettre en garde contre l'entraînante sympathie qui l'attirait vers Paul, pour effaroucher, dès le début, une affection qui était déjà plus que de l'amitié. Mais ce mot d'amour, Paul ne le dit pas. Aussi put-elle s'abandonner tout entière au sentiment inconnu, mal défini, qui l'enveloppait d'une torpeur, dans laquelle s'ensommeillaient tous les mauvais souve-

nirs, et où elle trouvait, enfin, un étrange et doux bien-être d'âme reposée.

Elle ne se comprit elle-même, elle ne comprit qu'elle aimait que le jour où sa mère lui annonça la demande en mariage de Paul Herbelin.

L'amour déclaré fut dans son cœur comme un grand coup de lumière. Être sa femme !... c'était bien le bonheur !

Mais alors s'éleva devant elle tout l'odieux du passé. Castan ! Et la honte de son indignité, la révolte de sa conscience, l'horreur du mensonge aussi bien que de l'aveu lui arrachèrent son cri douloureux de renoncement :

— Non, non ! jamais !...

Jamais elle ne serait sa femme.

III

A LA FABRIQUE

Derrière l'église Saint-Paul, entre les quais et la rue Saint-Antoine, on retrouve des vestiges d'un des plus vieux quartiers de Paris. Il eut sa splendeur au temps où la place Royale, toute voisine, voyait passer, sous ses arceaux, la foule élégante et bariolée des seigneurs et des dames de la cour de Louis XIII. Ces souvenirs historiques s'évanouiront tout à fait un jour dans la poudre blanche des démolitions, mais actuellement encore restent debout, dans ce quartier, de vastes hôtels, demeures aristocratiques d'autrefois, avec leurs lourds heurtoirs de fer aux battants de leurs portes, pignons sur leurs toits penchés, balcons forgés, tourelles en poivrière, fenêtres de greniers où pend parfois, inutile et rouillée, une poulie qui ne grince plus. Seulement ces hôtels,

déchus de leur noblesse, embourgeoisés, encanaillés, ont subi le sort des trop vieilles choses, qui est, pour les bâtisses comme comme pour les races, de s'amoindrir, de s'effriter, de s'en aller peu à peu à la longue usure du temps. Réclames et marques de fabrique ont remplacé, sur les écussons, les fières devises et les armes parlantes. L'industrie a cloué ses enseignes au frontons des portails, et ses inscriptions, en lettres dorées sur plaques de marbre noir, semblent, incrustées dans la pierre, des ci-gît de siècles morts.

Un des plus anciens de ces hôtels est dans la petite rue des Lions-Saint-Paul. Une date encore visible sur la façade précise l'époque de sa construction. Après être longtemps resté patrimoine de ducs et de princes, il devint un bien sans maître lorsqu'il fut un bien d'émigrés, et la Révolution abattit sa large main sur lui. La carmagnole fit un jour tourner sa ronde dans les salons habitués au cérémonial des menuets, au pas discret des gavottes. Les meubles somptueux, saccagés, jetés par les fenêtres, flambèrent en feu de joie dans la vaste cour, et furent remplacés par les bancs de bois et les chaises de paille d'un club de terroristes. Plus tard ce grand hôtel, vidé du haut en bas, ne fut jugé bon qu'à servir de grenier à fourrages. On vit pendre aux ouvertures béantes, sans volets et sans carreaux, de longs effrangements de paille, comme aux lucarnes d'une grange. Les moineaux y nichaient par troupes. Les rats menaient leur sarabande derrière les boiseries

vermoulues. Les plafonds fléchissaient, se crevaient, s'effondraient peu à peu sous le poids du fourrage entassé. Sauf l'extérieur de pierre à peu près intact, la princière maison n'était plus qu'une ruine. Cette ruine fut achetée, sous le premier empire, par un fournisseur des armées enrichi, et, par lui restaurée, retrouva, pour un temps, son état de splendeur primitive. Puis l'hôtel revendu passa aux mains d'autres propriétaires. Comme dernière transformation, il eut la destinée de tous les vieux hôtels du Marais, il fut loué à l'industrie.

Le porche, maintenant, reste tout le jour grand ouvert sur la cour d'honneur, que l'on a entourée d'une véranda vitrée. Ce ne sont plus carrosses ni chaises à porteurs que l'on voit entrer et sortir, mais de lourds camions, et leurs roues ont écorné la borne qui servait jadis de montoir aux cavaliers. De la rue, par ce large porche, on aperçoit au fond toute la façade, avec frontons et chapiteaux, mais malgré sa richesse d'ornementation sculptée, malgré la grande allure de son style, elle a pris un aspect de sévérité morose. Cela vient de la teinte grise de la pierre, des salissures des pluies, de fendillements et de mille trous dont le détail est invisible à l'œil, mais dont l'ensemble met sur cette façade de bâtiment, le même masque de vieillesse que, sur un visage de centenaire, les rides, les trous et les gerçures creusés par les intempéries de l'existence. Les six marches du perron, récemment remplacées, car

l'usure des anciennes n'était plus réparable, font, sur la grisaille du mur, une tache qui éclate en blanc au soleil. Au-dessus de l'entrée, sur une large enseigne, on lit :

VEUVE FIZANNE

Ameublement

Tout le rez-de-chaussée a été converti, partie en bureaux, partie en ateliers. Les pièces du premier étage, très hautes de plafond, mises toutes en enfilade par l'enlèvement des portes, ont ouvert une longue perspective de magasins. Quelques peintures d'autrefois, panneaux genre Boucher, miraculeusement sauvées de la destruction, ornent par endroit ces galeries ; aussi quelques glaces à cadres Pompadour ; et quand devant ces glaces, vaguement ternies par une buée d'ancien temps, passe madame Fizanne en longue robe à traîne, avec ses cheveux blanchis, d'un blanc qui n'est pas celui de l'âge, il semble que l'ombre d'une marquise poudrée vienne jeter, à travers un miroir magique, un coup d'œil de regret sur son ancienne demeure.

Une partie des jardins, qui s'étendaient anciennement derrière l'hôtel, a été morcelée en terrains, et de plus modernes constructions s'y sont élevées. La partie la plus rapprochée, attenante à l'hôtel même, a fourni un emplacement magnifique pour les ateliers de la fabrique de meubles. On a bitumé

le sol et recouvert tout cet espace d'une toiture vitrée. Les grands arbres qui jetaient leur ombre sur les pelouses et les plates-bandes fleuries ont été rasés. Un seul est resté. Quel caprice, quelle pitié l'a fait épargner, ce contemporain des siècles passés, ce vieux témoin de tant de changements successifs? Nul ne sait. Il n'a pas même de légende. Mais il vit, plein de sève et vigoureux, dans l'atelier parisien, au milieu des établis, respecté comme une rareté, comme un phénomène, comme une particularité de la maison. On l'appelle l'*Arbre*. Ce n'est pas tel ou tel arbre, d'essence déterminée, c'est l'arbre unique, l'arbre par excellence, l'arbre de la maison Fizanne. Les ouvriers, pour le protéger, ont engaîné son tronc dans une chemise de planche. Il traverse la toiture, au milieu de laquelle on a réservé pour son passage un trou circulaire. Il étend au-dessus ses rameaux, et dans son immobilité, semble couvrir d'un geste protecteur les hommes qui sous lui s'agitent au travail.

Le travail! il bout dans cette maison. Du seuil jusqu'aux greniers, il la remplit de son tumulte et de ses bruits. C'est un continuel tapage, une assourdissante cacophonie, où se mêlent les coups de marteau des emballeurs, le roulement des voitures sur le pavé de la cour, le grincement aigre de la scierie, le sifflement et le grondement de la machine à vapeur sous son appentis; tumulte semblable au fracas d'une immense chute d'eau, qu'une voix d'ou-

vrier domine parfois en entonnant un refrain de compagnon.

Depuis le matin, on prépare l'expédition pour l'Amérique d'une grande commande de meubles. Toute la maison est en l'air. La fabrique met à ce coup de feu sa plus grande fièvre de vie bourdonnante, faite de mille vies qui se remuent en même temps. Madame Fizanne vient, pour la dixième fois, de passer la revue dans les bureaux, dans les ateliers et jusque dans la cour, pour s'assurer que tout est prêt, que tout marche bien et que l'on se hâte. Son passage au milieu de la ruche, sa présence au milieu de l'essaim ont soulevé de toutes parts un plus actif bourdonnement. Les marteaux frappent avec plus d'entrain, les rabots glissent plus vite, la scierie elle-même semble forcer son halètement de machine, redoubler la vitesse de ses roues mordantes et lancer à l'air, en jets plus pressés, son crachement de vapeur. Dans les sous-sols, on enveloppe les meubles de grandes feuilles de papier gris par-dessus un rembourrage de foin. Sous la véranda vitrée, les emballeurs clouent les caisses.

Plusieurs camions sont déjà partis, chargés d'un pyramidal échafaudage de colis arrimés en hauteur, dont le poids fait plier la longue plate-forme à claire-voie de la voiture, qui s'ébranlent à tous les cahots et ne se tiennent en équilibre que par la forte tension des câbles serrés au treuil. Lourde est la charge, et le démarrage ne se fait pas sans peine. A chaque

camion qui part, les chevaux se prennent des quatre fers aux pavés, tirent, s'écartent, se rejettent au coup de collier, excités par le fouet et les jurons, et s'ils renoncent, s'ils ruent, ne pouvant avancer, sous les coups de lanière, une dizaine d'ouvriers arrivent à la rescousse et poussent à la roue. Sous le double effort des chevaux qui tirent, des hommes qui poussent, le chariot se dérive du sol, il roule, et, lorsqu'il franchit la porte, l'écho de la voûte retentit d'un fracas de tonnerre et de ferraille secouée qui fait trembler toute la maison.

Et toujours du sous-sol les hommes de peine montent de nouveaux colis, toujours les emballeurs, en tablier de toile, jusqu'aux genoux dans la paille répandue, enfoncent de longs clous dans le bois blanc des caisses.

En voici une, la plus haute, la plus large, la plus lourde, caisse énorme, inébranlable masse qui doit faire à elle seule le chargement d'une voiture à trois chevaux. Pour la remuer, cette caisse, pour l'enlever, pour la mettre sur le camion, il va falloir un gigantesque effort, et cet effort va se faire à bras d'hommes. Merveilleux outil vivant, levier fait de nerfs et de muscles, le bras de l'homme constitue un admirable instrument de force, et la réunion des unités peut multiplier jusqu'à l'infini la puissance de cette force. La poussée d'une foule devient irrésistible comme un reflux d'océan. Si, pour étreindre la terre, tous les bras pouvaient s'unir dans un effort

simultané, ils l'arrêteraient dans sa course. Un homme n'est rien, mais l'Homme est un Titan.

Les voilà, comme des fourmis, rassemblés autour de la grande caisse. Avant de l'attaquer, ils évaluent sa résistance. Les bras croisés, ils la regardent. Ils lèvent les yeux vers son faîte, ainsi que des lutteurs, s'apprêtant à tomber un colosse, lèveraient d'abord la tête vers son front dominant.

— Allons-y !

Ils crachent dans leurs mains, ils empoignent la caisse aux angles, aux traverses de bois, à toutes les aspérités où peuvent s'accrocher les tenailles de leurs doigts.

— Ho... hisse !

La caisse ne bouge pas. Ils n'ont pu ébranler d'une ligne sa pesante immobilité.

Ils étaient dix, les voilà quinze. Elle a remué, mais si peu ! Une autre équipe arrive. Ils sont vingt maintenant.

— Hardi !...

Et la lutte recommence, cadencée par le cri d'ahan qu'ils donnent tous ensemble. L'inertie de la masse est enfin vaincue. La caisse chemine, elle gagne à chaque reprise quelques centimètres de plus. Mais elle est haute, deux fois haute comme ces hommes qui se baissent, se rapetissent, se ramassent sur eux-mêmes pour décupler l'effort, la pressant de l'épaule, des flancs, des reins, de tout le corps à la fois. Ébranlée par une poussée à faux, le poids de sa

hauteur la fait un moment osciller. Elle s'incline. Si elle tombe, s'ils ne la retiennent, c'est l'écrasement. Ils le savent. Les veines gonflées, les dents serrées, ils se défendent contre le poids qui les opprime. Des ateliers, on a vu ce qui se passe, on a compris le danger. Des appels ont retenti. Hommes de peine, menuisiers, emballeurs, les cochers des camions, le chauffeur de la machine, jusqu'aux apprentis, tout le monde se précipite, mais ils ont beau courir, crier de loin : « Tenez bon ! » les malheureux sont à bout de forces, ils plient, ils cèdent, la caisse penche de plus en plus ; encore une seconde, elle va s'abattre sur eux.

A ce moment, Louis Herbelin apparaît. Il saute d'un bond sur la borne, et courbé en demi-cercle, arc-bouté au mur des pieds et des mains, il oppose son dos à la caisse et arrête à lui seul la chute imminente. Un craquement se fait entendre et ce craquement est sinistre, car on ne sait d'abord si ce sont les ais des planches ou les vertèbres de l'homme qui craquent ainsi. Mais non, l'homme tient bon. Les ouvriers se redressent, cherchent plus haut leur prise, d'ailleurs le renfort est arrivé ; ils sont foule maintenant, cent bras au lieu de quarante, et l'immense caisse est remise d'aplomb. Herbelin à son tour est délivré, car pendant un instant la masse entière a reposé sur lui, calée par son corps. Et, pendant cette minute, ce grand garçon à tête mâle, aux cheveux en désordre sur un front que plissait la

contention de l'effort, est apparu, dans son immobilité d'Hercule, beau comme une cariatide de pierre, beau de l'idéale beauté que donne à la forme humaine le déploiement de la force. Ce n'est plus Louis Herbelin l'employé, c'est un athlète victorieux et c'est en même temps un sauveteur. C'est ainsi transfiguré que l'ont vu et madame Fizanne, regardant à travers son rideau, et tous les commis de la maison attirés aux fenêtres, eux aussi, par le bruit tumultueux de la cour.

La vie active de la fabrique reprit, après cet incident, son courant interrompu. Les marteaux se remirent à clouer de nouvelles caisses, les ateliers recommencèrent leur tapage, coups de maillets, grincements de scies, bruits sifflants de rabots et de varlopes, que le ronflement continu de la machine à vapeur accompagnait de sa basse en sourdine. Louis Herbelin, après avoir rajusté ses vêtements en désordre, était rentré dans son bureau et venait de se remettre tranquillement au travail, lorsque madame Fizanne le fit prier de monter lui parler.

Le cabinet de madame Fizanne se trouvait au premier étage, comme les magasins.

C'était une vaste pièce carrée, très élevée de plafond, décorée par la commerçante avec un luxe de haut style, comme pour offrir, aux yeux des clients, un spécimen de l'art décoratif de sa maison.

Les panneaux des murs étaient occupés par quatre admirables tapisseries à personnages, dont les sujets

retraçaient, en scènes empruntées à l'Iliade, les principaux épisodes de l'histoire d'Hector. L'ameublement du cabinet, en vieux chêne, de style Renaissance, s'harmonisait bien avec la décoration de ces tapisseries. Une large table-bureau tenait tout le milieu de la pièce. Des dossiers, des registres, des livres de commerce, des lettres entassées sous des presse-papiers, l'encombraient, mais cet encombrement n'avait ni pêle-mêle ni désordre ; on y sentait le rangement, le soin méthodique d'une main de femme. Certaine recherche d'élégance dans les menus objets de bureau, l'encrier de cristal taillé, les règles d'ébène, les porte-plumes de nacre et d'ivoire, les coins nickelés des registres en maroquin étaient encore autant d'indices d'une présence féminine dans ce cabinet de travail, sévère d'aspect comme un coin de musée.

Une monumentale cheminée en bois sculpté, chef-d'œuvre des ateliers de la maison, s'élevait jusqu'aux solives peintes du plafond. Dans sa partie supérieure, s'encadrait un médaillon de vieux marbre, jauni par le temps, tête laurée d'empereur romain, grasse et fière, aux traits classiques. Des landiers en fer, forgés sur un modèle ancien, se dressaient en avant du foyer ; de chaque côté de la cheminée, deux chaires moyen âge, à dossiers écussonnés, se faisaient vis-à-vis ; leur bois remis à neuf gardait, sous une couche de cire, d'innombrables traces de piqûres de vers. Après les tapisseries, la table, la cheminée,

les deux grands fauteuils, les yeux s'arrêtaient sur un délicat et fragile meuble à colonnettes fines, sorte de secrétaire ou de « cabinet », sur les portes duquel se voyaient sculptées, dans l'encadrement ovale d'une moulure, deux charmantes têtes de femmes l'une vers l'autre tournées, se regardant, se ressemblant, malgré leur différence d'expression, comme deux portraits de sœurs jumelles. L'une souriait d'un sourire de grâce et de jeunesse, qui rappelait les quinze ans de Psyché. L'autre était enveloppée d'un voile dont la transparence et les plis légers laissaient deviner les mêmes traits de vierge, mais empreints de tristesse et de mélancolie, ainsi qu'en un ciel où flottent les brouillards, l'image effacée de la lune se retrouve vaguement dans les contours d'un croissant laiteux. Ces deux battants de porte fermés d'une petite chef d'or, s'ouvraient comme ceux d'un tabernacle, découvrant à l'intérieur du meuble une multitude de tiroirs minuscules, de cachettes à secret qui semblaient disposées pour garder, dans l'embaumement du bois des Iles, de chères lettres ou reliques d'amour, mais où madame Fizanne, austère commerçante, n'ayant de secrets que ses secrets d'échéances, de billets à serrer que ses billets à ordre, enfermait ses traites payées, son carnet de chèques et les bordereaux de son compte courant à la Banque de France.

Lorsque, de sa fenêtre, attirée par le bruit de la cour, elle avait vu Louis Herbelin s'élancer sur la

borne, pour soutenir, à lui seul, le poids que vingt hommes ne pouvaient supporter, elle avait eu un cri de frayeur. Allait-il donc être écrasé, là, devant elle?... Instinctivement elle ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, lorsqu'elle regarda de nouveau, le danger était passé. Ce qui la frappa, alors, ce qu'elle admira, ce fut moins la beauté plastique de l'homme, dans sa pose d'athlète, que le courageux dévouement dont il venait de faire preuve. Sans hésiter, pour sauver les ouvriers, il avait risqué sa vie. Madame Fizanne voulut le féliciter, elle le fit appeler et, lorsqu'il monta, elle l'attendait, debout, au milieu de son cabinet; tout émue et tremblante encore, elle alla au-devant de lui les deux mains tendues :

— Ah ! monsieur Herbelin... C'est beau, ce que vous avez fait !... Merci ! merci pour moi, pour mes ouvriers, pour toute ma maison !

Jamais elle ne lui avait parlé avec une aussi chaleureuse animation, jamais elle ne lui avait serré les mains avec un tel élan de sympathie.

— Vous n'êtes pas blessé ?

Herbelin se mit à rire, carra ses larges épaules, redressa sa haute taille.

— Blessé !...

Mais pourquoi, subitement, s'est-il interrompu ? Pourquoi reste-t-il là devant elle sans parler? C'est qu'il a regardé madame Fizanne; c'est qu'il a vu dans ses yeux, dans ces yeux gris remplis de lu-

mière, une expression qu'il n'y connaissait pas. C'est aussi que dans ses larges mains d'hercule la pression prolongée de deux petites mains tièdes et blanches l'étonne et le trouble, au point de lui faire perdre la tête ; car il faut vraiment qu'il ait la tête perdue pour ne pas comprendre qu'au fond des yeux clairs de madame Fizanne, il n'y a rien de plus qu'un reste d'émotion et que l'étreinte de ses mains n'est qu'un inconscient mouvement de nervosité féminine. Il n'y a pas là de quoi rester ainsi tout interdit, gauche, embarrassé, balbutiant, sans paroles, et rougir avec une sueur au front qu'il sent perler et qui augmente sa gêne. Qu'a-t-il donc pu s'imaginer, pour une pression de ces petites mains blanches, pour un regard de ces yeux gris qu'il n'a jamais vus si profonds ?

Mais ils sont fins, ces yeux gris, ils ont bien vite remarqué l'embarras de ce grand timide ; et les mains blanches, de leur côté, ont senti trembler sous leurs doigts les deux mains de géant dans lesquelles elles sont restées un peu plus longtemps qu'elles n'auraient dû. Elles se retirent vivement, et les yeux gris voilent leur profondeur, n'ont plus que le regard froid, un peu sévère, à reflets d'acier, qu'Herbelin a toujours connu, et pour achever de le rappeler à lui-même, voici que madame Fizanne reprend maintenant sa voix ordinaire. C'est bien toujours le même joli accent de Tourangelle, la même prononciation qui perle musicalement les *r*, mais ce n'est

plus la voix chaudement vibrante de tout à l'heure, qui félicitait et remerciait, c'est une voix lente et calme de maîtresse de maison, parlant affaires à son premier commis, interrogeant son employé de confiance.

— Tout est prêt pour notre expédition de Buenos-Ayres ?

— Oui, madame, tout est prêt. On cloue dans la cour les dernières caisses.

Le charme est rompu. Herbelin reprend son assurance. Il est bien aise que madame Fizanne ait eu l'idée de parler de l'expédition de Buenos-Ayres. Elle le délivre ainsi de sa gêne ridicule. Il a justement apporté les papiers relatifs au départ des marchandises. Madame Fizanne veut-elle les examiner avec lui ? Elle y consent et s'installe dans son fauteuil. Lui s'assied en face d'elle. Il étale les papiers sur la table, sur ce coin de table qui, depuis si longtemps, est sa place habituelle de collaborateur. Madame Fizanne est redevenue tout à fait la commerçante. Le petit incident de tout à l'heure ? elle n'y pense seulement plus, ou, si elle y pense encore un peu, elle achève d'en chasser le souvenir avec un imperceptible haussement d'épaules. Elle examine les feuilles, compulse les listes, pointe un par un les articles de la commande prête à partir.

— Nous disons, chambre à coucher palissandre, une bibliothèque ébène...

Décidément, le charme est rompu.

Eh bien, non, il n'est pas complètement rompu. Pendant que madame Fizanne feuillette les papiers et suit du regard les colonnes de chiffres, Herbelin ressent encore l'impression troublante que lui ont fait éprouver tout à l'heure l'étreinte nerveuse de ces mains de femme, le regard profond de ces yeux maintenant voilés.

— Qui enverrons-nous là-bas? demande brusquement madame Fizanne.

Grave question. On s'est chargé de faire l'installation de ce mobilier sur place. Il faudra donc que quelqu'un de la maison aille à Buenos-Ayres, avec des ouvriers. Les ouvriers ont été choisis, mais celui qui doit les conduire n'est pas encore désigné. Un tel est trop jeune, cet autre est trop vieux ; quant à Herbelin, il n'y faut pas songer, madame Fizanne ne peut se passer de lui à Paris.

Pendant qu'elle parle, Herbelin entend bien le bruit harmonieux de sa voix, mais il ne comprend que vaguement le sens des mots. Il ne l'écoute pas, il la regarde, il suit, sur son visage, la cicatrice qui, partant de la tempe, va mourir dans le pli du cou, en traçant sur la joue un mystérieux hiéroglyphe. Il la connaît bien, cette cicatrice. Comment se fait-il que, pour la première fois, elle lui semble renfermer, dans sa courbe sinueuse, le secret de quelque douloureux, de quelque tragique événement d'un passé qu'il ignore ? Un pressentiment lui vient qu'à cette petite ligne blanche, indéchiffrable énigme écrite

sur la finesse de la peau, est liée sa propre destinée.

Madame Fizanne, cependant, lui parle toujours et continue, en lui parlant, à le bercer de la musique de son accent. Elle se plaint, maintenant, du tracas des affaires, de la lourde tâche que c'est, pour une femme seule, de conduire cette maison pleine de monde.

— Ah ! une maison sans homme, mon ami, une maison sans homme !

— Si vous le vouliez, madame, il y aurait un homme dans cette maison.

Est-ce bien lui, Herbelin, qui vient de parler ainsi? Lui-même ne peut croire qu'il ait osé dire cela. Il se fait petit, la tête baissée, rentrée dans les épaules, il s'attend à quelque explosion comme s'il venait de mettre le feu à une mine qui va le faire sauter.

Madame Fizanne n'a pas bien compris.

— Que voulez-vous dire ?...

Le trouble du malheureux employé, sa rougeur, son embarras, son attitude courbée répondent pour lui, le dénoncent, le trahissent. Il n'ose lever les yeux vers cette femme, dont il sent le regard interrogateur et peut-être irrité sur lui, l'examinant longuement, le devinant jusqu'au plus profond de sa pensée. Elle comprend, maintenant, et elle n'a ni colère ni révolte contre cet amour d'inférieur qu'elle voit tout à coup sortir de l'ombre et s'élever vers elle. Ce qu'elle éprouve, c'est plutôt un étonnement. Comment jamais ne s'est-elle aperçue de cela? Il y a

aussi, dans son accent, une pitié, quand elle s'écrie :

— Hé quoi, mon pauvre Herbelin... vous m'aimez donc ?

Et lui, d'une voix à peine distincte tant elle est basse :

— Oui, madame.

La tête toujours courbée, il a avoué son amour comme un coupable avouerait une faute.

Elle réfléchit et lui se tait, n'osant toujours pas la regarder. Et pendant un long moment, dans le silence qui se fait entre eux, on n'entend que les bruits, assourdis par les rideaux et les tentures, de la fabrique en travail et le bourdonnement de la machine à vapeur qui fait trembler les carreaux des fenêtres. Ces bruits lointains d'ateliers, ce bourdonnement de machine, ce léger tremblement de vitres, semblent prolonger, rendent presque solennel le silence de ces deux êtres, assis, muets l'un devant l'autre, chacun d'eux regardant dans son âme.

— Depuis longtemps ? demande enfin madame Fizanne.

— Depuis dix ans.

Question et réponse ont été faites avec des voix lentes, contenues, impressionnées par les minutes de silence qui viennent de s'écouler. Au calme apparent de ces paroles échangées, on croirait, vraiment, que leurs propres sentiments ne sont pas en cause, qu'ils parlent de l'amour d'un autre homme pour une autre femme, et que Louis Herbelin a fait à ma-

dame Fizanne une confidence ne la concernant pas. Mais il vient d'évoquer la longue série de souvenirs de dix ans d'adorations trop respectueuses pour qu'il ait à en rougir. Voilà pourquoi il ne tremble plus. Puisque son amour est avoué, aveu irrémédiable, ne vaut-il pas mieux avoir le courage de le montrer franchement, tel qu'il est, de le dévoiler dans toute sa sincérité, dans toute son abnégation ? Il a relevé la tête et il se met à parler, oh ! sans embarras, cette fois, avec chaleur, avec éloquence, de ces dix années de sa vie. Elle l'écoute, immobile, surprise, troublée à son tour. Comme lui tout à l'heure, c'est elle maintenant qui garde les yeux baissés et le front courbé pendant que passe sur elle ce souffle de passion.

— Depuis dix ans, je vous aime. Depuis le jour où je suis entré dans votre maison. Peut-être ne vous le rappelez-vous pas, ce temps-là ? Moi, je ne l'oublierai jamais. J'étais votre seul employé. La distance qui me séparait de vous n'était pas alors aussi grande qu'elle l'est devenue plus tard. Ah ! si j'avais parlé, si je vous avais dit !... Peut-être vous seriez-vous laissé toucher. Mais j'avais mon tout jeune frère ; je devais penser à lui, d'abord, à son avenir, avant de penser au mien. J'ai cru que je pourrais attendre quelques années. Comme si l'on pouvait attendre !... Les années ont passé, et à mesure qu'elles passaient, la distance grandissait entre vous et moi. Vos affaires se développaient, chaque inven-

taire vous apportait une augmentation de fortune. Oh ! ces inventaires ! les jours, les nuits qu'il m'ont fait passer sur les grands-livres ! Ma joie pour vous, mêlée de déceptions égoïstes, devant ces chiffres de balance toujours plus forts et qui, de plus en plus, me séparaient de vous !...

Lorsque vous avez acheté cette fabrique, depuis longtemps vous n'étiez plus la petite commerçante que son employé espérait épouser. Vous étiez la riche madame Fizanne. Et moi, cependant, de toutes mes forces, de toute mon intelligence, j'aidais à la prospérité de votre maison, contribuant ainsi, comme un homme qui se suicide, à la perte du seul bonheur que j'ai jamais rêvé. Il a bien fallu y renoncer, à ces espérances. Mais alors je me suis fait un autre bonheur de mon dévouement pour vous. Oui, j'étais heureux de penser que pour toujours j'étais auprès de vous, dans votre maison, travaillant pour vous, vous donnant ma vie. Je m'étais juré que jamais vous ne sauriez, jamais ! Et voilà qu'aujourd'hui, pourtant, je vous ai dit tout. Comment cela s'est fait, je n'en sais rien moi-même. Maintenant, madame, jugez-moi. Vous me connaissez assez pour savoir que j'ai parlé en honnête homme.

Il s'était tu. Madame Fizanne semblait l'écouter encore. Immobile dans son fauteuil, la tête inclinée sous le jour glissant de la fenêtre, qui faisait paraître ses cheveux plus blancs encore, elle restait plongée dans un silence de réflexions dont Louis

Herbelin finit par s'effrayer. Il attendait, il la regardait. Ses yeux, malgré lui, s'attachaient de nouveau à la petite ligne blanche de la cicatrice, mais sans plus y pouvoir lire le secret de l'avenir que celui du passé. Cette anxieuse attente, à la longue, lui devint insupportable, et, avec un accent de supplication dans la voix, pour ramener vers lui l'attention de madame Fizanne, doucement il l'appela comme quelqu'un qu'on veut réveiller.

— Madame Fizanne.

Elle leva alors les yeux vers lui, et il put voir qu'ils étaient pleins de larmes.

— Ah ! mon pauvre ami ! fit-elle. Mon pauvre ami !... Je vous plains bien sincèrement. Mais ce que vous demandez est impossible. Je ne peux pas songer à me marier.

Et elle ajouta, avec un sourire qui contredisait un peu ses paroles :

— Je suis trop vieille. Regardez-moi donc, j'ai les cheveux tout blancs.

Vieille, alors qu'ils sont presque du même âge ! Il sait bien que ces cheveux blancs ne sont qu'un signe menteur de vieillesse. Ils étaient noirs quand il l'a connue, quand il a commencé à l'aimer, il les a vus blanchir, et cette neige précoce qui tombait sur cette tête charmante n'a pu diminuer son amour. Ce n'est plus un amour de jeunesse, c'est une affection qui date de dix ans et qui durera toujours, malgré le temps et les cheveux blancs.

Il a trouvé, pour lui dire cela, des mots éloquents, car il parle selon son cœur. Mais, comme tout à l'heure, elle lui répond encore :

— C'est impossible, mon pauvre ami, je vous dis que c'est impossible.

Et sur ce mot *impossible,* elle appuie avec un accent presque désolé qui devrait convaincre Herbelin. Elle voit bien, cependant, qu'il ne croit pas à cette impossibilité qu'elle affirme. Alors se penchant vers lui, après une minute d'hésitation, comme s'il lui fallait un grand effort pour dire ce qu'elle va dire, d'une voix brève elle lui jette ces mots :

— Je ne suis pas veuve.

Il est resté atterré.

Ces paroles dites, elle s'est renversée dans son fauteuil. Les sourcils froncés, les lèvres amincies, les yeux fermés, elle regarde en elle-même dans le passé d'une vie de souffrance. Pendant ce temps, son visage, que n'éclairent plus ni regard ni sourire, a perdu tout reflet de jeunesse; son expression attristée et douloureuse s'harmonise avec l'effet vieillissant des cheveux blanchis, et cette blancheur prématurée ne semble plus autant un mensonge de la nature.

— Non, reprend-elle enfin, je ne suis pas veuve...

Dans ses yeux qui se rouvrent, les chagrins évoqués laissent un assombrissement.

— Me voyant seule, on croit à mon veuvage; je laisse croire. Mais la vérité, c'est qu'il existe quelque

part dans le monde, je ne sais où, je ne veux pas le savoir, un misérable qui est mon mari. Oh ! c'est une triste histoire que la mienne, allez !...

De nouveau elle reste un moment silencieuse et, dans ce court silence, dans le soupir qui lui échappe, semble tenir tout entière cette histoire qu'elle ne peut raconter, qu'elle ne racontera pas, car, en même temps que des douleurs, elle renferme peut-être de ces hontes dont une femme ne soulève jamais le voile.

Après ce silence, après ce soupir :

— C'est le secret de ma vie que je vous livre là. Je devais bien à votre affection cette marque de confiance.

Puis, retrouvant son sourire de bonté :

— Vous voyez bien que ce que vous me demandiez est impossible.

Tout le temps qu'elle a parlé, Louis Herbelin est resté immobile, les coudes sur la table, la figure cachée dans les mains.

Qu'a-t-il fait ? Pourquoi donc a-t-il parlé, après s'être tu pendant tant d'années ? Quel autre bonheur pouvait-il espérer que celui qu'il possédait : vivre auprès d'elle, la voir tous les jours, être son serviteur dévoué ? Ce bonheur-là, le voilà perdu par sa faute, parce qu'il a voulu davantage. L'aveu de son amour restera entre elle et lui comme une gêne et une contrainte. « Oh ! se dit-il, je n'oserai plus la regarder ! »

Mariée !... mariée !... ce mot lui bourdonne aux oreilles, s'enfonce dans son cerveau, dans son cœur, perd sa physionomie de mot ordinaire, qui se prononce avec des syllabes et s'écrit avec des lettres, pour devenir un mot douloureux, triste, désespérant. Mariée !... c'est-à-dire appartenant à un autre. Mariée !... c'est-à-dire perdue pour lui, plus que jamais inaccessible. Veuve, il avait le droit de l'aimer. L'a-t-il encore, ce droit ? Son amour, même silencieux, même secret, ne serait-il pas injurieux pour elle, comme une pensée d'adultère ?

Elle le regarde, et, de le voir si malheureux, si abattu, elle a pitié de lui, car elle est bonne. Elle va lui parler, elle cherche, pour les lui dire, des paroles de consolation. Mais tout à coup il relève la tête. Sa figure, que cachaient ses mains, apparaît bouleversée. Il n'a pas une plainte. A quoi lui servirait d'exprimer sa douleur ?

— Madame, dit-il seulement, vous n'avez pas décidé qui partirait pour Buenos-Ayres. Si vous le voulez, ce sera moi.

Elle sait bien que c'est pour toujours qu'il partira, qu'une fois là-bas il ne reviendra plus. Elle l'a compris à l'intonation de sa voix, au regard dont il a accompagné ses paroles. Mais elle comprend aussi que cet éloignement est nécessaire. Il est nécessaire pour Louis Herbelin, il est nécessaire pour elle-même, si elle veut retrouver le beau calme souriant sous lequel elle a pris l'habitude de cacher les tris-

tesses de sa vie. Et presque effrayée de sentir combien profondément l'a troublée l'aveu qu'elle vient d'entendre, c'est avec empressement qu'elle accepte la séparation dont il parle.

— Oui, mon ami, partez. Vous avez raison. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Herbelin s'est levé. Lentement, comme pour allonger la dernière minute, il réunit, pour les emporter, toutes les paperasses étalées sur la table.

— Dès aujourd'hui, je m'occuperai de mes préparatifs. Demain, je serai au Havre. J'attendrai là le départ du paquebot.

Debout l'un devant l'autre, ils restent hésitants sur la manière dont ils vont prononcer l'adieu qui doit entre eux briser tout le passé. Herbelin prononce le premier ce mot d'adieu, et il le fait le plus simplement du monde :

— Adieu, madame.

Et elle lui répond tout aussi simplement avec la même émotion contenue :

— Adieu, mon ami.

Sur ces deux mots échangés, ils vont se quitter pour toujours. Déjà il fait un mouvement pour sortir. Mais alors madame Fizanne, entraînée par le sentiment de pitié que lui inspire cet air de muette souffrance et d'humble résignation, lui tend la main par un geste spontané. Tout autre l'eût approchée de ses lèvres, cette main, tout autre que ce grand timide eût attiré vers lui ce front penché, pour em-

baumer d'un premier, d'un dernier baiser, le souvenir de son amour. Certes elle l'eût permis. Mais lui n'ose pas. Il se contente de garder pendant quelques instants, pressée dans les siennes, la main de madame Fizanne.

— Ah ! madame !... madame !...

C'est tout, il ne trouve rien autre chose à dire. Il sort, et, dans l'encadrement de la porte, ses larges épaules courbées lui font un dos rond, malheureux, pitoyable d'Hercule abattu.

La porte s'est refermée. Le bruit des pas qui s'éloignent s'entend un instant dans l'escalier, et c'est fini, c'est bien fini. Madame Fizanne est maintenant seule. Assise dans son fauteuil, le regard vague, à quoi songe-t-elle ? A ses affaires ? A sa prochaine échéance ? Aux commandes reçues dans la journée ? Non, à rien de tout cela. Elle ne pense qu'au départ de Louis Herbelin, à ce dévouement qui s'éloigne d'elle, au vide d'absence qu'elle sentira le lendemain dans sa maison, dans son entourage, dans ses habitudes. Ce départ, c'est l'effacement, sur les pages de son existence, d'une figure familière qui perd, à l'heure de la séparation, son aspect de banalité de tous les jours, pour apparaître embellie, flattée, revêtue par l'aveu d'amour d'un charme de poésie qu'elle n'avait jamais eu.

Une heure après, madame Fizanne était encore à la même place, dans la même immobilité. Le jour baissait peu à peu. A l'heure habituelle, on lui ap-

porta une lampe, elle la fit remporter. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. En bas, les emballages étaient terminés, le dernier camion parti, mais les bruits de la fabrique continuaient encore et, sous son front appuyé au carreau, madame Fizanne sentait, en même temps que le froid de la vitre, la vibration de la machine à vapeur.

Le soir, lentement, descendait, remplissant la cour d'une vague incertitude, mettant de grandes ombres noires derrière des piles de bois. Une à une s'éclairèrent au rez-de-chaussée les fenêtres des bureaux. Puis, le concierge vint avec une longue perche, allumer la grosse lanterne placée sous le porche.

Derrière la vitre sombre, madame Fizanne restait toujours, regardant, attendant, sans avoir conscience de la longueur du temps qui s'écoulait.

Une cloche enfin sonna, marquant la fin de la journée. La sortie des ateliers et des bureaux jeta dehors un flot de monde. Devant la porte, dans une vague échappée de la rue, apparaissaient quelques silhouettes de femmes, un panier au bras ou un enfant à la main, venues là pour saisir au passage le père ou le mari. Les uns se hâtaient de sortir, d'autres s'arrêtaient en groupes, et parfois d'un de ces groupes partait un appel, le nom d'un camarade attendu, crié par une forte voix d'homme. Peu à peu, cependant, tout le monde se dispersa, les derniers attardés s'en allèrent à leur tour d'une marche traînante, et la cour, vide alors, sembla s'agrandir dans

le silence de labeur suspendu, de vie arrêtée, qui tout à coup succédait aux rumeurs, aux coups sourds, aux bourdonnements dont avait retenti tout le jour, des sous-sols aux greniers, la fabrique en travail.

Invisible dans le noir de sa vitre inéclairée, madame Fizanne guettait toujours. Elle guettait Louis Herbelin. Une seule lumière restait à une fenêtre. C'était lui, sans doute, qui prolongeait ainsi sa dernière veillée. De longues minutes s'écoulèrent avant que cette lueur s'éteignît. Peu après, madame Fizanne vit passer les deux frères. Lentement ils marchaient. Le plus grand restait en arrière, comme s'il eût voulu attarder ses pas. Dans la nuit accrue par l'extinction de tous les autres feux, la lanterne du porche, comme un fanal de navire, brillait sur l'ombre et le silence de la cour. Sous cette lanterne, en pleine lumière, Herbelin s'arrêta et, se retournant, il leva les yeux vers le premier étage. Les fenêtres étaient obscures, il ne pouvait apercevoir madame Fizanne, mais elle le voyait. Elle le vit hésiter un instant, puis d'un pas, franchir le seuil, et, subitement, sa haute stature disparut.

Alors, elle eut vers lui un geste vague. Geste de rappel ou d'adieu, qui saurait lequel?

Et, quittant la fenêtre, elle se mit à pleurer.

L'aimait-elle donc? — Mais faut-il aller au fond de cette conscience de femme? Ce secret, s'il existe, est le secret de son cœur, il faut le lui laisser. Elle devait

bien, d'ailleurs, quelques larmes de pitié et de regret à celui qui, pendant dix ans, a vécu à ses côtés, l'aimant sans le dire, et qui maintenant s'exile, malheureux à cause d'elle.

IV

LA VEILLÉE DES ADIEUX

Louis Herbelin, après son adieu à madame Fizanne, était redescendu à pas lents, se tenant à la rampe pour ne pas chanceler. Les marches lui semblaient se dérober sous ses pieds, et la mollesse du tapis s'enfoncer comme un sable mouvant. En bas, dans le vestibule, il s'arrêta quelques minutes, passa à plusieurs reprises la main sur ses yeux pour chasser son éblouissement, puis il se dirigea vers le bureau de son frère, et, sans entrer, par la porte entr'ouverte, lui jeta ces mots :

— Tu m'attendras, Paul, j'ai à te parler. Nous partirons ensemble.

Paul remarqua sa voix changée.

— Qu'a donc mon frère? se demanda-t-il. Que se passe-t-il donc?

Madame Lescande lui avait appris, le matin même, que Sophie refusait sa proposition de mariage. Refus sans motif, inexpliqué, attribué par la mère à quelque passager caprice de la jeune fille. Paul, sur cette assurance, croyait pouvoir espérer encore, et il s'était abstenu de mettre son frère au courant de ce qui se passait. Quelqu'un l'avait-il donc prévenu ? Madame Lescande ou Sophie elle-même? Était-ce à ce sujet que son frère voulait lui parler? Là-dessus, son imagination se mit en travail, une secrète impatience le prit de savoir à quoi s'en tenir. Il eût voulu pouvoir, tout de suite, interroger Louis. Mais allait-il, pour cela, le rejoindre au milieu des bureaux et des ateliers? L'endroit et le moment seraient mal choisis pour une conversation confidentielle, pour la discussion qui peut-être s'ensuivrait entre eux. Il fallait se résigner à attendre. Mais il se promit, toutefois, de ne céder à aucune difficulté nouvelle, il s'affermit dans une résolution bien arrêtée de volonté et d'énergie, pour vaincre les résistances et triompher des obstacles. Retrouvant dans cette résolution tout son calme, il se remit au travail en attendant l'heure où son frère viendrait le prendre.

Pendant ce temps, Louis Herbelin, avec une hâte fébrile, mettait en ordre toutes les affaires dont il s'occupait habituellement. Aux contremaîtres, aux employés, il annonçait son départ subit, l'expliquant par une dépêche arrivée de Buenos-Ayres. Il appa-

raissait partout, donnait à tous des instructions. Il s'étonnait de n'avoir pas pensé au trouble que son absence laisserait dans cette maison, où chacun, cent fois par jour, s'adressait à lui pour les moindres détails. Il était le mécanicien d'une machine en pleine marche abandonnant son poste. L'eau bout dans la chaudière, la vapeur afflue dans les pistons, les volants continuent à tourner et les courroies de transmission n'ont pas cessé de dérouler leurs longs rubans de cuir, mais plus personne n'est là pour avoir l'œil aux manomètres, pour activer ou contenir la flamme, ouvrir et fermer les soupapes, et si la machine fonctionne encore d'elle-même, le moindre obstacle, le moindre accident, un coup de feu, une fuite d'eau, peuvent arrêter sa marche et la faire sauter.

Louis Herbelin voulait qu'il n'y eût derrière lui ni arrêt ni explosion. Il se multipliait pour assurer le fonctionnement de la machine quand il ne serait plus là. Les soins de son emploi, les responsabilités de sa surveillance, son dévouement à madame Fizanne, il voulait de tout cela faire des parts entre ceux qui devaient collectivement le suppléer; il cherchait à accomplir ce miracle de disséminer sa personnalité, de rester présent même étant parti, de se survivre à lui-même dans la pluralité de ses remplaçants.

Cette activité de la dernière heure fut un réactif contre son chagrin même. Ainsi, aux blessés, après leurs défaillances, le remontant d'un puissant cordial

rend de factices et passagères forces. Il était encore possédé de cette fièvre lorsqu'il alla, le soir venu, chercher son frère pour partir avec lui. Il entra brusquement.

— Y sommes-nous? Allons, en route !

Par le geste et l'accent il mit, dans ce cri de départ tout ce qu'il y a d'énergique résolution, en même temps que de poignante abnégation de soi-même, dans l' « adieu vat' » du marin qui, par un gros temps, double la jetée à la sortie du port.

Dès les premiers pas qu'il fit dans la cour, la fièvre d'activité qui l'avait jusque-là soutenu tomba tout à coup. Son chagrin, tout à l'heure allégé, s'aggrava. Physiquement et moralement, il se sentit plier sous un poids autrement lourd à porter que celui de la grande caisse de meubles. Ce fut alors que madame Fizanne le vit passer, à travers la vitre, et s'arrêter sous le porche, se retourner vers elle pour le dernier adieu à la maison quittée. L'amertume du départ, comme un goût de fiel, s'épanchant en lui, se distillant goutte à goutte, faisait naître en ce moment, dans son cœur, un âpre sentiment de haine contre l'inconnu, le misérable, qui était la cause de tout : cause, par son absence, que lui, Herbelin, croyant veuve madame Fizanne, l'avait aimée ; cause par son existence, que cet amour était sans espoir, et d'un sans espoir bien plus désolant que celui d'autrefois. Aucun effort de volonté, aucun courage d'oser ne pouvait maintenant renverser ni supprimer l'obstacle

surgi devant lui, car cet obstacle était un être, cet obstacle avait un nom : le mari.

Ces pensées lui gonflaient le cœur, et lorsqu'il eut rejoint son frère, comme celui-ci l'interrogeait, il répondit d'une voix hâtive, de cette voix serrée qui saccade les paroles pour qu'elles ne se changent pas en sanglots : « Tout à l'heure, pas maintenant. »

Sans se parler, ils marchèrent côte à côte. Ils suivirent ainsi la rue des Lions-Saint-Paul et tournèrent à gauche dans la rue du Petit-Musc, se dirigeant du côté des quais. Deux ou trois ouvriers de la fabrique les saluèrent au passage, mais ces rencontres ne faisaient que mieux accentuer la solitude de ces rues, presque désertes à cette heure. A la lueur d'un réverbère, Paul jeta un regard oblique vers son frère silencieux : une grosse larme, tombée de son œil bleu, coulait lentement sur sa joue. Louis essuya rapidement cette larme en passant les doigts sur sa longue moustache, et Paul détourna son regard. Il ne voulait pas laisser voir qu'il s'était aperçu de cette marque de faiblesse. Il comprit à ce moment que Louis éprouvait une douleur toute personnelle. Certes, il l'aimait bien, son grand Louis, et d'avance, sans rien savoir encore, il fut profondément affecté de le voir souffrir ; mais il ressentit en même temps un grand allègement, perdant la crainte qui lui était venue de quelque discussion pénible au sujet de Sophie Lescande. Se reprochant pourtant cet involontaire égoïsme, il passa affectueusement son

bras sous celui de son frère et marcha plus près de lui, plus serré contre, lui disant ainsi, sans qu'il eût besoin de parler : « Tu n'es pas seul, va. Je suis là. »

Ils arrivèrent sur les larges trottoirs des quais, près de ce pont de poutres enchevêtrées que l'on appelle l'Estacade. Dans ce coin solitaire, dont quelques rares passants, d'allure pressée, troublaient à peine la tranquillité, on eût pu se croire en pleine nuit plutôt qu'à sept heures du soir. La lumière des lanternes projetait et dessinait en noir, sur le sol d'un gris blanc, les ombres parallèles d'une rangée d'arbres. Les deux frères, comme par un accord tacite, avaient simultanément ralenti leurs pas, qui sonnaient sur les dalles. Paul s'arrêta tout à coup. Il jeta le cigare qu'il mâchonnait depuis la sortie de son bureau, et posant à la fois les deux mains sur les épaules de son frère, le regardant de près, visage contre visage :

— Voyons, mon Louis, que t'arrive-t-il?

— Ah! mon pauvre vieux, si tu savais!...

Et Louis eut un geste d'abattement et de découragement.

Ils s'accoudèrent côte à côte au parapet.

La Seine, large en cet endroit, coulait, grossie encore par une crue d'hiver, avec un bruit léger, murmurant, continu. Bruit de caresse d'eau sur les pierres des quais. Le fleuve, d'une profondeur sombre, profond et sombre comme un vaste chagrin, passait, presque invisible; mais aux tournoiements

de ses remous, aux facettes de ses mille petites vagues, s'allumaient de livides reflets sans cesse brisés, mêlés, remués par le courant. De longs jets de lumières, tombés des ponts, tremblaient, se striaient, descendaient en spirales infinies, comme pour chercher d'introuvables fonds. L'eau noire, semblable à un gouffre de néant, reflétait, dans ses ténèbres fluides, les ténèbres immobiles d'un autre néant, celui d'un ciel de nouvelle lune, vide d'étoiles, uniformément opaque, où l'on ne distinguait même pas la forme des nuages.

Regardant en bas ou regardant en haut, ils ne trouvaient que ces deux chaos de ténèbres. Et en eux-mêmes, autour d'eux, au-dessus d'eux, en arrière dans le passé, en avant dans l'avenir, ils sentaient une effrayante profondeur de tristesse. Éperdument, vertigineusement, ils la sondaient du regard, mais leur pensée n'en pouvait pas plus atteindre le fond, que les longues traînées de lumière n'atteignaient le fond du fleuve.

Pendant ce temps, d'une voix traînante et découragée, monotone comme le roulement continu du courant qui, là-bas, se brisait dans la nuit aux poutres de l'Estacade, Louis racontait à son frère, se racontait en même temps à lui-même l'histoire de son amour.

Ces dix ans de sa vie, dont il avait parlé à la femme aimée avec l'entraînement de la passion, il en parlait maintenant comme d'années vides, décevantes,

inutiles. Il se traîtait d'imbécile, de niais, et sa longue tendresse, il l'appelait « une bêtise de sentiment ». Son amour?... Ah! son amour!... Il éprouvait une joie mauvaise, une joie de vengeance, à le déchirer, à le mettre en pièces avec des mots railleurs; mais il avait beau s'acharner contre, il ne pouvait pourtant l'annihiler, le nier, faire qu'il n'eût pas été, qu'il ne fût pas encore. Et pendant qu'il parlait, son grand corps, penché sur le parapet, s'affaissait en avant, s'en allait à l'abandon dans un mouvement de reins cassés, et ses larges épaules de portefaix lui remontant par-dessus la nuque, l'engonçaient dans le collet de son paletot.

Paul l'écoutait, le laissait continuer, sans l'interrompre, le soulageant monologue où se déversait le trop-plein de son cœur, mais au bout duquel sa nature de violent, reprenant tout à coup le dessus, le releva, dans un accès de colère, de son abattement profond. Il frappait de son poing fermé le mur de granit, en s'écriant :

— Je pars... oui, je pars... Et je ne reviendrai pas de longtemps... Je ne reviendrai peut-être jamais.

Et comme il se taisait après cette explosion, Paul intervint et lui dit doucement :

— Crois-moi, tu ferais mieux de ne pas partir. Ce départ est un coup de tête et les coups de tête ne sont jamais bons.

Mais Louis avait redressé sa grande taille. Il souleva son chapeau, et passant brusquement la main

dans ses cheveux, avec un geste familier aux hommes de nature hésitante, qui pour une fois s'obstinent dans une résolution :

— Hé oui, c'est un coup de tête. Mais il est fait, maintenant. Mon départ est annoncé, il faut que je parte.

Paul connaissait le geste de son frère. Lorsqu'en secouant la tête il relevait ainsi ses cheveux, cela voulait dire qu'aucun raisonnement ne le ferait changer d'idée. Louis, d'ailleurs, pour se soustraire à une insistance à laquelle il ne voulait pas céder, se hâta de rompre sur ce sujet. Des timbres d'horloges, des cloches de beffrois, jetaient l'heure au-dessus de la Cité. Dans la nuit, se mêlaient, comme des vols différents, lourds et légers, d'invisibles oiseaux, les cadences pressées ou lentes de sons grêles et de notes graves.

— Huit heures, fit Louis. Allons, mon vieux, il faut penser à dîner. Je t'emmène à la Tour d'Argent. Comme autrefois, tu sais. Dîner d'adieu !

Il n'y avait qu'à traverser les ponts pour gagner le restaurant. Ils firent en silence ce court trajet. Le repas fut triste. L'un devant l'autre, en se regardant, ils ressentaient la mélancolie de la séparation prochaine.

Dîner d'adieu, avait dit Louis. C'étaient autrefois de gais dîners de bienvenue qui les réunissaient, quand l'écolier de province, aux manches de tunique

toujours trop courtes, venait à Paris pour y passer les vacances. On leur avait donné le même cabinet du premier étage. Paul reconnut, au-dessus du divan, la même glace dans son cadre doré, couverte d'inscriptions, de noms enlacés, de griffonnages tracés à la pointe du diamant, et dont il n'osait, enfant, déchiffrer le sens devant son grand frère. Il fit à haute voix cette remarque, et elle amena sur leurs lèvres un sourire contraint et vite effacé.

Le garçon, allant et venant pour le service, Sosie du garçon d'autrefois par ses favoris noirs et sa muette discrétion, mettait entre eux, à chaque instant, la présence d'un tiers gênant, empêchait toute effusion, toute confidence, les condamnait à des sujets de conversation forcée, à des échanges de phrases banales auxquels, dans leur présente situation d'esprit, ils eussent préféré cent fois le silence qui pense en dedans.

En sortant de la Tour d'Argent, ils se hâtèrent de rentrer chez eux. Louis avait à s'occuper des préparatifs de son départ imprévu. Et puis, n'était-ce pas leur dernière soirée à passer ensemble? Aussi la voulaient-ils passer dans le rapprochement du tête-à-tête fraternel, en renfermer le souvenir dans l'étroitesse du logis où, depuis si longtemps, ils étaient habitués à vivre l'un près de l'autre, à entendre remuer le frère dans la chambre voisine, à causer le soir, avant de s'endormir, de lit à lit, par la porte toujours ouverte.

Lorsque Paul eut trouvé à tâtons le bougeoir placé chaque matin dans le même coin de l'antichambre, lorsqu'il l'eut allumé, éclairant ainsi le vide de l'appartement, ce vide leur fit à tous deux l'effet d'être déjà celui de l'absence. Il leur sembla qu'en entrant leurs pas et leurs paroles sonnaient dans un silence inaccoutumé. Les deux pièces contiguës composant l'habitation commune perdaient tout à coup leur aspect familier, s'emplissaient par avance de la solennité des adieux prochains. Cette impression se dégageait de l'immobilité des meubles, des plis droits et tombants des rideaux, du tremblement de lumière jeté dans les coins d'ombre, dans le fond des alcôves, par la flamme vacillante de la bougie promenée. Une légère odeur de renfermé flottait, odeur de la fumée des pipes de la veille, et, sur les meubles, après le sommaire époussetage de la mère Lescande, une couche de poussière était lentement retombée. Cette poussière, cette odeur âcre de fumée refroidie, jamais ces détails d'un intérieur négligé de garçons ne les avaient frappés, et, pour la première fois, ils trouvèrent que chez eux, ce soir-là, cela sentait l'abandon.

Louis, aidé de son frère, atteignit des malles, une valise, un carton à chapeau, depuis longtemps remisés à l'oubli sur des dessus d'armoires, et tous les deux, en manches de chemise, au milieu d'un désordre de meubles ouverts et de tiroirs fouillés, se mirent à préparer le bagage du voyageur.

Ah! ces préparatifs derniers, ces emballages, ce commencement d'exécution des projets de voyage, comme cela vous matérialise l'idée de départ et fait voir, plus irrémissible et plus imminente, la séparation dont on n'ose parler et dont on souffre déjà! Et cet éparpillement sur les tables, sur les chaises, sur les couvercles des malles, de tous les objets à prendre ou à laisser, cela ne ressemble-t-il pas à un pillage de l'intérieur que l'on quitte, à un attristant démolissage dont on enfermerait les débris dans la caisse bondée, tassée, trop petite pour tout ce qu'elle doit contenir? Ce n'est pas seulement le linge, les habits, les choses usuelles, qu'on enferme ainsi, c'est un peu de la vie et de l'affection de ceux qu'on aime. C'est aussi les regrets : on les emporte, cachés par avance dans le fouillis des bagages, on les trouvera plus tard, à l'arrivée, alors que le plus insignifiant objet, le plus ordinaire bibelot donné par le frère prendra la physionomie d'un précieux souvenir. Puis, devant les malles pleines, fermées, cadenassées, prêtes à partir, il semble que tout soit fini, qu'il n'y ait plus qu'à s'embrasser dans une dernière étreinte, et à ce moment, en effet, Paul et Louis Herbelin s'étant regardés cédèrent à leur attendrissement et tombèrent, en pleurant, dans les bras l'un de l'autre.

Très avancée était la soirée, mais ils ne pensaient pas à dormir. Avares des heures à passer ensemble, ils voulaient prolonger le plus longtemps possible la

veillée des adieux. On remplaça les bougies usées jusqu'au bout dans les deux flambeaux, une carafe, du sucre, le flacon d'eau-de-vie furent posés sur la table, et, quand ils furent installés avec un grog devant eux, Paul occupant ses doigts au roulement machinal d'une cigarette, Louis bourrant avec attention sa grande pipe d'écume, leur causerie prit le tour sérieux, le ton de gravité que donnent aux pensées et aux paroles les fortes préoccupations de l'âme, les angoisses d'avenir, les tristes pressentiments, les craintes de ne plus se revoir; conversation semblable à celles qu'il leur était arrivé d'avoir, pendant la guerre, dans les nuits de bivouac, à la veille d'un combat, ou le lendemain d'une bataille perdue.

Puis le silence retomba entre eux, de loin en loin seulement interrompu par quelque réflexion jetée à haute voix.

— Quelle singulière chose, et quelle triste chose que la vie!

— Oui. Il y a parfois des moments bien durs.

Phrases toutes faites qui leur venaient aux lèvres dans une sorte de paresse de penser. C'était moins des idées que des ébauches d'idées qu'ils exprimaient ainsi, parlant par intermittences, avec des arrêts pendant lesquels Louis, le regard vague, tirait de lentes bouffées de sa pipe, de longues pauses qui laissaient entendre le tintement d'une cuillère dans un verre, le battement rapide d'un pied sur le parquet, ou, au dehors, un roulement de fiacre at-

tardé, le claquement d'une persienne sur un mur, le grincement d'une girouette rouillée tournant au vent.

Parfois Louis se levait, et, comme pour dégourdir, par un changement de place, une lassitude de son grand corps, allait et venait, à travers l'embarras des malles et des caisses.

Au milieu d'une de ces promenades, il s'arrêta tout à coup pour s'écrier, avec un geste de bras en l'air :

— Oh! Paris, Paris!... ce maudit Paris... c'est lui qui nous vaut cela!

Et il se remit à marcher, en continuant :

— Tout y est tromperie, tout y est mystère. Les noms y sont faux, les existences menteuses. Cela serait-il possible, ailleurs qu'à Paris, de rester dix ans auprès d'une femme, de passer dix ans de sa vie dans son ombre, et d'apprendre au bout de ce temps qu'on ne la connaît pas, qu'on s'est trompé, qu'elle n'est pas la femme que l'on croyait, qu'elle en est une autre! Hier, elle était veuve, et voilà qu'il se trouve aujourd'hui qu'elle a un mari!

Paul, de sa voix toujours tranquille, lui dit alors :

— Tu sais, toi, au moins. Tandis que moi, je ne sais rien.

Et il raconta à son frère ses propres inquiétudes : Sophie refusant de l'épouser, et madame Lescande ne pouvant expliquer le motif de ce refus. Sophie l'aimait, pourtant. Il en était sûr.

— Tu vois si j'ai raison ! s'écria Louis. Qui sait ce que son passé cache aussi, à celle-là !

Et, sur un mouvement de Paul :

— Tu seras malheureux, toi aussi. Fais donc comme moi. Tiens, pars avec moi, je t'emmène.

Mais Paul eut un sourire. Il secoua la tête et, d'un ton très calme, il répondit simplement :

— Non, je resterai.

Cela marquait bien la différence de ces deux natures.

V

AU FRÈRE ABSENT

« . . . . Oui, mon cher Louis, je suis marié depuis huit jours, c'est-à-dire que depuis huit jours je suis heureux. Et tu voulais m'emmener en Amérique! Te rappelles-tu notre dernière soirée? Tu me disais : « Viens, je t'emmène. » Tu redoutais pour moi des épreuves douloureuses, semblables à celles que tu venais de subir. Mais je suis resté parce que je voulais savoir, et j'ai su. »

Paul Herbelin et sa jeune femme étaient venus passer leur premier mois de mariage dans un village de pêcheurs, perdu sur les bords de la Méditerranée. Ce matin-là, Paul, levé de très bonne heure, s'était installé au tout petit jour blanchissant la fenêtre de leur chambre d'hôtel, pour écrire à son Louis pendant que Sophie reposait encore.

De temps en temps il s'interrompait, oubliait sa plume entre ses doigts et regardait devant lui l'horizon de la mer, cet horizon du large qui allonge si loin la portée des yeux.

Une longue et mince fumée, traînée sur le bord du ciel par un invisible paquebot, passa si lentement qu'elle semblait à peine avancer, et si ténue, si légère, qu'on la pouvait prendre pour une brume flottante.

Paul Herbelin suivit cette fumée voyageuse, et lorsque seulement il l'eut vue disparaître, il se leva doucement pour s'approcher du lit, où depuis un moment il entendait, sous l'abri des rideaux fermés, de ces errantes et vagues paroles comme les rêves en murmurent. Et pendant que sa femme, après une minute d'agitation, reprenait, inconsciente, le calme du sommeil, dans le regard de Paul, sur elle abaissé, la grande mélancolie des horizons trop vastes semblait rester encore, et se mêler à l'expression d'une pensée de lui seul connue.

Sophie dormait, paisiblement souriante. Changée, presque transfigurée, elle n'était plus la Sophie d'autrefois. L'ovale de son visage s'était arrondi, son teint avait perdu sa pâleur maladive, cette pâleur de fleur poussée à l'ombre; il se rosait, il s'avivait déjà, à l'air de la mer, d'un commencement de hâle. Elle aussi devait être heureuse : son bonheur souriait dans son sourire d'endormie. Comment donc était-il devenu possible, ce bonheur ? Comment avait

elle pu l'accepter? Elle avait pourtant dit : Jamais.

Paul, revenu à la table, continua sa lettre :

« Les hésitations de Sophie, la cause mystérieuse de son refus, tout cela m'a été expliqué par madame Lescande. Sophie est enfant naturelle, née avant le mariage de sa mère. La pauvre enfant ne voulait pas qu'on avouât cette honte de famille. Peut-être craignait-elle de voir hésiter mon amour.

» Tu demandais, Louis, ce qu'il pouvait y avoir dans son passé? Eh bien! il n'y avait que cela, rien autre chose. »

Là encore, il s'arrêta d'écrire et, regardant de nouveau l'horizon de la mer, où se voyaient maintenant quelques blanches voiles courant au large, il répéta plusieurs fois machinalement : « Non, rien autre chose! »

Plus loin, il disait :

« Dans le milieu où elle a été élevée, sa vie de jeune fille n'a été remplie que de chagrins et de tristesses. Cela, je l'avais deviné dès les premiers temps où je l'ai connue. Et sais-tu d'où m'est venu mon amour pour elle? D'une immense pitié, remuant tout ce qu'il y avait en moi de tendresse.

» Maintenant qu'elle est ma femme, ma compagne de toute la vie, il faut que mon amour soit pour elle consolateur. Je veux qu'elle y trouve le repos et l'oubli de toutes les souffrances, que son bonheur

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

de femme soit l'effacement du passé de la jeune fille, de ce passé de victime dont le souvenir met parfois une ombre sur son front. »

Longuement encore il s'étendit sur son amour pour sa femme. Il semblait qu'il voulût, oubliant qu'il écrivait à son frère, analyser pour lui-même ce sentiment, l'étudier, le sonder, le poursuivre jusqu'au plus profond de son être. Dans cette page revenaient les idées d'effacement et d'oubli. Elle contenait, enveloppé de phrases d'indulgence, un pardon inexprimé. C'était bien l'âme de sa lettre, cette page, elle renfermait et ce qu'il voulait dire, et ce qu'il voulait taire.

A partir de ce moment, sa plume courut avec rapidité. Il parlait de leur séjour au bord de la mer, du calme et de la tranquillité du petit village, de l'unique hôtel, de modeste apparence, d'où semblaient avoir pour toujours déserté les voyageurs. Ses deux étages de chambres vides, le silence de ses escaliers, en agrandissaient la solitude, et la table d'hôte, sans hôtes, se trouvait, aux heures de repas, trop large pour leurs deux couverts. Cet isolement donnait une plus constante intimité à leur tête-à-tête de nouveaux mariés qui apprennent mutuellement à se connaître.

Paul éprouvait un véritable plaisir à décrire à son frère ce coin de port de mer, qu'il aimait, dont il devait toujours aimer le souvenir, parce que là avait eu lieu cette éclosion d'âmes l'une à l'autre, qui est

le charme et l'inoubliable des commencements de vie à deux.

Il s'attardait aux minutieux détails de sa description, n'oubliant ni le canal où s'amarraient les bateaux, ni le bac pour passer d'un bord à l'autre, ni le vieux marin menant le bac, bonhomme à la figure tannée et dont les mains, durcies comme du bois, semblaient devoir, à la longue de ce continuel va-et-vient, s'user lentement au frottement de la corde. Puis c'étaient les promenades dans le bateau du père Puginier, un vieux malin qui clignait de l'œil en allumant sa pipe; c'était le pilote Malababe, avec son chien noir; les barques de pêche rentrant le soir, repliant leurs voiles rousses après avoir doublé le môle; les hommes, sur le quai, s'attelant à la remorque, le mousse grimpant en haut du mât comme une fourmi au bout d'un brin d'herbe. Il parlait de tout cela, de toutes les choses, de tous les êtres, mêlés à leur existence promeneuse dont il faisait à son frère le récit.

Ils sortaient tous les jours, à la nuit tombante, après leur dîner. Ils marchaient pendant une heure sur l'étroite jetée, encapuchonnés elle d'un châle et lui d'un manteau, allaient jusqu'au petit phare dont le feu blanc brillait devant eux, s'arrêtaient à regarder les vagues, dont le vent leur envoyait parfois des éclaboussures, puis revenaient vers le village, passant et repassant ainsi devant le poste des douaniers.

Dans la journée, ils faisaient de longues expéditions. Tantôt au phare des Espiguettes, tantôt à la

tour du Maure. Ils prenaient pour y aller, par la plage au sable humide et fin, sur lequel restaient marquées les traces jumelles de leurs pas. Ils visitaient le phare, ils visitaient la tour, visite rapide, hâtivement faite, presque aussitôt terminée, car le meilleur de la promenade était dans la course de l'aller et du retour, dans cette marche oublieuse des heures, qui suit, sur le bord des grèves, tous les détours du feston d'écume, avec des arrêts pour regarder de petits crabes nager dans les flaques, pour ramasser une jolie coquille, ou suivre des yeux les mouettes qui, de banc de sable en banc de sable, s'envolaient et se reposaient devant eux.

Ce qu'ils aimaient surtout, c'était à chercher dans les dunes un creux bien exposé au soleil, bien à l'abri du vent, et là, l'un près de l'autre assis, ou côte à côte étendus sur le terrain en déclive, se faisant un tapis d'un châle, de rester jusqu'à la tombée du jour à se parler peu, à s'écouter s'aimer, tantôt les yeux fermés, tantôt le regard errant sur le moutonnement des sables, piqués de vert par quelques pieds de genêts, ou, plus loin, sur une surface à perte de vue de marais salants. Le soir les surprenait ainsi et ils restaient encore à guetter, dans le ciel pâli, le scintillement de la première étoile, avant de se lever, las de leur long repos, pour retourner vers le village, où ils n'arrivaient qu'à la nuit close, guidés, comme le pêcheurs revenant du large, par les feux du petit port.

Un jour, le désir les avait tentés de passer une journée de mer à bord d'un bateau de pêche.

Appelés pour embarquer bien avant le jour, à trois heures du matin, ils s'étaient installés, avec une couverture de voyage, dans un coin du pont où ils ne pouvaient gêner la manœuvre. Leurs yeux, inaccoutumés à de pareils spectacles, eurent en mer l'étonnement d'un lever de soleil, et une sensation de réchauffement et de bien-être remplaça, à ce moment, l'impression frissonnante d'un trop matinal départ. La barque, voile ouverte, traînant son filet mis à l'eau, marchait d'une allure penchée, vers le soleil qui montait, mais les vagues fuyant derrière elle, courant l'une après l'autre, leur donnaient l'illusion de ne pas avancer et de rester comme à l'ancre, balancés sur place.

Paul fit aux pêcheurs une distribution de cigares. Tous Provençaux, aucun d'eux ne comprenait bien le français, mais la différence de langage n'empêcha pas l'échange de cordialité de s'établir, en mots mal prononcés, compris par à peu près, et dont le sens flottant se devinait surtout dans l'expression parlante des visages et l'amabilité des sourires. Vint l'heure de sortir du panier les provisions emportées. Paul et Sophie en voulurent faire le partage. En retour, le patron leur offrit, dans un petit pot de terre brune, un mélange d'anchois et d'œufs durs, et Sophie se prit pour ce mets si simple, mais de mine tentante et proprette, d'un caprice d'appétit de jeune femme.

Elle eut, par exemple, un cri d'horreur et de dégoût, en voyant le mousse, un petit de douze ans, bruni et doré du soleil comme un enfant arabe, se régaler, dans un coin, d'un morceau de poulpe tout cru.

L'eau scintillait autour d'eux ; pour reposer leurs yeux, fatigués de ce scintillement, ils regardaient passer, au-dessus de leurs têtes, les ventres blancs des oiseaux de mer, qui tournaient et s'appelaient avec des cris d'enfants nouveau-nés. Un des pêcheurs, au pied du mât, occupait ses doigts au remmaillement d'un filet. D'autres dormaient, couchés en travers du pont. Le patron, assis à la barre dans une pose patiente, tenait à demi fermées ses paupières bridées, rétrécissant ainsi son regard de pilote, comme pour le faire plus loin porter vers l'invisible but de sa direction. Ce calme de sieste bercée, ce silence d'assoupissement au soleil d'après-midi, dura jusqu'au moment de remonter le filet, depuis le matin promené dans les profondeurs.

Tout l'équipage alors se mit en chaîne à la corde. et pendant longtemps, pieds nus et bras nus, glissant sur le plancher mouillé, s'accrochant aux bordages, les quatre hommes, avec une ardeur qui criait et se démenait, halèrent de l'avant à l'arrière des brassées et des brassées de câble, que le mousse enroulait, au fur et à mesure, dans le fond noir de la cale.

La « poche », sortie de l'eau, fut hissée au sommet du mât et retomba lourdement sur le pont, masse

informe et vaseuse, grouillante de vie, d'où sortaient, s'allongeaient, serpentaient des corps d'anguilles et de longs bras de pieuvres. Des bêtes courantes, araignées et crabes, fourmillaient autour de cela. Les pêcheurs, plongeant les mains dans ce tas de boue remuant, trièrent leur prise et rejetèrent à la mer, avec de gros paquets d'algues, tout ce qui n'était pas de bonne pêche.

On fit ensuite, à grands seaux d'eau, la toilette des poissons et du pont sali. Sur les planches lavées et balayées furent rangés, par symétrie et dans un ordre paré, les rougets à tons roses, les maquereaux habillés de zébrures argentées et bleuâtres, les dorades à gros yeux, les anguilles allongées comme des bouts de cordes coupées, les larges raies épineuses, et toute la série des poissons plats, soles brunes d'une face et blanches de l'autre, limandes tachetées de points rouges. Il y en avait d'étranges, dont Paul Herbelin ne connaissait pas les noms, les uns, comme des oiseaux, armés de becs pointus, d'autres étendant de grandes nageoires qui ressemblaient à des ailes. Et tous ces êtres de la mer, sortis vivants de l'eau, se mouraient au soleil, dans de miroitantes agonies de nuances changeantes et diverses, expiraient, bâillant des ouïes, avec des chatoiements de couleurs vives, des pourpres, des ors, des roses, des violets, des richesses de soie moirée, des éclats de métaux polis, des reflets d'acier passé au feu, tandis que çà et là, se promenant sur leurs longues pattes, grim-

pant les unes par-dessus les autres, des langoustes à carapaces bleutées et lisses claquaient le pont de coups de queue révoltés.

Cependant, le vent, complètement tombé, avait laissé pendre à plat la voile détendue. La mer, dans une accalmie d'eau lourde, reflétait, sans un pli, tout le bleu du ciel. Il fallut parer de grandes rames sur chaque bord et nager pour le retour. Ainsi menée, la barque, large et massive, n'allait plus que lentement, et le point blanc du petit port, vu au loin sur l'eau comme un oiseau plongeur, ne semblait pas se rapprocher. Mouettes et goélands, attirés par l'odeur forte du poisson, tournaient autour du bateau, plus nombreux et poussant des cris plus aigus, abaissant parfois leur vol avec une effronterie de pillards. Les hommes parlaient en ramant. Entre deux, une dispute s'éleva, et longtemps s'échangèrent en patois des mots injurieux incompris de Paul et de Sophie,

En débarquant au môle, ils éprouvaient une grande lassitude. Un attristement leur vint du soir, assombrissant déjà le village. La planche jetée du bord au quai leur sembla vacillante. Ils gardaient dans leurs pas la sensation du roulis et dans leurs yeux restait l'éblouissement de cette longue journée de mer.

La lettre dans laquelle Paul Herbelin racontait toutes ces choses à son frère avait pris, sans qu'il s'en aperçût, les proportions d'un véritable journal.

Il ment, le proverbe qui dit : « Loin des yeux, loin du cœur. » L'absence n'est pas toujours l'oubli de ceux qu'on aime. Il semble, au contraire, que la véritable affection grandisse en raison même de l'éloignement ; il semble aussi que la longueur des lettres aux absents se doive mesurer à la distance qui sépare d'eux, et la trame écrite des pensées, par laquelle on s'unit, s'allonger d'autant plus qu'on est plus éloignés. Paul, en écrivant à son frère, obéissait à cet instinct.

Il revint, dans la fin de sa lettre, sur l'histoire de son mariage, parlant de madame Fizanne, du rôle de médiatrice dont elle avait bien voulu se charger entre lui et Sophie. C'était elle qui avait su vaincre les hésitations de la jeune fille.

«... Je lui dois mon bonheur présent. Et si tu savais comme elle se montre affectueuse et bonne pour ma femme et pour moi ! On dirait vraiment, mon cher Louis, que certain aveu, dont elle a gardé le souvenir, ait créé, entre elle et nous, une sorte d'idéale parenté. Je ne suis plus seulement le premier employé de la maison, comme après ton départ ; je suis presque un associé, j'ai un intérêt dans les affaires ; nous allons nous trouver trop riches, Sophie et moi, pour la modestie de nos goûts.

» Madame Fizanne a voulu que nous vinssions demeurer rue des Lions-Saint-Paul, sous prétexte que ma présence est nécessaire à toute heure pour surveiller les ateliers. On nous prépare un appartement

au second étage. Elle nous donne les meubles ; c'est m'a-t-elle dit, son cadeau de noces. Dès notre retour à Paris, nous nous installerons dans notre nid de jeune ménage, mais nous devons pas nous y installer seuls. Ma belle-mère, madame Lescande, a vendu sa maison meublée de la rue Buffon ; elle vivra avec nous, j'ai dû faire à ma femme cette concession.

» Pauvre Sophie ! sa mère, son frère l'ont rendue jusqu'à présent bien malheureuse. Mais elle est à moi, maintenant. Je serai là, je veillerai. Je saurai la protéger contre tous ceux qui tenteraient de porter atteinte au bonheur que je dois et que je veux lui faire. »

Dans ces dernières lignes, l'écriture de Paul, ordinairement arrondie, changeait subitement de caractère. Les lettres étaient durement tracées, de grands coups de plume barraient terriblement les *t*.

Était-ce fatigue d'avoir si longtemps écrit ? ou fallait-il, sous certains mots, lire une colère et des menaces contre « tous ceux » dont il parlait?

VI

MÈRE ET FILLE

A trois heures du matin, un fiacre chargé de malles, venant de la gare de Lyon, cahotait, au trot paresseux de ses deux chevaux dormant à moitié, sur le pavé du quai des Célestins, s'engageait dans l'étroite rue du Petit-Musc, effarouchant quelques chats rôdeurs qui se sauvaient au clair de lune, le long des trottoirs, ou disparaissaient sous les portes, et, à quelques pas de là, la voiture tournant court, s'arrêtait, à l'entrée de la rue des Lions-Saint-Paul, devant le porche fermé de la maison Fizanne.

Paul Herbelin et sa femme, revenant de leur voyage de noces, arrivaient à Paris en pleine nuit.

Fatigués par les dix heures de trépidation du train rapide, ils prirent à peine le temps, avant de se cou-

cher, de visiter en hâte, à la lueur d'une bougie, l'appartement préparé pendant leur absence.

Après quelques heures de repos, Paul, qui voulait reprendre sans retard sa vie d'affaires interrompue depuis plus d'un mois, se levait à la pointe du jour, s'habillait sans bruit, et descendait au premier coup de cloche de la fabrique, laissant sa jeune femme encore endormie. Il prévint en sortant sa belle-mère, déjà levée, elle aussi, qu'il aurait, ce premier jour, beaucoup de courses à faire et qu'il ne rentrerait pas déjeuner.

Sophie dormit tard. Il faisait grand jour depuis longtemps, lorsqu'elle eut conscience, dans le vague engourdissement des sens précédant le réveil complet, des bruits de travail et d'atelier qui remplissaient toute la maison. Malgré ce bourdonnement d'activité extérieure, assourdi par les rideaux fermés, peut-être eût-elle dormi plus tard encore, si madame Lescande, impatiente de causer avec sa fille, ne fût venue, à plusieurs reprises, troubler son repos en entr'ouvrant la porte.

Avant la lucidité du souvenir, le premier regard de ses yeux s'ouvrant eut l'expression étonnée et chercheuse que donne, au moment du réveil, la vue d'un milieu nouveau. Des meubles, des tentures inconnues, l'entouraient. Ce n'était plus la petite chambre d'hôtel, quittée la veille, éclairée si gaiement chaque matin par le soleil levant. Ses yeux errèrent une minute des doubles rideaux bleus et

blancs du lit au tapis à bouquets de fleurs, de l'armoire à glace, donnant un reflet de jour, à la commode-toilette laissée ouverte par Paul, après son lever; mais en apercevant sur une table, au milieu de la pièce, son sac de voyage, son manteau, son chapeau, subitement elle se rappela.

Elle était chez elle, à Paris. C'était à elle, tout cela. Et, complètement éveillée, sortie des dernières enveloppes nuageuses du demi-sommeil, elle se redressa sur son lit pour mieux regarder autour d'elle. Toute tendue de bleu, qu'elle la trouva jolie, cette chambre, sa chambre! Le luisant des meubles neufs, les points de lumière de leurs clefs d'acier, les reflets des glaces et des dorures, le brillant des flambeaux de cuivre et de la pendule de marbre sur la cheminée lui parurent autant de sourires de bon accueil lui venant de tous les objets; et elle aussi sourit alors à ce « chez elle », qui déjà s'harmonisait à son rêve d'un bonheur d'intérieur paisible et durable, de vie retirée s'écoulant lentement, jusqu'aux années de vieillesse, dans le même coin devenu familier.

Pendant qu'elle pensait, accoudée sur l'oreiller, à cette reposante tranquillité de l'avenir, un bruit de chaises remuées vint d'une pièce voisine, et dans un jacassement de bavardage elle reconnut la voix grasseyante de sa mère. Une autre voix, moins haute et plus lente, traînant les mots sur un ton geigneux, interrompait à peine, de temps en temps, l'intarissable faconde de l'ancienne cantinière. Une chaise

tomba; madame Lescande accentua aussitôt des mots de reproche, puis un silence se fit et la porte s'entr'ouvrit doucement. La jeune femme eut un vague souvenir d'avoir entendu déjà, pendant qu'elle dormait à moitié, ce bruit de chaises, ce bruit de voix, ce bruit de porte auprès d'elle.

— Tu dors encore ?

Madame Lescande passait dans l'entre-bâillement son bonnet noir coquillé de tulle. Voyant Sophie réveillée, elle entra, traînant sur le tapis des pantoufles en savates et la queue d'un peignoir de toile. Quand elle eut embrassé sa fille, elle ouvrit les rideaux au grand jour.

— Eh bien, tu en as fait un somme !

— Avec qui donc causais-tu, maman ? lui demanda Sophie.

— Mais avec Adèle, ta bonne. Une perle, ma chère, que je t'ai trouvée là.

Sophie pensa que cette perle de bureau de placement, choisie par sa mère, ne devait pas être de très fine qualité. Elle se demanda aussi comment elle pourrait empêcher que la bonne devînt la confidente habituelle des bavardages et des indiscrétions dont madame Lescande était coutumière.

Pendant qu'elle réfléchissait à ce premier danger entrevu d'une vie commune, sa mère, toujours parlant, s'installait au pied du lit dans un fauteuil, dont son laid peignoir semblait devoir salir le bleu tout neuf, et, comme Sophie s'informait de son mari, elle

lui apprit que Paul, sorti dès le matin, avait annoncé qu'il déjeunerait dans ses courses.

— Il n'est guère aimable, ton mari. Il ne m'a pas même demandé des nouvelles de Charles. Charles est pourtant son beau-frère, je pense ?

Sophie excusa de son mieux cet oubli de son mari.

— Et comment va-t-il, Charles?

Mais sans répondre à la question, faite d'ailleurs avec assez d'indifférence, madame Lescande reprit, d'un ton moins agressif, d'un ton sérieux, posé, ce qu'on pourrait appeler un ton d'affaires :

— Puisque nous sommes sur le chapitre de Charles, il vaut mieux que je te dise tout de suite, ma chère Sophie, qu'il n'est pas du tout content, ni moi non plus, de la place que ton mari lui a fait avoir. Sais-tu ce qu'il fait, ton frère, dans la maison de madame Fizanne? Il fait les courses. Ne serait-ce que pour vous, par convenance, ton mari ne doit pas laisser son beau-frère dans cette situation-là.

Elle scandait ses paroles de petits tapotements de sa main grasse sur le drap du lit, comme pour dire : « Attends, attends, tu répondras tout à l'heure, écoute jusqu'au bout. » Quand elle eut fini, elle se croisa les bras en regardant Sophie, qui ne savait trop que répondre :

— Mais, maman, crois-tu Charles capable?...

Les bras de madame Lescande se décroisèrent aussitôt pour se lever en l'air, laissant voir, dans ce mouvement, le décousu du dessous de ses manches.

Mais ce pauvre garçon était capable autant que n'importe qui! Un peu « godailleur » parfois, mais, quand il le voulait, sobre et rangé comme une jeune fille.

Le diable était que Charles ne voulait pas souvent.

Il fallut que Sophie promît de s'en occuper, d'en parler à son mari.

— Oui, n'est-ce pas, parle-lui de cela. Puisque je t'ai mariée bourgeoisement, tout à fait bourgeoisement, c'est bien le moins que tu m'aides à caser ton frère.

Dans ce « bourgeoisement », dans le superlatif dont elle l'enflait, dans l'emphase qu'elle mettait à le prononcer, s'empâtant la bouche de ce mot, dans le geste tournant dont elle enveloppait en même temps la chambre coquette, le lit drapé, l'ameublement tout neuf, il y avait une jalousie de femme du peuple pour tout ce luxe de bien-être, cette aisance de bourgeoisie que le mariage avait apportés à sa fille et qui faisaient d'elle une dame, une vraie dame, devenue, du jour au lendemain, par sa situation nouvelle, ses robes mieux faites, ses chapeaux de bon goût, supérieure à sa mère en bonnet et à son frère en blouse et en casquette.

Cependant la promesse faite par Sophie qu'elle s'occuperait le jour même de Charles, l'engagement qu'elle se laissa arracher, au nom de son mari, de trouver pour ce jeune vaurien un meilleur emploi, rendirent à madame Lescande sa belle humeur,

et, rentrant ses sentiments d'envie, elle crut habile, dans l'intérêt de son fils, de prendre avec sa fille, devenue une influence, des airs empressés, un sourire aimable, des manières tendres et câlines de bonne mère.

— Tu vas te lever, fifille? Nous déjeunerons toutes les deux en tête-à-tête, comme avant ton mariage. Habille-toi vite; je vais aider Adèle à mettre son couvert.

La bonne avait-elle bien besoin d'aide pour mettre ce couvert de deux personnes, de deux femmes seules, la mère et la fille, devant prendre leur repas plus rapidement et avec moins de régularité de service que si le mari était là? Cette réflexion, Sophie se la fit encore; mais elle laissa partir sa mère, contente de rester seule au moins pendant qu'elle se lèverait et s'habillerait.

La joie qu'elle avait ressentie au réveil à se trouver chez elle s'était évanouie. Elle se voyait menacée d'inévitables petits ennuis, de froissements, de contrariétés venant de questions de ménage, de sa mère, de son frère. La chère tranquillité de son intérieur en serait peut-être troublée. Les manques de tact, les exigences, les bavardages pourraient lasser, à la longue, la patiente et affectueuse bonté de son mari.

Assise devant sa toilette, elle peignait ses cheveux longs jusqu'à la taille, très beaux, très épais, que sa main soulevait par masses blondes, à reflets doux

comme ceux d'un or vieilli dont le temps aurait éteint l'éclat trop vif et trop fauve. De cette chevelure, qui était une richesse de beauté, elle faisait sa seule coquetterie, aimait à la soigner, à la relever en lourdes torsades. Et pendant que lentement les dents d'écaille passaient dans la nappe étalée des cheveux, son visage devant elle, à travers ce voile mouvant, se réflétait dans la glace. Elle avait embelli depuis son mariage. Ses yeux regardant ses yeux y lurent le plaisir de ce changement constaté, mais la satisfaction qu'elle en éprouvait, exempte d'orgueil ou de vanité, fut, par deux mots qu'elle prononça, reportée toute à son amour pour son mari.

— Je suis si heureuse !

Et ce bonheur serait troublé par des causes étrangères à leur affection mutuelle? Était-ce donc possible? Oh! non, ils s'aimaient trop pour cela. Paul était si bon qu'il serait indulgent.

Quand elle fut prête, elle voulut, avant de rejoindre sa mère, visiter l'appartement.

De la trop rapide vision qu'elle en avait eue pendant la nuit, au moment de l'arrivée, à peine lui restait-il une impression confuse. Nettement au contraire lui revenait le souvenir d'un délabrement, d'une tristesse froide, d'un vide sonore dont elle avait été frappée, lorsque, avant son mariage, elle était venue avec son fiancé voir le futur logis; elle retrouvait dans sa mémoire, comme tracée sur un plan, l'exacte disposition des pièces inhabitées, donnant alors,

toutes portes ouvertes, les unes dans les autres.

Que cela maintenant était changé! Partout des papiers neufs tapissaient les murs. Dans l'antichambre, dans les couloirs bien clairs, des verdures de liserons s'enroulaient autour d'un dessin de bambous treillagés. Le salon, devant servir en même temps de cabinet de travail pour Paul, n'avait pas l'aspect de banalité du salon qu'on n'ouvre que pour l'ennui des visites à recevoir. Une grande table-bureau, placée au jour d'une des fenêtres, faisait penser aux soirées d'hiver qu'ils passeraient là, la lampe entre eux, le mari travaillant, la femme lisant ou cousant, dans une douceur de silencieuse intimité. Les tentures, le canapé, les fauteuils, relevaient, par le ton de leur reps havane clair, la sévérité unie du papier de teinte foncée. Elle se rappelait une très petite pièce donnant dans le salon. Elle y entra et sa surprise fut toute joyeuse de voir comment on avait utilisé ce coin. Au lieu de papier, une perse à dessins bleus, sur un fond rosé où voltigeaient des nuées de papillons et d'oiseaux. Les plis rayonnants de l'étoffe se réunissaient au plafond, comme dans les ciels de lit, à une rosace de milieu. Une lanterne suspendue par des chaînettes argentées était disposée pour recevoir une petite lampe dans son globe de verre coloré. Un épais tapis recouvrait de sa haute laine, chaude et molle sous les pas, le parquet de ce boudoir, tout exigu mais charmant, et dont l'étroitesse et la forme irrégulière, presque

ovale, laissait tout juste, entre la fenêtre et la cheminée de marbre bleuté, la place de deux ottomanes placées en vis-à-vis d'un secrétaire et d'une table à ouvrage, coquets petits meubles Louis XV, en bois de rose, légers et fragiles sur leurs pieds minces et courbés. C'était le nid ménagé à ses solitudes de jeune femme dont le mari, presque toujours, devait être dehors. Comme elle y serait bien, dans ce nid rose et bleu, pour s'oublier en de longues « rêvasseries » de bonheur et non plus de chagrin, défendues contre l'indiscrétion de madame Lescande par le verrou doré dont la porte était munie.

Quand Sophie entra dans la salle à manger, sa mère l'attendait, à table, dans le même négligé de peignoir sale et de cheveux en désordre où elle l'avait vue le matin.

Madame Lescande l'avait entendue ouvrir et fermer les portes.

— Tu as visité l'appartement? lui demanda-t-elle, Comment le trouves-tu?

— Charmant!

Et Sophie disait vrai. Dans son passage à travers toutes les pièces, elle avait retrouvé son impression du matin, son désir d'installer pour longtemps une vie nouvelle dans cet intérieur qui lui souriait.

— Il manque quelque chose, reprit madame Lescande, un lustre dans le salon. Ça aurait l'air plus riche.

La jeune femme sourit. Peu lui importait que son

chez elle eût l'air plus ou moins riche. Qu'il eût l'air heureux, elle n'en demandait pas davantage.

— Somme toute, Madame Fizanne a bien fait les choses, puisque c'est elle qui vous donne les meubles.

Sophie fut choquée que sa mère fît cette remarque devant la bonne, qui entrait apportant un plat. Cette fille, d'ailleurs, dès le premier abord lui déplut. Des yeux évitant le regard, un parler doucereux, une manière de répondre à tout ce qu'on lui disait par des : « Oui, madame... madame a bien raison... » où se sentait l'hypocrisie d'une fausse humilité. Au bout de cinq minutes, Sophie s'était dit qu'elle changerait le plus tôt possible la « perle » choisie par sa mère.

Madame Lescande avait la douce habitude de prendre chaque jour son petit café, bien sucré, bien chaud, dans une tasse de porcelaine blanche à filets d'or. Pour Sophie, le souvenir de cette tasse se perdait dans les limbes les plus reculés de l'enfance. Elle la reconnut, dès qu'elle la vit apparaître, laide, ébréchée, mutilée. Le café versé fuma devant madame Lescande, lui dilatant les narines de son arome vaporisé. Elle souriait béatement à l'idée qu'elle le boirait, tout brûlant, à petits coups. Sophie se taisait, la vue de l'affreuse relique lui ayant rappelé toutes ses tristesses de jeunesse, mais, après la première gorgée, sa mère lui demanda :

Et ton mari ? Tu ne me parles pas de lui.

Rappelée ainsi au temps présent, Sophie s'empressa de répondre :

— Oh ! maman, Paul est le meilleur des hommes. Si tu savais comme il est bon !

En parlant ainsi, la figure de la jeune femme, subitement souriante, s'illumina d'un rayonnement.

Son Paul, son mari ! Elle n'avait pu dire encore à personne comme elle le trouvait grand et généreux et combien elle l'aimait. A lui-même elle n'osait trop le dire, et elle étouffait du besoin d'exprimer par des mots tout ce que son cœur contenait pour lui de tendresse. Oh ! elle était heureuse, bien heureuse ! Et elle se mit à raconter son bonheur, en parlant de ce mois passé au bord de la mer, de la douceur des longues journées sur la plage ou dans les dunes. C'est là qu'elle avait compris, rien qu'en le regardant et sans qu'il lui parlât, tout ce qu'il y avait en lui de délicatesse et de bonté. Comme elle l'aimait ! Et c'était un amour mêlé de reconnaissance. Que de fois lui étaient venues des envies folles de se prosterner devant lui, de lui demander pardon du passé de honte malgré lequel il avait voulu la prendre. Jamais elle n'avait osé, mais ses regards du moins lui avaient bien demandé, ce pardon, et elle croyait l'avoir lu dans les siens.

Madame Lescande reposa sa tasse, et avec un rire étouffé, un ricanement à bouche fermée qui ressemblait à un gloussement de poule :

— Prends garde, ne fais pas de bêtise... Il ne sait rien.

L'exaltation qui s'était emparée de Sophie tomba tout à coup. Un grand froid la saisit et elle regarda sa mère.

— Il ne sait rien?... Mais ce n'est pas possible... Tu m'avais promis...

Hé oui, madame Lescande avait promis de tout dire à Paul, tout. Sophie n'avait voulu consentir au mariage qu'à cette condition. Et encore la jeune fille ne s'était-elle résignée à faire connaître sa honte à celui qui l'aimait que sur les instances et les conseils de madame Fizanne.

Elle se rappelait encore les moindres détails de cette entrevue. Madame Fizanne venant la voir, chez elle, rue Buffon, lui prenant les mains, lui parlant en femme, en mère, avec toute la bonté de son cœur : « Voyons, mon enfant, pourquoi ne voulez-vous pas? Pourquoi?... » La pauvre fille pleurait, se débattait. « Elle ne pouvait pas être sa femme, elle ne le serait jamais. » Alors madame Fizanne devinant à moitié, l'avait pressée de questions et de prières si enveloppées de caresses, qu'il lui avait bien fallu dire la vérité ; mais pour ce difficile aveu, elle n'avait eu qu'à répondre « oui » par un signe de tête, en se cachant la figure, à une demande plus précise mystérieusement prononcée tout bas.

Puis elle avait raconté sa lamentable histoire, madame Fizanne l'avait plainte, avait pleuré avec

elle, s'était faite sa consolatrice. « Vous n'êtes pas coupable, pauvre petite, vous êtes une victime, et il faut qu'Herbelin sache... »

Sophie se révolta d'abord. Renoncer à Paul, elle le pouvait, mais perdre son estime, lui avouer sa honte, elle n'y voulait pas consentir.

— Vous lui devez pourtant la vérité, disait madame Fizanne. Il vous aime trop pour ne pas lui faire connaître le motif de votre refus. Il décidera. Et si, étant instruit, il voulait quand même faire de vous sa femme, auriez-vous le droit de refuser encore?

Elle offrait de parler elle-même à Paul. Sophie, lasse de lutter, avait fini par céder. « Faites donc comme vous voudrez ! »

Mais alors madame Lescande s'était empressée d'intervenir. Elle était la mère, c'était à elle d'expliquer à M. Herbelin les scrupules de sa fille. Et, en effet, elle avait vu Paul, mais elle ne lui avait parlé que de la naissance irrégulière de Sophie. Et quand, à celle-ci, elle était venue dire : « Il sait tout », elle avait menti.

Entre les deux jeunes gens il n'y avait eu, il ne pouvait y avoir aucune explication sur ce sujet.

Maintenant, madame Lescande se faisait un mérite de la ruse qu'elle avait employée pour assurer le mariage. « Est-ce qu'on avoue de pareilles choses à un prétendu ? Une belle idée, vraiment, que madame Fizanne avait eue là ! »

Sophie se leva, indignée.

— C'est mal, ce que tu as fait là, c'est une vilaine action. Tu as trompé mon mari, tu m'as trompée moi-même.

En se voyant tout à coup en face d'un devoir d'honneur à remplir : « Il faut qu'il sache, cependant, il le faut... Mais qui va lui dire?... Faut-il que ce soit moi?... Moi!... »

Sans s'émouvoir, madame Lescande haussa les épaules.

— Voyons, Sophie, sois donc raisonnable.

Oh! ce « sois donc raisonnable », que de fois dans sa vie elle l'a entendu, elle en a été blessée! Mais elle s'appartient à présent, et coûte que coûte, que ce soit ou non raisonnable, elle est bien décidée à suivre son instinct de loyauté et de franchise.

Sans répondre à sa mère, elle courut s'enfermer dans sa chambre pour pleurer et réfléchir seule. Ah! elle les retrouvait vite tous ses tourments de jeune fille!

Au moment où Sophie quittait ainsi la salle à manger, Adèle y entrait, et de son œil sournois de domestique, de ce regard en dessous de nos espions de la vie intérieure, cette fille vit sa maîtresse en larmes, le haussement d'épaules de madame Lescande et comprit tout de suite « qu'il y avait quelque chose ». Elle cherchait à deviner, tout en achevant, silencieuse, de lever son couvert, mais madame Lescande, toujours bavarde, se chargea de lui fournir des explications.

Pas fière, « madame mère », et comprenant la curiosité des gens.

« Madame est un peu nerveuse ce matin, parce que monsieur n'est pas rentré déjeuner. »

— Dans les jeunes ménages, voyez-vous, ma fille, il y a souvent de ces petites bouderies-là. Mais faut faire semblant de ne pas s'en apercevoir. Vous comprenez, ma bonne Adèle? Faut pas y faire attention et surtout ne pas en parler.

La bonne Adèle, la perle, approuva de son ton dolent et hypocrite.

— Oui bien, madame. Certainement, madame. Madame a bien raison.

Elle pensait : « Paraît qu'ils font mauvais ménage dans c'te boîte. » Et, pressée de porter ce cancan aux fournisseurs, aux concierges, aux autres bonnes du voisinage, de le répandre le plus possible, elle prétexta, pour sortir, d'achats oubliés dans ses courses du matin.

Enfermée dans sa chambre, Sophie pleurait, se désolait, se répétait avec angoisse : « Il ne sait pas, il ne sait pas ! » Oh ! quand il saurait, s'il allait partir, la quitter, ne plus l'aimer ! Et des terreurs la prenaient. Le trouble de ses idées était trop grand pour lui permettre de trouver aucune solution. Elle ne pouvait que sangloter, la figure cachée dans ses mains.

Pleurer soulage et ramène au calme. Les crises de larmes finissent toujours par s'apaiser d'elles-

mêmes ; on en sort brisé, mais moins douloureusement meurtri par le chagrin. Il semble alors, les yeux essuyés et regardant autour du soi, que tout à coup l'on émerge d'une obscurité profonde, d'un grand vide de néant, et que l'on reprenne la conscience de son être, en même temps que l'on retrouve les sensations physiques avec la vision des choses extérieures.

Le premier regard que Sophie promena ainsi autour d'elle s'arrêta par hasard sur son petit sac de voyage, resté oublié sur la table, à demi ouvert, couché sur le côté, laissant voir, dans son intérieur doublé de rouge, les menus objets qu'il renfermait. Un mouchoir de fine batiste brodé à son chiffre de femme. Il n'avait pas encore essuyé de larmes, ce mouchoir parfumé ! Une petite glace à main, un minuscule peigne d'écaille, un flacon d'éther dans son étui d'ivoire, acheté pour elle, par Paul, pendant leur voyage.

Toutes ces minimes choses lui semblèrent n'être plus déjà que les reliques d'un bonheur écroulé. Elle n'aurait donc été heureuse que pendant un mois ! Toute sa vie tiendrait maintenant dans le souvenir de ce mois de tendresse. Ah ! si d'avance elle avait su ce qui l'attendait au retour ! Elle ne serait pas revenue ; elle aurait demandé à Paul de rester pour toujours là-bas, loin de Paris, seuls, cachés, perdus dans ce village de pêcheurs. Et le regret lui vint de ce que, le jour de leur promenade en mer, une tem-

pête ne se fût pas soulevée pour engloutir la barque et les rouler ensemble dans une de ces morts imprévues et brusques, qui laissent les corps enlacés par une dernière étreinte et les lèvres unies par un dernier baiser.

Puis regardant cette chambre, qu'elle avait vue le matin si gaie, si pleine de promesses de bonheur, elle se demanda si c'était bien sa chambre, son chez elle. De quel droit s'y trouvait-elle, épousée qu'elle était par surprise, par une indigne tromperie ? Elle craignait tout à l'heure que son mari ne partît, ne l'abandonnât. Serait-ce bien cela qu'il ferait ? Ne la chasserait-il pas plutôt en lui disant : « Vous n'êtes plus ma femme ! »

Il ignorait, mais il fallait qu'il sût. Ne pas lui dire serait lui voler son nom, son amour, tout ce qu'il avait donné à celle qu'il avait prise la croyant digne de lui. Mais comment faire un tel aveu ? Parler elle-même ? Jamais elle ne trouverait de mots, elle mourrait de honte avant d'avoir pu se faire comprendre. Charger sa mère ?... Oh ! non. Sa mère lui faisait horreur, et n'inventerait-elle pas quelque nouveau mensonge, cette mère menteuse ?

Soudainement, une grande clarté illumina son esprit : « Ah ! madame Fizanne ! »

Elle seule pouvait apprendre la vérité à Paul Herbelin. Il n'y avait qu'à l'aller trouver, lui dire : « Ma mère a menti. Elle a menti à mon mari, à moi, à vous.

Paul ne sait rien. » Et cela, il fallait le faire tout de suite, ne pas attendre.

A la hâte, fébrilement, Sophie mit son chapeau, de ses mains qui tremblaient, nouant de travers les brides, sans même se regarder dans une glace. Elle jeta sur ses épaules son manteau de voyage et, dans son impatience à se ganter, un de ses gants s'ouvrit d'une large déchirure.

En traversant la salle à manger, elle entendit du côté de la cuisine, par une porte entr'ouverte, la voix de sa mère en bavardage avec la bonne. « Elle n'est pas méchante, mais elle a des lubies, » disait madame Lescande. Sophie comprit qu'il était question d'elle. Elle s'enfuit pour n'en pas entendre davantage.

Dans l'escalier elle baissa son voile ; les coups de marteau des emballeurs retentissaient en bas, sous la marquise, et elle craignait les yeux qui la regarderaient passer. Quand elle parut dans la cour, il y eut, en effet, un mouvement de curiosité. Les marteaux, interrompirent leur vacarme, des ouvriers s'arrêtèrent, des têtes d'employés se montrèrent aux fenêtres du rez-de-chaussée. Tous voulaient voir la jeune femme de Paul Herbelin, examiner ses traits, sa toilette, son allure, la connaître mieux que par la rapide vision qu'ils avaient eue d'elle le jour du mariage, à travers son nuage de tulle blanc, dans le défilé de la sacristie et l'encombrement de la sortie de l'église.

Pour échapper à cette indiscrétion des regards,

elle hâta le pas et monta rapidement chez madame Fizanne. Là encore elle eut à subir le dévisagement d'un garçon de bureau qui devinait, lui sembla-t-il, la trace de ses larmes en la priant d'attendre pour l'annoncer.

Madame Fizanne vint presque aussitôt à sa rencontre.

— Ah ! chère petite, j'étais presque sûre d'avoir votre visite aujourd'hui.

Et lui tendant les bras, avec un sourire et des paroles d'affection : « D'abord, embrassez-moi, et maintenant asseyez-vous là, près de moi, que nous causions un peu. »

Mais en même temps madame Fizanne, avec le rapide coup d'œil d'inspection d'une femme parlant à une autre femme, remarquait la figure bouleversée de Sophie, les incorrections de sa tenue, et comprenait que ce gant déchiré, ces brides de chapeau mal nouées, étaient les indices de quelque événement extraordinaire, devant lequel s'était effacée toute préoccupation de coquetterie. Une délicatesse l'empêcha de questionner, mais Sophie lut un étonnement dans ses yeux. Elle détourna la tête, voulut parler : un sanglot lui coupa la parole et elle se laissa tomber, en larmes, dans un fauteuil.

Alors, madame Fizanne, ainsi qu'elle avait fait lorsqu'elle était allée la voir en ambassadrice, lui prit les deux mains avec bonté et, de sa voix douce

et persuasive : « Qu'avez-vous ? Que vous arrive-t-il ? Confiez-vous à moi. »

Sophie ne put répondre tout de suite, elle resta quelques instants avant de s'écrier : « Ce qui m'arrive, madame ?... Il ne sait rien, il n'a jamais su. »

Puis, tout d'une haleine, parlant de sa mère avec amertume et colère, elle raconta ce qu'à l'instant elle venait d'apprendre. Elle supplia madame Fizanne de venir à son secours.

— Vous êtes bonne, madame, épargnez-moi la honte d'un tel aveu. Apprenez-lui vous-même ce qu'il faut qu'il sache, vous me direz ensuite ce qu'il aura décidé. S'il veut que je parte, je partirai, je ferai ce qu'il voudra, je cesserai, s'il le veut de porter son nom.

Elle se tut. Madame Fizanne se taisait aussi, réfléchissait à ce qu'elle venait d'entendre, à ce que lui demandait cette pauvre femme pleurant devant elle, et, comme toutes les fois que l'agitait une violente émotion, la cicatrice de sa joue gauche semblait se creuser davantage.

La résolution de Sophie de tout révéler à son mari lui semblait bien désespérée, bien prise à la hâte.

— Calmez-vous et écoutez-moi, dit-elle enfin ; et sa voix lente, claire, accentuée, avait pris plus de douceur que jamais. Vous ne vouliez pas vous marier sans que Paul Herbelin connût le passé. Oh ! en cela vous aviez raison, moi-même je vous avais con-

seillé cette franchise. Mais maintenant ?... maintenant que vous êtes liés l'un à l'autre pour toujours.. qu'allez-vous faire ! Il est heureux, n'est-ce pas ? il doit l'être puisqu'il vous aime.

Sophie répondit au milieu de ses larmes :

— Je le crois, il me le dit, je voulais tant le rendre heureux.

Elle le voulait heureux, et ce bonheur, qu'il n'avait que par elle seule, elle allait le lui enlever, brusquement, d'un seul coup. Ah ! s'il avait connu le passé en l'épousant, oui, il pouvait quand même être heureux ; mais sa libre décision ne lui appartenait plus, et la révélation qu'elle voulait lui faire mêlerait peut-être à sa vie l'amertume des inutiles regrets.

— Croyez-moi, il faut maintenant qu'il ignore toujours.

Sophie la comprit. Elle eut une claire vision du vrai devoir à remplir : sauvegarder le bonheur de son mari. Et dans une effusion de reconnaissance, un enthousiasme de tendresse, acceptant ce devoir ainsi qu'une expiation :

— Oui, madame, vous avez raison, il faut qu'il ignore. Je ferai tout pour cela, tout, je vous le promets.

Ah ! comme en ce moment elle eût voulu, la pauvre aimante, que le sacrifice de sa vie entière pût écarter de Paul la révélation terrible.

Se taire était facile. Mais était-elle bien sûre que

tous, autour d'elle, se tairaient comme elle-même, qu'aucune trahison ne viendrait d'une parole involontaire ou voulue ? Maladresse ou sottise seraient à craindre autant que jalousie, vengeance ou méchanceté. Elle n'avait pas d'ennemis, non, mais elle avait ses proches. Sa mère, son frère.

Comme si madame Fizanne eût devinée cette pensée, que Sophie pourtant n'exprimait pas, elle se mit à parler de Charles.

Depuis qu'il était employé dans la maison, elle ne recevait que des plaintes contre lui. Il buvait, il débauchait les ouvriers, les hommes de peine. Dès scènes scandaleuses s'étaient passées, causées par lui. N'avait-il pas prétendu, un jour que madame Fizanne était absente, prendre autorité sur tout le monde, sous prétexte qu'il était le beau-frère d'Herbelin ? De là des querelles, des altercations violentes qui nuisaient à la discipline comme à la bonne renommée de la maison. Il était impossible de le garder plus longtemps et madame Fizanne croyait devoir en avertir Sophie.

Sa mère, son frère ! De ces deux êtres, rien à attendre que le mal. Ils lui ont fait du mal, ils lui en feront encore, ils en feront à son mari. — Oh ! non. Cela, elle ne le veut pas, elle s'y opposera.

Elle éloignera Charles, elle le tiendra facilement à distance. Mais sa mère ! sa mère qui demeure avec eux, qui sera mêlée, du matin au soir à leur vie d'intérieur ? Sa présence sera un continuel danger,

une perpétuelle menace. Du mystère douloureu qu'il faudrait recouvrir d'un silence lourd comm une pierre de tombe, sa mère souvent lui parlerai ou, n'en reparlât-elle pas, qu'elles seraient comm deux complices ne pouvant se regarder sans lire dans les yeux l'un de l'autre, un inoubliable secret Et puis, elle lui en veut trop, à cette mère, pour vi vre maintenant auprès d'elle. Mais comment le lu dire, comment lui dire : « Va-t'en » ?

Il arrive parfois que les situations les plus diffi ciles se dénouent pour ainsi dire d'elles-mêmes.

En sortant de chez madame Fizanne, Sophie re monta chez elle. Madame Lescande l'attendait. N'al lez pas croire pourtant que madame Lescande se tourmentât le moins du monde au sujet de sa fille Elle avait un bien autre souci. Sophie s'était-elle oc cupée de Charles, ainsi qu'elle l'avait promis? Avait-elle fait rendre justice à ce pauvre garçon ?

— Tu as vu madame Fizanne ? tu lui as parlé de ton frère ?

Ce fut la première question de madame Lescande. Sophie ne mit aucun ménagement à raconter tout ce qu'elle venait d'apprendre au sujet de Charles. Madame Lescande se récria ; on calomniait son fils.

— J'espère bien au moins que tu as pris sa défense.

Brièvement Sophie répondit que cela n'aurait pas été possible, devant la décision exprimée par ma-

dame Fizanne de ne pas garder son frère dans la maison

— Ainsi on le chasse et tu le laisses chasser après ce que tu m'avais promis ce matin ? Tiens, tu n'es qu'une mauvaise fille et une mauvaise sœur !

La colère empourprait la large face de madame Lescande, ses gestes faisaient voltiger les brides de son bonnet, sa gorge puissante tressautait d'émotion, ainsi qu'une montagne agitée d'un tremblement de terre. Elle retrouvait ses intonations de voix d'homme, d'ancienne cantinière.

— Ah ! tu te mets contre ton frère ! Eh bien ! s'il part, je partirai aussi. Tu entends ! je partirai avec lui.

Jamais Sophie ne se serait crue capable du sang-froid avec lequel elle répondit à sa mère : « Il vaut mieux, en effet, maman, que nous nous séparions. Nous ne pouvons plus vivre ensemble. »

Sur ces mots, nettement prononcés comme une sentence, madame Lescande, prise au piège de sa menace, sentit tourner sa colère en fureur.

— Te voilà riche et tu as honte de nous. Tu nous chasses comme des chiens.

Sophie restait aussi calme que si les grossièretés de sa mère ne se fussent pas adressées à elle. Seulement elle était très pâle et ses mains tremblaient un peu.

— Je n'ai pas de ces sentiments-là. Mais après ce qui s'est passé, après ce que tu m'as dit avoir fait....

Madame Lescande l'interrompit d'un rire aigu d'un rire insultant, d'un rire qui bafouait l'honnête de sa fille.

— Ah! c'est pour cela? Nous ne pouvons plu vivre ensemble parce que je n'ai pas dit à ton mari.

Mais Sophie se leva, toute droite, les yeux étinc lants, frémissante à son tour de colère.

— Tais-toi, maman, tais-toi! Je ne veux plus qu'u seul mot de ces hontes soit jamais prononcé!

Madame Lescande resta interdite. Jamais sa fil ne lui avait parlé avec une aussi violente énergi Elles se regardaient, silencieuses, lorsqu'un pas fit entendre et presque aussitôt Paul Herbelin, ou vrant la porte, apparut.

Il vit l'attitude des deux femmes, la pâleur, tremblement de Sophie, la rouge émotion de belle-mère.

— Qu'y a-t-il donc?

Madame Lescande, cédant à sa nature violent eut un nouvel éclat.

— Il y a que je pars, il y a que l'on me chass Pourquoi? Ah! cela, demandez-le à votre femm Qu'elle vous le dise, si elle l'ose.

Et tout à coup se composant, pour faire impre sion sur son gendre, un maintien digne de mè offensée :

— On m'a dit de partir, je m'en vais. Je ne rester pas une minute de plus dans cette maison.

Et fièrement, donnant à sa démarche une lente

imposante, elle passa devant eux. Pas plus tôt la porte franchie, par exemple, elle quitta son grand air et la fit claquer furieusement derrière elle, couvrant de ce bruit une injure de poissarde que n'entendirent heureusement ni Paul ni Sophie.

Elle tremblait, la pauvre Sophie, à l'idée que son mari allait lui demander le motif de cette scène. Elle n'osait le regarder, et, d'une voix mal assurée, voulant devancer ses questions : « Ma mère nous quitte. C'est à cause de Charles. Je... »

Mais Paul l'avait prise dans ses bras.

— Ne me dis rien, ne me raconte pas, ne m'explique pas. J'ai compris, va. Je sais, ma pauvre aimée, que toujours tu as souffert par ta mère. Mais le passé n'existe plus, il faut l'oublier. Il n'y a plus de Sophie Lescande. Tu es maintenant ma femme, ma chère femme, que je veux heureuse et souriante...

Longtemps il lui parla, versant en elle l'apaisement. Douces paroles ! Elle les écoutait attendrie, trouvant dans leur sens un pardon de la faute qu'elle ne pouvait avouer. A mesure qu'elles descendaient dans son cœur, ces paroles consolatrices, elles y firent naître le courage et l'espoir. Et, dans un élan passionné, prenant brusquement, à deux mains, la tête de Paul et l'embrassant :

— Que tu es bon, mon mari ! Comme je t'aime !

VII

UNE MATINÉE DE JOUR DE L'AN

Le temps, ce marcheur infatigable aux enjambées régulières qu'on appelle des années, vient d'en faire une de plus sur le monde. Paris se prépare aux fêtes du jour de l'an. D'un bout à l'autre de ses boulevards, de la Bastille à la Madeleine, ouvrant au plein air de la rue un immense bazar, il déroule sa grande foire aux étrennes. Pendant quinze jours, la badauderie flâne devant ces éphémères boutiques en toile et en planches. Tout le monde est dehors, tout le monde est par les rues; on a trop peu de temps pour les courses à faire, retardées jusqu'aux derniers jours, et cependant on s'arrête aux tentations des vitrines, aux fascinations des étalages. Paris, à nulle autre époque, n'offre autant d'animation. Il court, il s'agite, il s'enfièvre, comme pour rattraper, dans cette

fin de décembre, le temps perdu de toute l'année.

Madame Herbelin a choisi cette belle journée de froid ensoleillé pour aller, elle aussi, faire ses courses de jour de l'an. Chez Gouache, acheter un beau sac de satin pour madame Fizanne ; chez Giroux, choisir un petit souvenir pour son mari. Le froid sec, le soleil d'hiver éclairant d'un coup de gaieté lumineuse l'animation du boulevard, l'ont engagée à faire, pour revenir, une partie de la route à pied. Elle ira jusqu'à la porte Saint-Denis ou jusqu'à la porte Saint-Martin ; là elle prendra l'omnibus qui la mettra à la Bastille, à deux pas de la rue des Lions-Saint-Paul. Tout en combinant ainsi son itinéraire, elle marche au milieu de la foule, aussi vite que peut le lui permettre le flot de promeneurs qui l'entoure et l'entraîne dans son sens. Chaudement fermée, jusqu'au menton, dans la fourrure qui double son vêtement, ses mains gantées bien au fond du manchon, elle va tout droit, de cette démarche si gracieuse, à petits pas rapides, de la femme distinguée, chaussée fin, qui se presse et passe, voilette baissée, sans coudoyer personne.

Elle file le long des maisons, s'arrête quelques secondes devant un magasin de lingerie, une vitrine de bijoutier, séduite au passage par l'éclat blanc des trousseaux, noués de faveurs bleues, par l'attrait d'une parure enneigée de dentelles, ou prise au bon goût d'un bijou d'art, admirant la forme nouvelle d'un bracelet, la pureté d'un camée de broche. Pas

une fois, par exemple, ses yeux ne vont aux étalages de jouets, pas une fois elle ne s'attarde aux merveilles enfantines, et si elle rencontre une mère portant des joujoux, souriant d'un sourire de maman qui songe à la joie frémissante des petites mains qui déferont le paquet, elle détourne la tête et marche plus vite, comme si la vue de ces bonheurs lui causait une tristesse.

Et pourtant, tout à l'heure, chez Giroux, elle demandait le prix d'une belle poupée habillée en mariée, d'un cheval à tous crins, bridé et sellé. Ah! que la petite Germaine se fût extasiée devant cette mariée, que le petit Paul eût été fier de faire galoper ce cheval farouche ! Paul, Germaine? Ce sont les regrettés qui ne sont jamais venus, les désirés qui ne viendront peut-être jamais. Après deux ans de mariage, sans enfants, monsieur et madame Herbelin en sont à désespérer d'avoir cette joie ; ils n'osent plus dire, comme ils l'ont fait si longtemps : « Paul si c'est un garçon, Germaine si c'est une fille. » Pour le mari et pour la femme, c'est un grand chagrin dont ils ne se parlent pas.

Deux ans! Deux ans déjà que Sophie Lescande s'appelle madame Herbelin et que pèse sur elle le remords du mensonge. C'est le tourment de sa vie. A force de tendresse et de dévouement, elle a beau vouloir racheter la tromperie dont sa mère l'a faite complice, le souvenir du passé reste ineffaçable et la honte inavouée met souvent une rougeur à son

front. Paul aime sa femme autant qu'au premier jour; il a pour elle la même affectueuse bonté, les attentions, les ménagements, les charmantes délicatesses de soins qu'on prend pour une malade, car il la croit malade, attribuant à un état de santé les tristesses fréquentes, les larmes mal cachées qui laissent aux yeux ne pleurant plus un attristement noyé. Tempérament trop nerveux, désir irréalisé de maternité, voilà ce qu'il pense; et comment devinerait-il qu'il est une autre cause à ces tristesses et à ces larmes ?

Oui, un enfant à aimer qui serait le fils de Paul, c'est bien là ce qu'il faudrait. Ce serait l'effacement, l'oubli complet, le pardon vivant. Elle le sent, elle le sait, et elle a cette raison de plus que toute autre femme pour ardemment désirer l'accomplissement des souhaits de leur union, pour souffrir plus que toute autre aussi les déceptions de la stérilité. Que de fois elle s'est prise d'espoir, trompée par les troubles d'une nature anémique; et toujours l'espérance s'est perdue, la laissant affaiblie, plus triste et plus pâle.

En ce moment encore... Hélas! ne sera-ce pas comme tant d'autres fois? Oh! elle ne dira rien, tant qu'elle ne sera pas très sûre. Elle attendra, elle se taira. Mais elle ne peut s'empêcher d'y songer. Ce serait un si grand bonheur! Cette pensée l'accompagne tandis qu'elle va le long du boulevard, et,

malgré elle, au fond de son cœur, une voix lui dit « Paul ou Germaine ? »

Depuis quelques instants, un pas régulier résonne derrière elle sur le trottoir. D'abord elle n'y a fait aucune attention. Quelque passant suivant le même chemin qu'elle. Mais la persistance de ce pas à s'attacher au sien, son ralentissement lorsqu'elle-même ralentit sa marche pour se laisser dépasser, lui font enfin comprendre qu'elle est suivie. A quelle jeune femme pareille mésaventure n'est-elle pas arrivée dans Paris, et quelle jeune femme ne s'en est effarouchée, craignant d'être abordée, d'entendre murmurer trop près de son oreille quelque compliment d'insolente galanterie ? Cette crainte fait battre le cœur de Sophie, l'émeut, la rend malheureuse, et elle marche plus vite pour échapper au milieu de la foule.

Ah ! suiveurs de femmes qui vous obstinez sur les pas d'une femme parce qu'elle est jeune, parce qu'elle est jolie, parce qu'elle est élégante, parce que vous avez aperçu, sous le bord relevé de la jupe, une bottine cambrée, un coin de bas blanc, si vous saviez ce que votre poursuite stupide lui fait souffrir, si vous compreniez sa peur d'oiseau blessé fuyant dans un sillon, vous auriez pitié, vous la laisseriez, tranquille, continuer son chemin, retourner à son mari, à ses enfants, rentrer à son foyer sans y apporter le souvenir que laisse, au fond de la conscience honnête, l'insulte du trottoir, l'éclabous-

sure de la rue dont elle s'est sentie souillée au passage.

A la hauteur du faubourg Montmartre, Sophie se trouva arrêtée par un de ces encombrements de voitures qui barrent si souvent, à cette place, la traversée aux piétons. Elle comprit que cette halte allait la mettre à la merci de son poursuivant. Par bonheur, une victoria, venant du faubourg, passait devant elle, vide, la capote baissée. Un signe au cocher qui retint son cheval, et vivement elle monta, sauvée, mais le cœur battant encore de la peur qu'elle avait eue.

Quelle déconvenue devait éprouver celui qui la suivait ! Se sentant maintenant à l'abri de toute insolence, emportée par la voiture qui se dégageait de la file, s'écartait du trottoir, prenait le milieu de la chaussée comme une barque prend le large en quittant la rive, elle ne put résister à la tentation de jeter un coup d'œil en arrière. Volontiers on regarde ainsi le danger dont on s'éloigne. Mais un cri lui échappa en reconnaissant l'homme qui osait la poursuivre encore d'un salut et d'un sourire. Castan !... C'était lui, c'était bien lui... Elle ne pouvait s'y tromper, malgré ces cheveux changés de nuances, ces longs favoris remplaçant la barbe pointue à l'artiste, malgré le déguisement d'homme du monde, de gandin, de gentleman, chapeau luisant neuf, monocle d'or, vêtements à la mode, qui métamorphosait en gravure de tailleur l'ancien photographe débraillé du

faubourg Saint-Jacques. Sa stature même semblait haussée, l'était peut-être par quelque artifice. Mais il n'avait pu changer son regard, l'expression ni la couleur de ses yeux. Oh! ce regard, dont elle avait eu un jour l'épouvante si près de son visage, comment l'eût-elle oublié, comment ne l'eût-elle pas reconnu sûrement entre mille autres, même à travers les trous d'un masque?

Cette apparition vivante du passé, en se dressant tout à coup devant elle, la bouleversa au point qu'elle faillit s'évanouir, pendant qu'elle se laissait aller, renversée sans forces, au mouvement de la voiture. Mais le vent de la course, l'impression de l'air froid, la ranimèrent peu à peu. La victoria allait grand train. Les rangées de petites boutiques, vues de dos, ressemblant aux wigwams d'un campement sauvage en plein cœur de Paris, défilaient à droite et à gauche, devenaient plus espacées sur le boulevard Beaumarchais, au delà du Château-d'Eau, et de voir passer devant ses yeux tous ces envers de cahutes bariolés d'affiches, Sophie ressentait l'impression de distance parcourue que donne la fuite des poteaux de télégraphe courant en sens inverse d'un train de chemin de fer.

En même temps elle se raisonnait, elle cherchait à se rassurer, à se convaincre elle-même que la rencontre qu'elle venait de faire n'était pas aussi dangereuse qu'elle l'avait craint d'abord. Castan existait, il était à Paris, mieux valait qu'elle le sût. Sans

doute il l'avait reconnue, mais elle avait réussi à lui échapper. Si cependant il avait pris une voiture, pour la suivre et découvrir sa demeure? Elle aurait dû donner au cocher une adresse au hasard, dans un autre quartier que le sien.

Envahie tout d'un coup par ce soupçon elle se retourna plusieurs fois, regardant en arrière, cherchant à deviner si l'homme qu'elle redoutait n'était pas caché dans un des nombreux fiacres qu'elle voyait échelonnés sur la chaussée du boulevard. Jusque chez elle, elle eut cette crainte. En descendant devant la maison Fizanne, elle jeta un rapide coup d'œil d'un bout à l'autre de la rue des Lions-Saint-Paul. Elle vit qu'aucune autre voiture n'y était entrée en même temps que la sienne, et seulement alors elle fut tranquillisée.

Quelques jours après, le dernier soir de décembre, Paul Herbelin et sa femme veillaient ensemble dans leur salon. Paul était à sa table, absorbé dans un silencieux et long travail de chiffres, pour reviser les comptes d'inventaire de la maison. Madame Fizanne serait contente, car les bénéfices de l'année écoulée s'annonçaient comme devant être plus brillants encore que ceux des années précédentes. Auprès de lui, dans le même rayon de lampe, Sophie lisait, ou plutôt, après avoir fait semblant de lire en tournant avec distraction les pages d'un livre encore ouvert sur ses genoux, elle venait de s'appuyer au dossier de son fauteuil, comme lasse, ensommeillée, mais

elle ne dormait pas, elle songeait, et ne fermait ains les yeux que pour mieux s'enfermer dans sa pensé Elle songeait aux premiers temps de son mariag et l'heure présente, cette soirée passée à deux pr du foyer allumé, lui rappelaient le rêve de paisibl existence qu'elle avait fait au retour de leur voyag de noce en prenant possession de son appartemen Elle songeait à sa mère, au trouble que cette mèr avait jeté dans le bonheur de sa vie. Elle songeait son frère Charles, qui ne la venait voir que pour harceler de demandes d'argent, insistant pour avo cent sous, quarante sous même, lorsqu'elle lui r fusait dix francs. Elle songeait encore... Oh ! no elle n'y voulait pas penser, à cet homme. Mai malgré elle, elle le revoyait, debout sur le trotto de la rue Montmartre, tel qu'il lui était apparu. S une ressemblance l'avait trompée, si ce n'était pa lui, pourtant? Hélas, elle ne pouvait accepter cett illusion. Quel autre que lui l'aurait regardée ains qu'il l'avait fait? Et elle se demandait de quels ma heurs cette rencontre était le présage.

— Tu dors ?...

Doucement prononcée, presque bas, par la voi affectueuse de Paul, cette question la fit tressaillir Elle eut un sursaut et s'arrachant brusquement ses inquiètes pensées, elle répondit, au hasard, ave le balbutiement et l'embarras du mensonge : « Non tu vois, je lisais... »

Mais Paul l'interrompit, disant, un doigt e

'air : « Écoute... » Les douze coups de minuit sonnaient en ce moment à la pendule. Lorsque le dernier coup fut tombé sur le timbre, Paul se leva.

— Ma chère petite femme, la nouvelle année commence.

Il lui tendait les bras, et Sophie, qui s'était levée, elle aussi, se trouva serrée contre la poitrine de son mari, la tête appuyée sur son épaule, et longtemps ils restèrent enlacés dans cet embrassement sans parole, émus tous les deux et pénétrés du même profond sentiment de tendresse. Paul avait les yeux humides ; Sophie, toute pâle, presque défaillante, les intenses émotions de cœur brisent souvent ainsi, fut obligée de se rasseoir dans son fauteuil. Le silence de la nuit donnait une sorte de gravité à cette petite scène d'intérieur, solennisait le baiser de bonne année si simplement échangé entre le mari et la femme. Cependant Paul ouvrait un des tiroirs de sa table et il en sortit un petit paquet précieusement enveloppé de papier de soie.

— Tes étrennes. Un petit souvenir que tu porteras pour l'amour de moi, dit-il en souriant.

Le papier déplié, l'écrin ouvert, les solitaires de deux boucles d'oreilles étincelèrent à la lampe. Sophie se récria. Le présent était trop beau, cette parure était trop riche pour elle.

— Mais non, mais non... D'ailleurs, j'ai gagné beaucoup d'argent cette année.

Et il expliqua que son intérêt dans la maison al-

lait lui rapporter une quinzaine de mille francs e plus de ses appointements fixes.

— Tu vois que je pouvais bien faire une petite folie pour ma femme.

— Je n'ose plus te donner mes pauvres étrennes moi, maintenant.

C'était un joli portefeuille marqué à son chiffre Ce fut au tour du mari d'admirer et de remercier.

Sophie, devant la glace, mit les boucles à se oreilles, et sur sa peau blanche, dans l'ombre blond de ses cheveux, les diamants brillaient, s'irisaient se teintaient, à chaque mouvement de sa tête, d nouvelles nuances changeantes, bleues, ou roses, ou violettes. Dans leur transparente limpidité, auss pure qu'une eau de roche, aussi claire qu'une goutt de rosée qui tremble au soleil à la pointe d'un feuillage, la lumière traversant le prisme des facettes allumait des points vifs d'incandescence et des scintillements d'étoiles. Paul, ravi, regardait sa femme ainsi parée.

— Comme cela te va bien, chérie!

Il avait pris la lampe, il l'élevait, il l'approchait, ou bien l'éloignait pour mieux faire briller les diamants dans l'ombre.

— Tu les mettras demain, n'est-ce pas?

— Si tu le veux...

Mais presque aussitôt, se reprenant :

— C'est que... ma mère et Charles, qui viennent déjeuner. Tu sais comme ils sont...

Cela voulait dire : comme ils sont envieux. Elle croyait entendre déjà les remarques blessantes de sa mère sur la prodigalité de son mari, elle voyait d'avance l'expression que prendraient les yeux de Charles en regardant les diamants et le pli amer de sa bouche en demandant « ce que cela coûte ».

Le sourire heureux de Paul s'était effacé. Il s'écria avec un geste : « Ah! ta mère... ton frère! »

En parlant d'eux, Sophie n'avait pu s'empêcher de faire, dans son esprit, un rapprochement entre le moment présent et le temps d'autrefois. Jamais, quand elle était jeune fille, ni sa mère ni son frère ne lui avaient offert le moindre petit souvenir de fête ou de jour de l'an. A peine lui adressaient-ils un souhait banal de bonne année. Et, à cause d'eux, elle allait peiner son mari en refusant de mettre le lendemain ces boucles d'oreilles? Qu'importait, après tout, leur jalousie? Méritaient-ils donc qu'elle s'en préoccupât?

— Je les mettrai, oui, pour toi, pour te faire plaisir.

Et, se jetant à son cou, l'embrassant :

— Que tu es bon, comme tu me gâtes!

La veillée s'était prolongée. Il était tard quand ils se retirèrent dans leur chambre.

Sophie dormit peu cette nuit-là. Les yeux grands ouverts sur le noir de la nuit, elle pensait à la joie que c'eût été pour son mari si elle avait pu lui annoncer avec son baiser de bonne année, la réalisa-

tion du désir que tous deux portaient dans leur cœur et dont ils n'osaient plus parler. Elle espérait, quelques jours avant. Mais, depuis la rencontre de Castan, la nature avait démenti cet espoir. Une douleur de plus dont ce misérable était la cause! Il l'avait regardée, et son regard avait suffi pour tuer en elle une vie peut-être commençante.

Son insomnie dura jusqu'au matin; elle entendit s'éveiller les premiers bruits de la cour. Lorsqu'elle s'assoupit enfin, les étoiles déjà blanchissaient au ciel, la lune changeait en argent l'or pâli de son disque.

Au dehors, des lampes, une à une, s'allumaient aux étages. Bientôt les bonnes descendirent, allant au lait. Le cocher lavait sa voiture; le concierge vint éteindre la grosse lanterne du porche, et comme s'il eût, en faisant cela, fermé la nuit et ouvert le jour, la façade de l'hôtel, jaunie tout à l'heure par le reflet du gaz, apparut toute grise, dans l'indécise lumière d'une aube hivernale, avec de légères franges de neige ourlant ses saillies de pierre et les frontons de ses fenêtres.

Il était d'ancien usage, dans la maison, que, le 1er janvier, les employés, les contremaîtres et les plus vieux ouvriers se réunissent pour une visite à madame Fizanne. A neuf heures, tout ce monde se trouva rassemblé dans les bureaux d'en bas, et Herbelin, en habit noir, en cravate blanche, se mit à la

tête de ce personnel nombreux pour monter le grand escalier.

Madame Fizanne les attendait dans son cabinet. Un feu de bois flambait clair dans la grande cheminée Renaissance. Lorsqu'on fut entré et rangé en cercle autour de la pièce, les plus timides se cachant derrière les autres, se faisant petits pour tenir le moins de place possible entre les meubles, Paul Herbelin s'avança et en quelques phrases simples, stéréotypées, où il parlait du dévouement de tous, il exprima à madame Fizanne les vœux collectifs. Elle remercia, dit rapidement quelques mots des affaires, de la situation de la maison, de son désir d'améliorer les positions de ses employés et de ses ouvriers; puis, ayant hâte d'enlever à cette visite son caractère officiel, d'en attiédir la froideur par quelque chose d'intime et de familial, elle fit le tour du cercle élargi, trouvant pour chacun une parole aimable, questionnant, s'inquiétant de la vie des familles, interrogeant sur les santés des femmes et des enfants. Elle encourageait d'un éloge les travailleurs, glissait un reproche amical à ceux dont la conduite laissait à désirer, et sa fine main, gantée de chevreau clair, se tendait vers de grosses mains velues, durcies par l'outil, salies de taches d'acides, incrustées de vieilles crasses de travail, rebelles à tous les savons noirs. Cette affabilité mit bientôt tout le monde à l'aise. On osa parler, on osa rire, les attitudes perdirent leur raideur, les mouvements redevinrent

naturels sous les redingotes habillées et les mains ne tortillèrent plus les chapeaux avec le même embarras.

Le cercle se rompit et, pendant que la sortie s'opérait, madame Fizanne retint Paul auprès d'elle.

— Avez-vous des nouvelles de votre frère?

Il avait reçu, le matin, une lettre d'Amérique, dans laquelle Louis lui faisait pressentir la possibilité d'un prochain mariage.

Il y eut un petit frémissement au coin des lèvres de madame Fizanne, mais ce ne fut qu'une ombre, si légère que Paul ne l'aperçut même pas, et reprenant aussitôt une physionomie souriante, elle dit, en tremblant les *r* un peu plus que de coutume :

— Vraiment? Je serais bien heureuse d'apprendre qu'il a trouvé le bonheur là-bas.

Employés et ouvriers descendaient, remplissant d'un bruit de foule la cage de l'escalier. On parlait plus haut que tout à l'heure en montant. Des remarques s'échangeaient. « Toujours aimable, la patronne. Brave femme, et pas fière. Dis donc, toi, elle t'a dit ton fait? » Des rires montaient d'en bas, moins retenus à mesure qu'on s'éloignait. Ils éclataient dans la sonorité du vestibule, où les semelles claquaient sur le dallage, et tout ce vacarme s'éparpillait à l'air libre de la cour, après que la porte vitrée avait bruyamment battu sur le dernier sortant.

Herbelin se hâta de remonter à son appartement, car après la visite à madame Fizanne on venait

d'habitude chez lui. Des verres, quelques bouteilles de madère et de frontignan, préparés d'avance, attendaient, sur la table de la salle à manger, autour d'une grosse brioche. On trinquait, on mangeait une part de gâteau, on restait à causer pendant assez longtemps. Herbelin offrait des cigares. Son accueil rempli de cordialité donnait à cette réception un sans-façon de camaraderie. Les ouvriers se sentaient moins gênés, avaient leur franc-parler bien plus que chez madame Fizanne. Herbelin leur imposait moins. C'était un homme, et puis il était plus rapproché d'eux par la fréquence des rapports quotidiens. De vieux employés, le caissier, le teneur de livres, se rapprochaient du feu, s'installaient dans les fauteuils du salon, tandis que, dans la salle à manger, des groupes restaient debout, le verre en main.

Il était dix heures et demie. Madame Herbelin parut dans le salon. Aussitôt ceux qui étaient assis se levèrent, ceux qui étaient debout s'arrêtèrent de causer. Il y eut des salutations, des compliments à la maîtresse de la maison. Le caissier, qui de temps en temps dînait chez eux, lui offrit un sac de bonbons. Sophie était un peu pâle, mais souriante. Elle s'était mise en frais de toilette pour le jour de l'an. Une robe de soie noire, qui seyait à son teint de blonde, un col et des manchettes en dentelle, dont le dessin se détachait sur le noir de la robe ; un bracelet gourmette, en or, au poignet gauche, par-dessus son gant de Suède montant. A ses oreilles étincelaient de

tous leurs feux les diamants que son mari lui avait donnés la veille. Elle était vraiment jolie. Aimable comme madame Fizanne, qui lui servait un peu de modèle, tout le monde s'accordait à la trouver charmante.

Son entrée fut le signal du départ. Déjà les groupes de la salle à manger s'étaient éclaircis. Les employés prenaient congé, serraient la main d'Herbelin et s'inclinaient devant sa femme, lorsque arrivèrent madame Lescande et son fils, attendus pour le déjeuner. Sophie embrassa sa mère et l'emmena dans sa chambre. Charles était rouge; les nombreux petits verres déjà pris dans la matinée en l'honneur de l'année nouvelle, lui avaient allumé le teint. Dès en entrant, il se laissa aller à une gaieté bruyante et bavarde, et, avisant la table avec son désordre étalé de verres et de bouteilles :

— On noce donc, ici? Dites donc, Paul, à votre santé!

Et sans même s'inquiéter de choisir un verre propre, il se versa coup sur coup deux pleins bords de madère.

Herbelin reconduisait son monde, s'attardait dans l'antichambre aux dernières poignées de main. Pendant ce temps, Charles Lescande, laissé seul, quitta la salle à manger et passa dans le salon. A peine y fut-il entré, qu'il se mit à fureter à droite, à gauche, autour de la cheminée, de la table, curieux et indiscret, touchant à tout, soulevant les candélabres, dé-

rangeant des objets de place, entr'ouvrant même les tiroirs, comme s'il eût cherché rapidement quelque chose. Avisant au passage la boîte de cigares, il y plongea la main et en mit une poignée dans sa poche. Puis il continua ses allées et venues. La porte du boudoir de Sophie se trouva devant lui. Il l'ouvrit avec précaution, ne glissa par l'entre-bâillement, et, quelques secondes après, il revenait dans le salon en marchant sur la pointe des pieds, comme un voleur qui craint d'être surpris. D'un coup d'œil, il s'assura que personne ne l'avait vu et, d'un air fort tranquille. il alla se planter devant la cheminée, prit un de ses cigares, l'alluma et se mit à fumer, en laissant échapper, de temps en temps, entre deux bouffées, un petit ricanement intérieur de satisfaction.

Presque aussitôt Paul rentrait.

— J'ai une petite course à faire avant le déjeuner, dit-il à son beau-frère. Venez-vous avec moi, Charles, ou préférez-vous m'attendre ici?

Charles répondit avec un empressement singulier :

— Je vais avec vous.

Et il ajouta d'une voix insinuante d'ivrogne quémandeur pendant qu'ils prenaient leurs pardessus et leurs chapeaux :

— Vous payerez bien un bitter au café de la Bastille, hein? pour le jour de l'an...

Dans sa chambre à coucher, Sophie causait avec sa mère. Madame Lescande, par hasard de bonne humeur, se montrait presque aimable. Elle avait pour-

tant vu les boucles d'oreilles et n'avait pas manqué d'en demander le prix.

— Je ne sais pas, avait répondu Sophie, Paul ne me l'a pas dit.

Madame Lescande avait eu un petit sourire du coin des lèvres, mais elle s'était contentée de cette réflexions :

— Peste, ma chère, si c'est en vrai, ton mari fait bien les choses !

Sophie s'étonna de voir sa mère borner là ses remarques, et malgré elle cette idée lui vint : Maman doit avoir quelque chose à me demander.

Elle ne se trompait pas. Après quelques instants de conversation banale, madame Lescande lui dit tout à coup :

— Peux-tu me rendre un service ? Je suis très gênée en ce moment ; tu m'obligerais en me prêtant cent francs.

Ces demandes d'argent, ces emprunts de cinquante à deux cents francs qui jamais n'étaient rendus, se reproduisaient souvent. Son petit avoir et la rente que lui faisait son gendre pour l'indemniser de ne pas demeurer avec eux, auraient dû suffire amplement à madame Lescande pour vivre très à l'aise. Mais Sophie savait bien d'où venait sa gêne. Son Charles lui mangeait tout.

— Je vais te chercher cela, maman, lui dit-elle.

Elle n'avait pas, dans ces occasions, le courage de refuser. Lorsqu'elle formulait une demande de ce

genre, madame Lescande avait une façon toute spéciale d'étaler sa jupe de laine noire sur la rondeur de ses genoux, en même temps qu'elle levait des yeux pour regarder autour d'elle. Et son geste, son regard disaient clairement : « Je suis misérablement mise, moi, et toi tu as des robes de soie, des dentelles et des bijoux. Tu es riche. Tu as un bel appartement, de beaux meubles, des tentures, des tapis, des garnitures de cheminées. Moi, je n'ai rien de tout cela, je suis pauvre. » Sophie mettait une pudeur à ne pas vouloir entendre sa mère exprimer à haute voix ces pensées envieuses ; elle préférait donner tout de suite l'argent demandé, bien qu'elle sût qu'il ne devait servir qu'aux amusements de son frère. Elle ne se cachait pas, d'ailleurs, de cette faiblesse vis-à-vis de son mari ; mais il était bien trop bon, il l'aimait bien trop pour lui en faire jamais le moindre reproche.

Elle se leva donc et sortit de la chambre pour aller à son boudoir. C'était là qu'elle enfermait, dans son joli secrétaire en bois de rose, ce que Paul lui remettait, chaque mois, pour ses dépenses de toilette et de ménage. Le meuble était fermé à clef. Elle l'ouvrit. Mais aussitôt elle se recula, stupéfaite, car elle venait de voir, à l'intérieur, le carré blanc d'une lettre, sur laquelle son propre nom était écrit, et qui portait dans le coin, souligné, le mot *confidentielle*. D'où venait cette lettre ? Comment était-elle là? Après s'être fait ces questions, Sophie examina de plus près

l'enveloppe mystérieuse. On avait dû la glisser dan le meuble par la fente du battant fermé. Mais qu donc lui écrivait ainsi ? Aucun soupçon ne lui venai encore. C'était bien à elle, pourtant, que le pli étai destiné. A deux reprises elle relut l'adresse : *A ma dame Sophie Herbelin*, d'une écriture calligraphiée avec des enjolivements de paraphe. Tout d'un cou elle se décida et, nerveusement, déchira l'envelopp La feuille dépliée, ses yeux tombèrent sur la pre mière ligne :

« *Sophie, je vous ai revue...* »

Sans en lire davantage, elle courut à la fin. Elle sa vait, maintenant, le nom qu'elle allait trouver au bout de cette lettre de quatre pages, elle l'avait de viné. D'avance, son cœur s'était serré ; il se serra en core plus lorsqu'elle eut constaté que son pressenti ment ne l'avait pas trompée. *Castan!* Hardimen tracé, il s'étalait en signature prétentieuse, ce non détesté, ce nom qui la menaçait et l'insultait.

Par un mouvement irréfléchi, elle froissa la lettr et la jeta loin d'elle, avec dégoût.

On sonnait. Des pas se firent entendre. Son mar et Charles rentraient. Paul allait-il la surprendr dans son trouble, voir sa pâleur, remarquer le trem blement qui agitait ses mains ? Pendant une seconde elle eut l'idée de l'attendre, de l'appeler, de se jeter à son cou, à ses genoux, de lui tout avouer, d'implore sa pitié et de lui remettre cette lettre infâme. Il sau rait bien la protéger, lui. Mais non, elle ne pouvai

aire cela. Qu'en résulterait-il ? Paul irait provoquer et homme, se battrait peut-être avec lui... Et elle e rappelait ce que lui avait dit madame Fizanne : « Il aut qu'il ignore toujours. » Alors, hâtivement, elle ouilla dans son coffret, y prit les cent francs demandés par sa mère et, traversant le salon en courant, lle rentra dans sa chambre.

Là, se calmant petit à petit, reprenant possession l'elle-même à mesure que les battements douloureux le son cœur devenaient moins précipités, elle se mit à réfléchir. Sa mère lui parlait. Sans l'écouter, sans même l'entendre, elle laissait aller, comme le bruit l'une eau qui coule, cet intarissable bavardage. Et, comme au premier moment, toujours la même question se représentait à son esprit. « Qui a mis là cette lettre ? Qui donc l'a apportée ? »

Elle se rappela être allée, le matin, ouvrir son secrétaire pour y prendre ses bijoux. La lettre n'y était pas ; de cela elle était bien sûre. C'était donc depuis que quelqu'un était venu la glisser dans le meuble. Mais qui ? Sa bonne ? un ouvrier ? un employé de la maison ?... Il y avait eu un tel passage de monde dans cette matinée de jour de l'an !

Pendant qu'elle cherchait à deviner, brusquement le souvenir lui revint d'avoir, tout à l'heure, chiffonné la lettre pour la jeter dans un coin. Si on allait la trouver, la ramasser, la lire... ! Son mari, peut-être... Comment n'avait-elle pas pensé à la faire disparaître ? C'était si simple de la brûler ; il y avait du feu dans

son boudoir. Il fallait réparer sans retard un si in prudent oubli. Elle se leva pour y courir et quitt sa mère en lui jetant le premier prétexte venu : que que chose à voir, un ordre à donner.

Son frère et son mari, rentrés depuis un instan causaient dans le salon.

— Oui, disait Charles, une riche place, bien payé et pas grand'chose à faire.

— Mais, répondait Paul, si j'ai bien compris, c n'est qu'une place de domestique ?

— Eh bien, après ? j'aime mieux porter une livré de larbin que de trimer dans les ateliers avec un sale veste de serrurier sur le dos.

Il n'y trimait guère, dans les ateliers, et sa veste d serrurier pendait à un clou, derrière la porte de s chambre, bien plus souvent qu'elle n'était sur so dos.

Paul Herbelin, les sourcils froncés, avait un ai soucieux et profondément triste. Lorsqu'il vit entre Sophie, l'expression de sa physionomie changea s'éclairant, non d'un sourire, mais d'un grand reflet d bonté. Il alla au-devant d'elle, et la prenant dans se bras, l'embrassant au front, longuement :

— Pauvre chère femme !...

Elle le regarda. Pourquoi la plaignait-il ainsi ?

— Tu connais la résolution de ton frère ? Ta mèr t'a dit ?...

Elle respira. Il n'était pas question d'elle, mais d

Charles, et sans savoir au juste de quoi il s'agissait :

— Oui, je sais... ma mère m'a dit...

La porte du boudoir était refermée. Elle croyait pourtant bien l'avoir laissée ouverte. Elle y entra.

Mais où donc est-elle, cette lettre ? Ne l'a-t-elle pas jetée là, dans ce coin ? Aurait-elle roulé sous ce fauteuil ? S'est-elle égarée derrière ce meuble ? Non...

Elle cherche, inquiète, de tous côtés... Rien.

Un papier brûle devant la cheminée ; jeté au feu, il a dû retomber sur le marbre où il achève de se consumer. Elle le reconnaît, ce papier, tout noirci qu'il est ; c'est bien cela, c'est la lettre. L'écriture apparaît encore au milieu d'étincelles qui courent et s'éteignent, et voici que le nom Castan se retrace lentement, de lui-même, sur la feuille brûlée.

Du bout du pied, Sophie disperse cette cendre noire et la mêle aux autres cendres du foyer. Elle avait donc pensé à la détruire, cette horrible lettre ? Il lui semblait pourtant... Enfin, est elle anéantie, c'est ce qu'il fallait, nul ne pourra la lire, elle-même ne l'a pas lue. Qui sait si elle n'a pas eu tort ?

Le déjeuner de famille fut loin d'être gai. Madame Lescande bavarda avec sa faconde ordinaire, mais son bavardage semblait sonner dans le vide. Longuement elle parla de nouveau de la position que Charles savait trouvée, une place excellente, chez un grand

financier, disait-elle. Et comme Sophie lui posa quelques questions :

— Mais je t'ai déjà raconté tout cela dans t chambre.

Vraiment ? Sophie n'avait rien entendu.

— Qui lui a procuré cette place ?

Au lieu de répondre, madame Lescande se lança avec un redoublement de volubilité, dans le réc d'une autre histoire où la concierge de sa maison e le chien d'une de ses voisines jouaient les rôles prin cipaux.

Herbelin parlait peu. Il montrait une froideu plus marquée encore que d'habitude pour sa belle mère et son beau-frère. De temps en temps, comm s'il eût voulu deviner quelque chose sur la physio nomie de ce dernier, il l'examinait d'un long regard et ses yeux prenaient alors une expression de séve rité et de mépris. Sans doute il ne pouvait lui par donner de s'abaisser jusqu'à l'état de domestique Charles n'en avait guère souci. Il mangeait et buvai sans apporter la moindre attention à ce qui se pas sait autour de lui.

Quant à Sophie, silencieuse, ne regardant ni so mari ni son frère, elle restait tout entière absorbé dans son unique pensée : Comment cette lettre lu était-elle parvenue ? Qui avait osé l'introduire dan son secrétaire ? Y avait-il donc, dans son entourage

un ennemi caché, un complice de cet homme ? Comment le découvrir ?

Elle ne devinait pas qu'il était là, près d'elle, l'ennemi, le complice; qu'elle lui parlait, qu'elle le tutoyait, qu'il était son frère...

VIII

DENTISTE AMÉRICAIN

Boulevard Haussmann, à deux pas de la Chaussée d'Antin, au deuxième étage d'une grande maison neuve, une immense enseigne tient toute la largeur du balcon, et il est bien difficile aux passants de ne pas la voir, de ne pas la lire de force, tant leur crève les yeux l'éblouissement de ses lettres dorées en relief, hautes comme la moitié d'un homme.

DENTISTE AMÉRICAIN

Pas de nom. Rien que cela : Dentiste américain.

Castan, car c'est lui cet Américain de fantaisie, ce dentiste sans diplôme, a spéculé sur la bêtise humaine en se disant qu'une colossale enseigne, accrochée à de belles fenêtres, devait suffire, à Paris, pour se créer une clientèle. Il a accroché l'enseigne et la

clientèle est venue. Elle est faite de toutes sortes d'éléments disparates, où domine l'élément fille, et il vend au poids de l'or les mêmes poudres et les mêmes onguents qu'autrefois, du haut de son char à la Mangin, il n'aurait pu vendre, aux badauds de la place publique bayants à son boniment, que « dix centimes, deux sous le paquet ».

Son ancien joueur d'orgue, Rabouille, débaptisé et rebaptisé du nom de Ralph, est passé à la dignité de groom. Il est préposé à l'introduction des clients. Aux heures de consultation, il se tient dans l'antichambre, toute tendue de rideaux persans, et, à chaque coup de timbre, il ouvre la porte, dont le battant roule sans le moindre bruit sur un tapis épais. Puis il fait entrer les futurs patients dans un salon, meublé sans goût, mais richement, de manière à jeter le plus possible de poudre aux yeux. De l'or partout : aux glaces, aux murs, aux plafonds; consoles dorées entre les fenêtres, canapés et fauteuils à bois dorés, table à pied de griffon doré. Sur cette table, pour aider à tromper la longueur des moments d'attente, des journaux, des revues, des albums, et aussi des piles de petites brochures-réclames contenant le tarif des opiats, des eaux carminées, des pâtes odontalgiques, des poudres dentifrices, de toutes les drogues dont des échantillons sont déposés, un peu partout, en pots et en flacons de formes spéciales, cachetés, ficelés, estampillés, portant toutes les garanties possibles de marques de fabri-

que, avec invitation d'éviter les contrefaçons e
d'exiger le paraphe à l'encre rouge.

Mais comment s'est fait ce nouvel avatar de Castan
Oh ! d'une manière bien simple et sans qu'il lui e
ait coûté beaucoup de peine pour arriver à cett
apparence de fortune. Après avoir abandonné s
photographie du faubourg Saint-Jacques, il avai
repris sa vie d'aventures et d'escroqueries. Il avai
eu des hauts et des bas, mais surtout des bas, ca
en dernier lieu il était tombé jusqu'au peu lucrat
commerce des contremarques, à la porte des théâ
tres. Ce fut devant le Châtelet, un soir d'hiver qu'
battait la semelle en attendant la sortie de l'entr'acte
que la chance lui revint sous la forme d'un petit por
tefeuille en maroquin rouge, trouvé sous ses pieds

Il l'entr'ouvrit, et, à la lueur d'un réverbère,
constata dans l'une des poches la présence de plu
sieurs feuilles du papier soyeux, à dessins bleus, d
la Banque de France. Immédiatement, la précieus
trouvaille disparut sous le paletot crasseux du mar
chand de contremarques. Il n'était pas assez nai
pour la porter chez le commissaire de police ou l
déposer chez le concierge du théâtre. Rentré che
lui, il compta cinq billets de mille francs, et se
trouva, à son sens du moins, le très légitime posses
seur de cette somme, dès qu'il eut brûlé le porte
feuille en maroquin rouge et les cartes de visite
qu'il renfermait avec les billets. Il s'abstint volon
tairement de lire le nom et l'adresse inscrits sur ces

cartes, mettant une délicatesse raffinée de voleur à laisser son volé garder l'anonyme.

Le lendemain même, Castan se transformait en Yankee et choisissait, au hasard de son imagination inventive et fantaisiste, l'étrange profession de dentiste américain. Il loua le somptueux appartement du boulevard Haussmann, acheta d'occasion son riche mobilier, mais l'acheta à crédit, se promettant bien de ne le jamais payer. Il montait là son plus grand coup de flibusterie ; il en soigna l'exécution en artiste et sut déployer un véritable génie pour inspirer confiance, sans bourse délier ou en la déliant à peine, au gérant de la maison, au tapissier, au marchand de meubles, au peintre, au menuisier, à tous les fournisseurs qui contribuèrent à son installation. Puis il se mit à vivre au jour le jour, grassement et largement, gagnant de l'argent, car il eut tout de suite une veine de succès, mais le dépensant plus vite encore qu'il ne le gagnait. Il arrivait à peine à payer son terme. Quant à ses créanciers, nul mieux que lui ne s'entendait à les amadouer par de belles promesses et de bonnes paroles pour leur faire accepter des billets à ordre au lieu d'espèces en payement; puis il les bernait aux jours d'échéance, obtenait des renouvellements, éternisait ainsi ses dettes, les nourrissant de temps à autre par d'insignifiants acomptes.

Il menait depuis quelques mois cette existence, et s'américanisait de plus en plus, d'accent et d'allure,

par la pratique journalière de son nouveau rôle, lorsqu'un jour, flânant sur le boulevard, il remarqua la tournure élégante d'une femme qui marchait devant lui. Dans un mouvemeut de tête qu'elle fit, un bout de profil lui apparut, et tout de suite : « Mais je la connais ! où diable l'ai-je vue ? Comment s'appelle-t-elle ? » Son air distingué, son air d'honnêteté bourgeoise le déroutait complètement. Ce n'était guère le genre de femmes qu'il fréquentait d'habitude. Il la suivit, fort intrigué, et il appuya de plus près la poursuite, à mesure qu'il se convainquit davantage que ces traits, entrevus sous la voilette, correspondaient à quelque lointain souvenir. Il allait l'aborder, lui parler, espérant la reconnaître au son de la voix, mais en arrivant à la rue Montmartre, elle fit signe à une victoria qui passait, monta en voiture, et, comme elle s'éloignait, tout à coup il eut un éclair de mémoire. « Ah !... la petite Sophie. La fille de la mère Lescande ! » En ce moment, elle retournait la tête vers lui. Il lui sourit et la salua. Une minute encore, il put suivre des yeux la victoria qui filait rapidement, et, quand il l'eut perdue de vue au milieu du mouvement des autres voitures, il resta debout, un long moment, sur le bord du trottoir, songeant à la singularité de cette rencontre, puis, vaguement préoccupé déjà des moyens de retrouver Sophie, il reprit lentement le chemin du boulevard Haussmann.

Raph-Rabouille, vêtu de sa veste de livrée à bran-

debourgs et à boutons d'or se prélassait paresseusement sur les banquettes de l'antichambre en attendant le retour de son maître, en retard de plus de trois quarts d'heure sur l'heure habituelle de la consultation. Plusieurs fois déjà le timbre avait résonné, et une demi-douzaine de personnes trouvaient le temps long au salon, mais attendaient patiemment, croyant le dentiste occupé dans son cabinet avec d'autres clients premiers arrivés. Ralph-Rabouille commençait à croire que quelque chose d'extraordinaire était arrivé au patron ; il se mit à passer en revue tous les genres d'accidents supposables, se plaisant à les imaginer aussi tragiques que possible. Castan, après un trop bon déjeuner, s'était fait une histoire au café : il allait rentrer détérioré, la face bleuie de coups de poing ; cela déjà s'était vu. Il en aurait pour huit jours à se bassiner avec de l'arnica. L'aimable groom sourit à cette idée. Ou bien peut-être l'avait-on arrêté pour quelqu'un de ses anciens méfaits. Le sourire de Ralph s'épanouit davantage à cette nouvelle supposition. Et s'il avait été écrasé sur le boulevard par Madeleine-Bastille ? Cette dernière hypothèse lui parut la plus joyeuse de toutes et le mit complètement en gaieté. Quittant sa banquette, il esquissa dans l'antichambre un pas de cavalier seul, « le pas de l'écrasé », et se promit d'en essayer l'effet, le soir même, à l'Élysée-Montmartre. Puis, revenant à la gravité de ses fonctions, il s'approcha sur la pointe des pieds de la serrure,

pour regarder « les têtes des clients ». L'un deux avait une joue énorme, distendue par une fluxion. Après l'avoir bien examiné, Ralph quitta le trou de la serrure, vint se planter devant la glace, et, se gonflant la joue de toute la force de son souffle, chercha à imiter l'expression comique de souffrance du malheureux malade. A ce jeu, il en avait pour longtemps. C'était un de ses passe-temps habituels, pendant sa faction d'antichambre, de se faire ainsi des grimaces dans la glace. S'amusant de sa propre laideur, il l'exagérait en louchant, tordait son museau de singe, déplaçait, avec une mobilité effrayante, tous les muscles de son visage, d'une figure tout aplatie en largeur, aux yeux bridés de Chinois, au nez écrasé de Kalmouk, passait tout à coup à une mine allongée de Pierrot déconfit, les joues creuses, la bouche en O, les sourcils arqués en accent circonflexe. La grimace la plus laide était la mieux réussie, et il s'en exprimait à lui-même sa joie par un rictus muet qui était une nouvelle grimace. Il semblait qu'il eût pris des leçons d'une de ces affreuses têtes en caoutchouc, d'une élasticité malléable, dont les traits se déforment sous la pression du doigt.

Il était dans tout le feu de ces improvisations d'horrible, lorsqu'une sensation subite vint interrompre cette occupation charmante. Cette sensation était celle d'une botte, lui démontrant vigoureusement combien sa veste de groom était écourtée. Il

se retourna, protégeant, trop tard, de ses deux mains la partie offensée, et il se trouva en face du patron. Il l'avait d'ailleurs tout de suite reconnu à cette manière de s'annoncer. Castan, sans que son fidèle serviteur l'entendît, venait de rentrer par une petite porte cachée sous la tenture. Il entrait et sortait toujours par là, dans la crainte de rencontrer, dans le grand escalier, quelque importun fournisseur. La clef de cette porte discrète, une clef minuscule de serrure de sûreté, accrochée à l'un des bouts de sa double chaîne de montre, ne quittait jamais la poche de son gilet.

Le temps que Ralp se fût retourné, Castan avait déjà repris son flegme américain.

— Du monde ?

— Oui, m'sieu. Six personnes au salon.

— C'est bon. Viens avec moi.

Tous deux entrèrent dans le cabinet de consultation. Deux belles bûches flambaient sur les chenets de la cheminée. Le pseudo-dentiste quitta son pardessus, ses gants, son chapeau, passa, d'un rapide coup d'œil, l'inspection de sa mise en scène, s'assurant que tout était en ordre pour la réception des clients, le grand fauteuil à dossier mobile sur l'estrade, les rince-bouche tout préparés, la pile de serviettes blanches sur un guéridon, le lavabo, les crachoirs en verre bleu, et, surtout, l'étalage des plus bizarres instruments de supplice, bien alignés, aux luisants d'acier neuf, mis en évidence pour la

montre, car il s'en servait le plus rarement possible, se défiant de son habileté de main depuis le jour où il avait enlevé, à la force du poignet, tout un côté de mâchoire en même temps qu'une grosse dent.

Castan, son inspection faite, prit un petit flacon, une petite brosse, trempa la brosse dans le flacon et la passa lentement sur ses cheveux et sa barbe, pour en renouveler la fausse teinte rousse. Tout en se livrant à cette opération de toilette, où la coquetterie n'avait nulle part, mais seulement le souci de son personnage américain, il questionnait Rabouille. Voyait-il toujours son ancien camarade, Charles Lescande ? C'était un charmant garçon, autrefois. Qu'était-il devenu ? Que faisait-il maintenant ?

Rabouille répondit à toutes ces questions. Oui, il voyait toujours Charles Lescande, mais Charles Lescande était sans place pour le moment, se faisant renvoyer de partout. Seulement, il avait un beau-frère très généreux qui lui donnait beaucoup d'argent.

— Un beau-frère ? La petite Sophie est donc mariée ?

Castan sourit en apprenant cette nouvelle, et il répéta, se parlant à lui-même : « Ah ! elle est mariée ! »

Puis il reprit son interrogatoire : Comment s'appelait le beau-frère de Charles ? Que faisait-il ?

Rabouille lui donna tous ces renseignements, lui apprit qu'Herbelin était un monsieur dans le com-

merce, et ajouta que Charles et la mère Lescande ne l'aimaient guère, mais qu'ils le ménageaient parce que c'était lui qui les faisait vivre. Quand il eut fini, il regarda effrontément Castan.

— Il m'a bien souvent parlé de vous, mon ami Charlot. Il dit comme cela... Il croit...

— Eh bien, que dit-il, que croit-il?

— Qu'il y aurait eu quelque chose, autrefois, entre sa sœur et vous? C'est-il vrai? Il voudrait savoir quoi au juste.

Castan se mit à rire.

— Ah! il voudrait savoir cela, ton ami Charlot? Eh bien! dis-lui donc de venir me voir. N'y manque pas, n'est-ce pas? J'aurai du plaisir à causer avec lui... Et maintenant, file à l'antichambre; je n'ai plus besoin de toi.

Ayant ainsi congédié son groom, Castan, dentiste américain, solennel et compassé, ouvrit la porte du salon d'attente, introduisit dans son cabinet un des clients qui se trouva être le malheureux fluxionné, et tout en désignant à cette victime, d'un geste raide, le fauteuil de torture, il pensait : « Décidément, le mariage l'a bien embellie, cette petite Sophie! »

Rabouille s'acquitta avec empressement de sa commission auprès de Charles Lescande. Quelques jours après, ce dernier, se rendant à l'invitation de Castan, venait le voir et renouvelait connaissance avec lui. L'aventurier reçut très aimablement le fils de son ancienne hôtesse; il le mit tout de suite sur

un pied de familiarité, et, à ses questions sur les obscurités du passé, il répondit, cyniquement, avec un gros rire : « Ce qu'il y a eu ?... Mais c'est bien simple, mon petit, nous sommes beaux-frères ! »

Charles ne fut que médiocrement étonné. Il avait toujours eu le soupçon de quelque chose de semblable. Mais maintenant ses soupçons se changeaient en certitude, et il se promettait bien, à part lui, de tirer parti de la connaissance d'un tel secret.

C'était au tour de Castan d'interroger.

— Sophie est mariée? Est-elle au moins heureuse?

Charles fit de Paul Herbelin un portait peu flatté : un ours, un homme toujours silencieux et renfermé. Sa sœur ne s'était jamais plainte devant lui, mais il avait remarqué que, depuis son mariage, elle semblait souvent triste et préoccupée.

Castan prit un air de compassion :

— Pauvre Sophie !

Et, insidieusement, il ajouta :

— Tu te chargerais bien, à l'occasion, d'une lettre pour elle?

Mais Charles se gratta la tête.

— Pour ce qui est de ça, voyez-vous, c'est bien chanceux... Je ne sais pas trop comment elle prendrait la chose.

Au fond, il était tout disposé à rendre le service qu'on lui demandait. Il voulait seulement, par son hésitation, en faire mieux ressortir le prix.

Castan le comprit bien ainsi, et, sans insister, se

réservant de revenir plus tard sur ce sujet, il parla d'autre chose : Comment allait la maman? Il serait bien aise de la revoir. En avaient-ils fait, autrefois, de ces parties de piquet dans le petit bureau de l'Hôtel du Nord!

Et frappant sur l'épaule de Charles :

— Te rappelles-tu ce temps-là, toi? Tu n'étais qu'un gamin, alors.

Charles ne l'avait pas oublié, ce temps-là; il se rappelait même que Castan lui tirait très souvent les oreilles. Quant à sa mère, il émit un doute non équivoque sur le contentement qu'elle pourrait éprouver à revoir son ancien locataire.

— Elle ne vous porte pas dans son cœur, depuis les histoires d'autrefois. Quand elle parle de vous...

Castan parut très étonné.

— Ta sœur lui aura monté la tête contre moi.

Puis, après un moment de réflexion :

— N'importe, donne-moi son adresse. J'irai la voir. Seulement, ne la préviens pas de ma visite.

Charles lui donna l'adresse de madame Lescande, qui demeurait maintenant avec lui dans une petite rue de Grenelle. Il voulait ensuite prendre congé, mais Castan, qui n'avait pas encore tiré de lui ce qu'il voulait, trouva un sûr moyen de le retenir.

— Attends un peu, que diable ! C'est bien le moins qu'on trinque ensemble, quand on se retrouve entre vieux amis.

Et il sonna Rabouille pour lui dire d'apporter des verres.

Un étroit placard ouvert près de la cheminée laissa voir une collection de bouteilles et de flacons rangés les uns contre les autres, comme les livres d'une bibliothèque. Il y en avait de toutes formes et de toutes couleurs, avec leurs étiquettes collées au ventre ou pendues au goulot. Chartreuse aux reflets dorés, kirsch limpide, eau-de-vie de Dantzig pailletée d'or, cruchon de curaçao couleur de robe de moine, madère, rhum, genièvre, cognac vieux, et des bouteilles de formes inconnues, d'autres encore, dont on n'apervait, dans le fond du placard, qu'un coin de hanche arrondi.

Les yeux de Charles flambaient. Castan souriait.

— A ton choix, mon petit. C'est tout du meilleur.

Rabouille revint, portant sur un plateau trois verres, un pour son maître, un pour Charles et le troisième pour lui-même, Rabouille. On ne se gêne pas avec un patron dont on a été le joueur d'orgue quand il paradait sur les carrefours en costume de sauvage.

Tout du meilleur, comme l'avait dit Castan, qui sortait complaisamment, une à une, les bouteilles de leur cachette. Charles passait d'une dégustation à une autre, et il n'y avait pas à insister beaucoup pour lui faire accepter, coup sur coup, de nouvelles tournées dans son verre poissé. Il faisait claquer sa

langue, prenait des mines de connaisseur, vantait la finesse de la chartreuse, le velouté du curaçao, la saveur parfumée du kirsch, et sa parole s'empâtait un peu plus après chaque liqueur. Le rhum donna comme réserve, du vrai tafia de la Jamaïque, chaud comme un fer rouge, en l'honneur duquel Rabouille apporta des verres plus grands. Cependant, Castan questionnait Charles, le faisait causer sur sa sœur, son beau-frère, leurs habitudes, leur degré de fortune. Charles répondait, mais il commençait à ne plus trouver ses mots, il répétait vingt fois les mêmes bouts de phrases. Après le premier verre de rhum, il tutoya Castan.

— Tu comprends, ma vieille, pour un beau-frère, c'est pas ça un beau-frère. Tu comprends, n'est-ce pas ? c'est pas ça un beau-frère.

Et comme Castan riait, il se mit à rire aussi, d'un rire épais.

— D'abord, on n'a pas deux beaux-frères. J'en ai qu'un. C'est toi qui l'es, mon beau-frère, j'en veux pas d'autre. L'Herbelin ?... Pfst !... Rasé, çui-là... N'en faut plus !

Il avait eu un geste canaille et, content de son effet, il répéta à satiété : « Pfst !... rasé, n'en faut plus ! »

— Allons donc, fit Castan, tu dis cela et tu as peur de lui, puisque tu n'as pas osé te charger d'une lettre.

— Peur de lui ! Bibi n'a peur de personne. On s'en

chargera, de ta lettre, tu peux me la donner. E
même, si tu veux... si tu veux...

Mais il ne trouvait plus ce qu'il voulait dire, et i
exprima le vide de sa pensée par un geste vague d'i
vrogne.

Il était arrivé au point où voulait l'amene
Castan.

— Entendu, mon vieux Charlot. Demain, je te por
terai la lettre en allant voir ta mère. Et maintenant
sans te mettre à la porte, tu ferais bien d'aller prendr
l'air avec Rabouille. Je lui donne congé pour te re
conduire.

— Rabouille, fit Charles, en voilà un veinard !

Castan eut une idée subite.

— Si sa position te fait envie, il ne tient qu'à to
d'en avoir une semblable. Un financier de mes ami
cherche justement un domestique de confiance pou
garder sa caisse. Place bien payée et pas grand'chos
à faire. Cela t'irait-il ?

Si cela lui allait! Être bien payé pour ne rien
faire ! Et puis, ce titre de domestique de confianc
chez un financier flattait singulièrement son amour
propre. Être chargé de la garde d'une caisse, c'es
cela qui vous pose un homme !

— Eh bien, dit Castan. je vais m'en occuper. Je t
donnerai demain une réponse définitive.

Et sur cette belle promesse, il le congédia.

Le plus drôle, c'est que la proposition était sé
rieuse. Castan avait en effet pour ami un autre fli

bustier de son genre qui venait d'acheter, d'occasion, une haute et large caisse bardée de fer. Financier de rencontre, comme Castan était dentiste de hasard, cet ingénieux ami avait eu l'idée de fonder, sur cette caisse vide, l'établissement d'une banque à prendre les badauds, qui toujours croient à l'argent quand ils voient le coffre-fort. Pour mieux rehausser l'éclat de cette magnifique caisse, il avait décidé de mettre auprès d'elle, en sentinelle permanente, un bonhomme vêtu d'un uniforme. Castan pensait que Charles Lescande pourrait remplir ce rôle de mannequin tout aussi bien qu'un autre.

Le lendemain, il se présenta, comme il l'avait annoncé, chez la mère de Sophie. Madame Lescande, que son fils n'avait pas prévenue, ne reconnut pas, tout d'abord, son ancien locataire. La mise de gentleman de Castan, ses cheveux et ses favoris roux, ses nouvelles manières, son nouvel accent, faisaient de lui un tout autre homme. Ah ! il s'entendait à faire peau neuve ! Il fut très flatté, dans son orgueil d'artiste, du succès de son déguisement. Madame Lescande était venue elle-même ouvrir à son coup de sonnette.

— Madame Lescande ?

— C'est moi, monsieur.

— Je le sais, madame. Je désirerais vous entretenir, en particulier, d'affaires personnelles, d'affaires de famille.

S'il eût été vêtu d'une blouse ou d'un vieux pale-

tot, elle aurait eu certainement très peur. Son journal lui racontait tous les jours les histoires d'individus peu scrupuleux, qui prennent des prétextes semblables pour s'introduire chez les vieilles dames, et, une fois la porte refermée, les bâillonnent avec un foulard, puis les étranglent en leur piétinant l'estomoc, ou les assomment d'un coup de marteau, ou bien encore leur plantent un couteau de cinq sous dans l'abdomen, simple moyen d'avoir toute liberté de fouiller tranquillement leurs commodes et leurs armoires à glace.

Mais Castan était bien mis, ganté, portait un monocle d'or. Madame Lescande n'eut donc pas d'aussi lugubres soupçons, et ce fut une tout autre pensée, une pensée aimable et souriante, qui s'empara de son esprit : « Affaires personnelles, de famille !... Ce monsieur vient sûrement m'annoncer un héritage. »

— Entrez donc, monsieur. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Elle lui avança son meilleur fauteuil, et quand ils furent en face l'un de l'autre, elle si bavarde d'ordinaire se fit muette, pour laisser parler le porteur de bonne nouvelle.

Il y eut une minute d'hésitation de la part de Castan ; puis, brusquant la présentation :

— Vous ne me reconnaissez pas, madame Lescande ? Je... je suis Castan.

Ce nom fut le coup de marteau qui assomme la

vieille dame, mais, au lieu de tomber, elle se leva, et si brusquement, que ce fut la chaise qui tomba derrière elle. Suffoquée, le sang à la tête, elle ne put que lui crier : « Canaille ! »

Castan, lui, souriait. Il s'attendait bien à une réception peu amicale.

— Voyons, madame Lescande, ne vous emportez pas ainsi. Écoutez-moi, laissez-moi m'expliquer. Je ne suis pas aussi coupable que vous pouvez le croire.

Presque de force il la fit se rasseoir. Et elle l'écouta, comme il le demandait, oui, elle fit à sa fille cette nouvelle injure d'écouter Castan.

Longtemps il parla. Ah ! qu'il avait donc eu tort ce comédien, de quitter les théâtres de banlieue, pour courir à d'autres métiers ! Comme il avait dû empoigner, autrefois, les spectateurs des stalles de premières, à dix sous la place ! En ce moment, lui revenait le souvenir de ses succès passés dans le rôle de Buridan. Il retrouvait le même élan, le même geste de la main sur le cœur, pour s'écrier : « Oui, madame, je l'aimais, et cet amour a causé le malheur de ma vie ! »

De l'amour? Était-ce donc de l'amour qu'éprouvait cet aventurier? Était-ce vraiment ce sentiment qui l'attirait vers celle autrefois connue jeune fille, petite ouvrière et plus tard rencontrée, jeune femme, au milieu de la foule, dans un éclat d'élégance qui la rendait plus belle et plus désirable ! Pouvait-il appeler de l'amour l'envie qui lui était venue de la re-

prendre, de se faire une maîtresse riche de l'ancienne fille pauvre, et d'invoquer, comme un droit sur elle, le crime autrefois commis en la prenant de force?

Il osa parler de ses regrets et de ses remords. Il avouait avoir cédé à une passion trop forte pour qu'il pût y résister; mais de cette passion même il se fit une excuse, et il s'en fit une autre en disant mensonge infâme! « Elle avait consenti. »

Il s'attendrit, il eut des larmes, et ces larmes touchèrent la fibre sensible de madame Lescande. Aucun des nombreux romans lus au cours de son existence paresseuse ne l'avait à ce point émue. Il se disait malheureux; elle le crut. Elle le crut et elle le plaignit. C'était lui maintenant la victime!

Que demandait-il, après tout? peu de chose. La permission de venir voir de temps en temps sa vieille amie pour parler de Sophie avec elle. Quant à celle-ci, maintenant qu'elle était mariée, il savait bien qu'il ne pouvait plus rien espérer, il ne chercherait même pas à la revoir, il le jurait.

Il voulait aussi s'occuper de ce bon Charles, de cet aimable garçon qui lui avait toujours inspiré une très vive amitié. Il le caserait. Il avait en vue pour lui une excellente place. Et la fameuse caisse du financier fit encore ici son effet.

Le cœur maternel de madame Lescande fut touché. Décidément ce Castan n'était pas un méchant homme, on pouvait lui pardonner les peccadilles du

passé. Son repentir l'absolvait et il rachetait sa faute en s'occupant de Charles, en lui procurant une position, ce qu'Herbelin n'avait pu ou jamais voulu faire. Ah! elle lui en gardait rancune, à monsieur son gendre, de cette mauvaise volonté!

— Charles ne demeure-t-il pas avec vous? demanda Castan, après avoir écouté un éloge, longuement développé, du fils chéri.

— Oui, mon bon ami, — elle appelait Castan son bon ami! — Le cher enfant ne m'a jamais quittée, il a sa chambre dans la maison.

Elle voulait aller l'appeler, mais il l'en empêcha. Il était un peu pressé; il monterait lui-même à la chambre de Charles. Elle lui donna de minutieuses explications sur le chemin à suivre pour trouver cette chambre : traverser la cour, prendre l'autre escalier, monter jusqu'au cinquième, longer le couloir à gauche, monter encore un étage, et c'était, enfin, la dernière porte, au bout d'un second couloir.

— Numéro 9. Il n'y a pas à se tromper. Le numéro est sur la porte.

Muni de ces indications, Castan prit congé d'elle avec une poignée de main qui scellait la reprise de leur ancienne amitié.

Le plus difficile était donc fait. Il avait renoué avec la mère les relations d'autrefois. Il viendrait la voir souvent, il rentrerait dans son intimité, et ce serait bien le diable s'il n'arrivait pas, par ce moyen, à se retrouver, un jour ou l'autre, en face de Sophie. Af-

faire de patience et d'habileté. Une occasion à guetter, à faire naître, si possible. Il n'espérait pas qu'il lui serait si facile de convaincre cette vieille bête de mère Lescande. Les choses avaient marché vraiment mieux qu'il ne s'y attendait. Il ne lui restait plus maintenant qu'à acheter l'âme vénale du frère pour s'en faire une âme damnée. Telles étaient ses réflexions en montant l'escalier du fond de la cour, un escalier noir et mal tenu qui rappelait l'escalier de l'Hôtel du Nord. Il arriva enfin au sixième étage, devant la porte numéro 9. Il frappa.

— Entrez! cria la voix de Charles.

C'était une mansarde éclairée par une fenêtre à tabatière. Par les carreaux inclinés de cette fenêtre, le jour du toit tombait d'aplomb sur une table en bois blanc encombrée de litres vides. Rabouille était venu la veille reconduire son ami. Ils avaient dû passer une partie de la nuit à boire ensemble.

Charles n'était pas encore levé. Couché à moitié habillé sur un lit de sangle, dans le renfoncement de la mansarde, il se détirait, bâillait, se frottait les yeux. Sa moustache hérissée et ses cheveux emmêlés ajoutaient une sauvagerie à l'expression d'hébétude de ses traits bouffis. Secouant avec peine le dernier engourdissement d'un lourd sommeil d'ivresse, il balbutiait, reconnaissant enfin son visiteur : « Ah! c'est vous... Je dormais encore... »

Il se leva. Ses pieds nus claquèrent sur le carreau froid. Il se chaussa lentement, acheva de s'habiller

et but à longs traits à même une cruche d'eau, qui se trouvait en un coin, comme dans une cellule de prisonnier.

Castan examinait la mansarde, et, avec une moue des lèvres qui exprimait son dédain pour un pareil taudis :

— Tu n'es pas princièrement logé, ici.

— Dame! répondit Charles, c'est pas luxueux, mais je m'y trouve pas mal tout de même.

Et il ajouta, clignant de l'œil et baissant la voix d'un air de mystère, en désignant du geste la porte du couloir :

— Et puis il y a une petite voisine... Ça marche, ça marche...

Sans s'arrêter à cette demi-confidence, Castan continuait son examen.

— Tu es donc fabricant de cages, maintenant ?

Il montrait des cages de toutes grandeurs, placées sur une planche en étagère. Charles se mit à rire.

— Je suis toujours serrurier de mon état, mais comme l'ouvrage ne donne guère et que la mère serre souvent les cordons de la bourse, j'ai des petits moyens à moi pour gagner des sous.

Complaisamment alors, fier de son ingéniosité, il expliqua comment il faisait des cages, ainsi que d'autres ouvrages en fil de fer, pièges et souricières. Il montra à Castan, dans un coin, une cage en toile métallique, en forme de pagode, avec des clochettes

de cuivre autour du toit. C'était son chef-d'œuvre en ce genre. Une demi-douzaine de souris, élevées par lui, vivaient enfermées dans cette prison à treillis serré, grignotant à petit bruit des croûtes de pain dur, empestant la chambre de leur odeur musquée. Il faisait aussi de menus bibelots en bois, tabatières porte-allumettes, boîtes à plumes, des chaînes et des bourses en mailles d'acier ; des porte-cigares en bouchon; des cannes en papier collé, couche par couche, autour d'une tringle de fer. Adroit de ses mains comme un singe, mais plus paresseux qu'un loir, il préférait au travail régulièrement journalier de l'atelier ces ouvrages de passe-temps, exécutés dans sa chambre, à ses heures, lorsqu'il lui en disait d'occuper son oisiveté au lieu de dormir sur son matelas.

De ces industries étranges et variées il ne tirait que de minces profits, mais c'était toujours quelques gros sous ajoutés à l'argent qu'il extorquait à sa mère, à sa sœur, à son beau-frère. Dès qu'il se trouvait à sec, — à sec d'argent et à sec de liquide, — il prenait quelques-unes de ses cages et les allait vendre, sur les quais, aux marchands d'oiseaux. Le produit de la vente était aussitôt transformé en litres qu'il rapportait dans sa chambre, où il s'enfermait pour plusieurs jours dans une fainéantise assoiffée, jusqu'à ce que la dernière goutte fût égouttée du dernier litre vide. Quant aux autres objets, boîtes, briquets ou chaînes, il en trafiquait chez les

marchands de vin, les offrant aux buveurs entre deux tournées.

Castan avait haussé les épaules à l'exhibition de toute cette bimbeloterie. Cela ressemblait, dit-il, aux petits ouvrages que les forçats font dans les bagnes. Il refusa d'acheter, même au prix minime de cinq sous, un des affreux porte-cigares en bouchon. Pour couper court à l'insistance de Charles, avisant au mur des fragments de miroirs cassés, fixés de place en place avec des clous :

— Ah çà, combien te faut-il de glaces, à toi, pour te faire la barbe ?

Charles eut un nouveau rire, assez long, avant de répondre :

— C'est pas des miroirs à barbe. Regardez un peu voir ce qu'on y voit dedans.

— Rien du tout. Les fenêtres de la maison d'en face.

— Oui, des fenêtres de chambres de bonnes. Dans le jour, ça ne dit rien, mais le soir, quand les demoiselles se couchent à la lumière...

Il rit encore et ses yeux rapetissés se bridèrent.

— Demandez à Rabouille si c'est pas plus amusant que la lanterne magique.

Castan avait daigné sourire.

— Rabouille et toi, dit-il, vous vous valez, les deux font la paire.

Puis, brusquement :

— C'est pas tout ça, mon petit. Tu sais pourquoi je suis venu. J'ai fait tout à l'heure la paix avec ta maman. Nous voilà redevenus amis comme par le passé. Quant à la place dont je te parlais hier, c'est une affaire conclue; voici l'adresse de mon ami: tu peux te présenter demain. Mais tu sais, service pour service. Voici maintenant la lettre que tu t'es chargé de remettre à ta sœur.

— Ah ! la lettre, la lettre !...

Charles semblait repris de ses premières hésitations ; mais à côté de l'enveloppe posée sur un coin de la table, Castan mit une pièce de dix francs.

— Même prix pour chaque lettre que tu remettras.

Charles prit la pièce d'or, la glissa dans son gousset d'un geste indifférent et enferma la lettre dans le tiroir de sa table.

— Ce que j'en fais, ce n'est pas pour les dix francs, c'est pour vous obliger.

Quelques jours après, le matin du jour de l'an, Sophie la trouvait, cette lettre, dans son secrétaire fermé à clef, et elle s'épouvantait de ce commencement de persécution, car elle sentait bien qu'elle serait maintenant, sans trêve ni repos, poursuivie, harcelée, suppliciée, par un terrible ennemi et les complices, encore inconnus, qu'il avait su trouver autour d'elle.

Comment se défendre ? Quel secours invoquer ? Comment empêcher l'épouvantable secret de sa jeunesse de remonter à la surface de sa vie ?

IX

UN ARRIVAGE DE BUENOS-AYRES

Il est onze heures du soir. Les candélabres allumés sur le quai de la gare éclairent vaguement ses larges trottoirs, et jettent de longs rayons de gaz sur les lignes de fer des rails, usés et polis par le frottement des roues de wagons. Des ombres vont et viennent dans une impatiente promenade d'attente. Ce sont des privilégiés qui ont su forcer la consigne des portes, pour aller, jusque sur le quai même de débarquement, au-devant de parents ou d'amis que doit leur ramener le train du Havre.

De temps en temps une porte s'ouvre, se referme, de nouveaux arrivants se penchent au bord du trottoir, regardent au loin dans la nuit, ne voient que le falot rouge d'un disque à signaux, tirent leur montre, jettent un coup d'œil à l'horloge, dont la

grande aiguille marche par saccades, de seconde
seconde. Des hommes d'équipe passent, la blou
serrée par une large ceinture. On roule des wagon
on dégage la voie. Un valet de pied se tient près
l'entrée. Un abbé se promène, silhouette noire,
tête penchée et méditative.

Par instants, de fausses alertes, un écho de siffl
un son lointain de cornet de cantonnier. Les co
s'allongent. « Le train ?... Est-ce le train ?... »
n'est pas encore lui et les promenades silencieus
reprennent, l'abbé continue à élaborer son procha
sermon, une grosse dame pérore et gesticule sur u
banc, le valet de pied se redresse dans la raideur
son immobilité. Paul Herbelin et sa femme sont l
au milieu de tout ce monde. Ils sont assis à l'écar
Paul parle bas à Sophie ; il lui parle de son frèr
de son cher Louis, qui leur revient d'Amériqu
qu'ils vont embrasser tout à l'heure.

Il ne revient pas seul de là-bas, il est marié, l
aussi.

Huit ans auparavant, lorsqu'il débarquait sur l
quais de Buenos-Ayres, il était certes loin de se dout
que le grand chagrin qu'il avait emporté de Franc
qu'il croyait inconsolable, se guérirait, peu à pe
à l'air de ce pays nouveau, et que l'absence char
gerait, à la longue, l'ancienne passion en un sou
venir attendri qui ne serait plus de l'amour, bie
que gardant la douceur d'un reflet d'amour tre
lentement éteint. Encore moins se doutait-il qu'u

jour viendrait où il se marierait, épousant la fille du riche client d'outre-mer de la maison Fizanne.

C'était, ce client d'Amérique qui se commandait des ameublements à Paris, un ancien officier de marine établi depuis longtemps à Buenos-Ayres. Une grosse fortune rapidement faite dans le commerce s'était doublée par son mariage avec une Espagnole. Il était devenu un des plus importants propriétaires du pays et possédait de nombreuses haciendas dans l'intérieur des terres. Large de cœur comme il était large de carrure, expansif et démonstratif, la main toujours grande ouverte pour un accueil sympathique, surtout aux gens venant de France, car il était Français, il s'empara de Louis à peine débarqué, voulut l'héberger dans sa maison, et se prit en peu de temps d'une vive amitié pour ce grand garçon, dont la nature en dehors ressemblait à la sienne. Il se fit de sa compagnie une distraction au récent veuvage dont il portait le deuil, et c'était avec des larmes, de vraies larmes, que, le soir, après dîner, il parlait à Louis de la chère femme qui n'était plus. Il lui restait d'elle, comme un portrait vivant, une fillette âgée d'une douzaine d'années, brune comme sa mère, ayant ses grands yeux, sa grâce exotique, sa nonchalance abandonnée et portant le même nom doux et coulant de créole, Lola.

C'était pour satisfaire un des caprices de sa femme malade qu'il avait commandé, quelques mois aupa-

ravant, l'ameublement dont Louis Herbelin venait faire l'installation. « Si elle m'avait demandé Paris, j'aurais acheté Paris, » disait-il. Mais pendant que les caisses de meubles, arrimées au fond d'une cale de navire, traversaient la mer, la mort, cette toujours inattendue, était arrivée, plus prompte qu'on ne l'avait pensé, mettant une jalouse cruauté à priver la pauvre Espagnole du dernier rêve de luxe dont s'était bercé son esprit frivole et dépensier.

Quand on les avait débarquées, ces caisses venues trop tard, le veuf les avait fait ranger dans le sous-sol de la maison, défendant, comme si c'eût été commettre un acte de profanation, qu'un seul clou fût arraché, un seul couvercle levé, et elles devaient rester là, colis encombrants et inutiles, gardant renfermées sous les toiles brutes des emballages, sous les planches couvertes de lettres et de numéros, toutes les richesses de tentures, de cuirs anciens, de soies brochées, d'étoffes précieuses, dont n'avait pu jouir celle à qui elles étaient destinées.

Ancien bon vivant des tables de bord, l'officier de marine, devenu négociant en cuirs, était resté à terre grand buveur. Son chagrin récent, la sincérité de ses regrets n'empêchaient pas que, par politesse d'hospitalité, il fît monter le soir, en l'honneur de Louis Herbelin, les meilleurs crus de sa cave; et, à l'heure où la petite Lola se retirait, son père, avec une émotion dont les vins de France doublaient l'attendrissement, se mettait à parler de l'autre

Lola comme d'un oiseau parti. Ces confidences provoquant celles de Louis Herbelin, il avait aussi raconté son histoire, son amour pour madame Fizanne, et il arriva que ces deux hommes, l'un pleurant une morte et l'autre une vivante, se sentirent intimement rapprochés par la similitude de leurs peines.

Louis voulait se fixer en Amérique. Son hôte lui proposa de prendre la direction d'une de ses haciendas, à soixante lieues de Buenos-Ayres. Il accepta. Apprenant des gauchos à dompter les chevaux sauvages, à lancer les bolas ou le long lasso de cuir tressé pour capturer les bœufs, Louis trouva là une vie toute physique de grand air et de liberté, d'alertes continuelles, de courses à travers les pampas à la poursuite des voleurs de bestiaux, qui répondait bien aux instincts de sa nature aventureuse.

Huit ans il resta à l'hacienda et, pendant ces huit années, le père et la fille vinrent régulièrement, chaque été, passer quelques semaines à la ferme. Or, à mesure qu'elle fut moins enfant, la jeune créole se prit à languir d'une amoureuse passion pour cet homme solide et bien bâti qui luttait avec les taureaux, se relevait, sans rien de cassé, des plus terribles chutes de cheval, et réalisait l'idéal de force et d'énergie qui habitait sa pauvre petite cervelle d'oiseau. « Je l'aime! » avait-elle dit à son père. Pour le moindre désir d'elle, il eût sacrifié sa fortune. Elle voulait Louis Herbelin; il voulut le lui

donner, comme autrefois il avait voulu donner à l'autre Lola le somptueux mobilier qui avait été la chimère de sa fièvre de malade. Louis commença par rire de cette idée de mariage. Elle était si petite, si frêle, si jeune. Mais le père insista, pria, supplia. Louis ne pouvait lui refuser le bonheur de sa fille. Et Louis finit par céder, pris de pitié pour cette enfant qu'il voyait à cause de lui malheureuse, et dont les grands yeux noirs avaient un regard si troublant.

Mais le mariage, pour cette trop délicate Lola, à peine femme malgré la précocité de sa nature de créole, fut le coup de vent de tempête qui brise une fleur de serre. Le mal dont sa mère était morte, qu'elle lui avait légué, jusqu'alors latent en elle, éclata tout à coup. Pour la sauver, il fallait l'emmener en France, la faire soigner par les plus grands médecins de Paris. Tout se préparait pour ce départ, lorsque le père lui-même mourut, foudroyé par une attaque d'apoplexie. Louis régla en hâte les affaires de la succession et s'embarqua avec sa femme, dont ce coup terrible venait encore d'aggraver le mal.

Son frère et sa belle-sœur, Paul et Sophie Herbelin, prévenus de leur arrivée par une dépêche du Havre, les attendaient donc à la gare.

Voilà le train. C'est lui, cette fois. Ses yeux flamboyants viennent d'apparaître à la sortie du tunnel, son coup de sifflet déchire l'air, ses voitures tressautent sur les plaques de fonte, il entre, ralentissant sa marche, sous la grande nef vitrée de la gare, tout

ouvert de la poussière de sa longue route, crachant vec bruit son reste de vapeur, lâchant, par un ro-inet ouvert, l'eau fumante de sa chaudière. La rosse dame, le grand laquais, l'abbé, les Herbelin, ous les attendants aiguisent leurs regards, pour ne as laisser leurs attendus passer sans les voir dans a foule du débarquement. Les hommes d'équipe ourent le long des marchepieds, les portières 'ouvrent, les plus alertes voyageurs sautent déjà ur le quai, se précipitent à la sortie, avec des cou-vertures dépliées sur les bras, des sacs en bandou-ière ; les wagons se vident, la presse augmente ; le valet de pied aide un vieux monsieur à sortir d'un coupé-lit; le jeune ecclésiastique s'incline, avec un respect onctueux, devant les longues barbes et les soutanes râpées de deux missionnaires en tenue de voyage; la grosse dame roule, essoufflée, au milieu de tout le monde, comme une barrique échappée sur une pente, cherchant partout son mari, qu'elle appelle et qu'elle ne trouve nulle part.

Dans un coin, Louis et Paul s'embrassent et se rembrassent, avec un rire larmoyant d'émotion. Pensez donc, il y a près de neuf ans qu'ils ne se sont pas vus ! Aussi n'en finissent-ils pas de s'embrasser. Pendant ce temps, Lola, que son mari a mise en bas du wagon en la prenant par la taille, comme une fillette, écoute, avec de grands yeux étonnés de ma-lade, les avances que lui fait Sophie, et elle ne trouve à dire qu'un mot, un seul mot, en se serrant

d'un mouvement frileux dans le grand châle d voyage qui l'enveloppe : « J'ai froid. » Elle a froid c'est sa première impression de Paris.

Louis a enfin lâché son frère.

— Sophie, ma petite belle-sœur !

Il l'embrasse à son tour, il la prend dans ses bras la chiffonne, la soulève presque et se penche en même temps pour lui glisser à voix basse :

— Vous aimerez bien ma petite femme, n'est-c pas ?

Tout le monde est petit pour ce grand diable d Louis. Lola est sa petite femme, Sophie sa petit belle-sœur et son frère son petit Paul.

Mais il est temps de partir. Tous les voyageurs s sont écoulés, le quai est maintenant désert. Pau explique rapidement qu'ils sont venus avec la voitur de madame Fizanne. On enverra demain la tapissièr chercher les bagages, qui resteront en consigne Tous les quatre se dirigent vers la porte de sortie où semble s'impatienter l'homme qui reçoit le billets, lorsque tout à coup Lola pousse un cri :

— Mirette ! où est Mirette ?

Louis fait un geste qui est presque un geste d désespoir, car il sait quel chagrin ce serait pour s femme s'il ne lui retrouvait pas sa Mirette, une petit chienne havanaise grosse comme le poing, tout blanche et frisée, qu'elle a emportée de là-bas. I court au wagon qu'ils viennent de quitter et d'o sort en ce moment un employé, tenant, au bout d

ses gros doigts, une pelote de laine qui pousse de petits cris plaintifs et au milieu de laquelle on voit luire, à travers un fouillis de poils emmêlés, deux yeux d'escarboucle. Lola prend aussitôt la chère petite bête, la serre dans son châle, la choie, l'embrasse, l'accable de caresses, de noms de tendresse, de petits mots d'amour, avec une effusion de sentiment pareille à celle qu'aurait une mère à qui l'on rendrait son enfant perdu.

Paul n'avait pas voulu que son frère et sa belle-sœur descendissent à l'hôtel. Il les emmenait chez lui. On avait préparé pour eux la chambre que madame Lescande occupait autrefois dans l'appartement. Louis avait dû accepter cet arrangement, bien qu'il tremblât un peu à l'idée d'habiter la maison de madame Fizanne.

Il fallait bien qu'il la revît, pourtant. Il ne pouvait se dispenser d'aller lui présenter sa femme.

Cette visite eut lieu le lendemain. L'accueil de madame Fizanne, simple et cordial, dissipa bien vite l'embarras que Louis éprouvait. Elle lui tendit la main, lui parla, avec son accent musical, non du passé, — l'un et l'autre évitèrent d'y faire la moindre allusion, — mais de son séjour en Amérique, de son mariage, de son frère qui était maintenant l'associé de la maison, qui lui succéderait un jour, disait-elle, car elle pensait déjà à se retirer des affaires. Avec Lola, elle fut parfaite de grâce et d'amabilité ; elle lui fit le plus grand éloge de Sophie

Herbelin, qu'elle affectionnait beaucoup, lui conseilla de se laisser guider par sa belle-sœur pour devenir une vraie Parisienne. La petite créole écoutait, de son air toujours effarouché, cette dame en cheveux blancs qui lui faisait l'effet d'une très vieille dame, osant à peine lui répondre quelques mots en son français mêlé d'espagnol et laissant, le plus souvent, son mari parler pour elle.

Louis, tout en causant, regardait autour de lui.

Les souvenirs se levaient en foule de tous les détails de l'ameublememt, des vieilles tapisseries, de la grande table-bureau, de la haute cheminée en bois sculpté, du meuble Renaissance toujours à sa place, des deux chaires moyen âge dont les dossiers armoriés se dressaient comme autrefois contre le mur. Il n'était pas jusqu'aux bruits de la fabrique, au bourdonnement de la machine à vapeur, qui ne fussent comme une évocation du passé, lui rappelant le soir des aveux, l'émotion de l'adieu échangé, et, de même que ce soir-là, il cherchait encore à lire dans les yeux, dans la mince cicatrice de madame Fizanne, le secret de sa vie qu'il ignorait toujours. Elle n'était pas veuve, il n'avait su que cela. Il était alors parti, il avait quitté cette maison, croyant y laisser tout de lui, sa jeunesse et son cœur, et voilà que moins de dix ans après il y revenait, marié lui-même avec une femme qui n'était qu'une enfant, une véritable enfant.

— Comment la trouvez-vous ? demanda-t-il tout bas à madame Fizanne au moment de partir.

— Charmante, elle est charmante. Seulement... avouez que vous êtes allé la chercher un peu loin ?

Et son sourire, bien qu'attristé, eut, en disant cela une expression malicieuse, mais d'une malice douce sous laquelle on ne sentait aucun reproche.

Qu'il était allé la chercher loin, en effet, cette toute petite femme, frêle et fragile comme les oiseaux-mouches de son pays, dont elle avait, avec son parler étrange, le gazouillement charmant et vide de sens ! Il osait à peine la toucher, ne lui donnait le bras qu'avec précaution, semblait, en l'embrassant, avoir peur de souffler sur elle. S'ils sortaient ensemble, pour traverser les rues, pour passer les ruisseaux, il était tenté de la prendre délicatement entre ses grosses mains et de la porter à bras tendus. Il s'était fait d'ailleurs son obéissant esclave comme on est l'esclave d'un enfant gâté et, de même qu'autrefois son père, elle trouvait son mari toujours prêt à céder à ses caprices, à satisfaire ses moindres fantaisies.

Cette arrivée, cette installation, ces débuts d'une nouvelle vie de famille entre les deux frères et les deux belles-sœurs, apportèrent un changement dans l'intérieur de Paul Herbelin. La gaieté un peu bruyante de Louis dissipa la tristesse que donnaient au tête-à-tête du ménage l'absence d'enfants et le regret de n'en pas avoir. Il montrait beaucoup d'af-

fection pour sa « petite belle-sœur », la plaisa
tait sur son air sérieux, sur ses silences mélan
liques, l'entourait des manifestations de son expansi
nature et la forçait à causer, parfois à sourire. So
vent aussi, il la regardait à la dérobée et semblait
demander : « Qu'a-t-elle donc ? »

Elle avait, la pauvre femme, que ses tourmen
duraient toujours ; son persécuteur s'acharnait apr
elle, ses terreurs grandissaient, elle passait sa vie
trembler que son secret ne fût découvert.

D'autres lettres de Castan ayant suivi la premiè
Sophie n'avait pas été longtemps à deviner qui
chargeait de ces commissions infâmes. Charl
d'ailleurs, ne prenait plus les mêmes précautio
pour se cacher. Chaque fois maintenant qu'il vena
sous prétexte de voir sa sœur, elle était sûre de tro
ver, à la suite de sa courte visite, sur un meubl
dans sa table à ouvrage, entre les pages du liv
qu'elle lisait, l'enveloppe carrée, papier anglai
ayant pour toute adresse : « à Sophie », avec u
emblème formant devise au lieu de cachet, tant
une colombe tenant un message dans son bec, tant
un lévrier portant au collier le mot : « Fidélité »

Dans sa tentative de séduction, Castan croyait q
ce soin des détails, ces protestations parlantes
sentimentalité, devaient, à la longue, produire u
impression sur l'esprit de la jeune femme. Soph
prenait la lettre dont la vue seule la faisait roug
comme si une insulte lui eût été murmurée à l'

reille, et, avec colère, avec des larmes de honte, elle la déchirait sans l'ouvrir, en brûlait les fragments, les regardait se consumer jusqu'à ce qu'il n'en restât plus le moindre vestige. Puis elle tombait dans un abattement profond, un découragement où elle ne se sentait plus la force de se défendre et qui la faisait rester, pendant des heures, assise dans son petit boudoir, le verrou tiré sur son isolement de la vie et désirant mourir.

Quand elle eut la certitude que son frère était le coupable, elle se prit à le guetter, la première fois qu'il vint, ne le quittant pas des yeux, épiant ses moindres mouvements, et lorsqu'il voulut, comme de coutume, glisser une lettre dans la corbeille à ouvrage qu'elle avait laissée exprès ouverte, elle se leva, voulant le chasser. Mais, l'indignation la suffoquant, elle ne put que dire et répéter plusieurs fois, d'une voix brisée :

— Misérable !... misérable !...

Allait-il avoir honte, au moins, de son indigne complicité, la voyant découverte ? Allait-il demander à sa sœur de lui pardonner ce qu'il avait fait ?

Il la regarda et se mit à rire :

— Voyons, Sophie, faut pas se brouiller pour des bêtises !

Il avait cru, et il osa le dire, qu'elle lisait ces lettres et qu'elle n'était pas fâchée de les recevoir.

Devant le cynisme gouailleur de son frère, devant son audace effrontée, la parole lui revint, elle lui

revint à flots; ce fut une avalanche de reproches, un rappel de tout le passé ; toujours il avait été méchant, tout enfant il lui faisait du mal pour la faire pleurer, il mentait pour attirer sur elle les brutales corrections de leur mère; un jour qu'elle était malade, il avait ouvert une fenêtre en face de son lit pour la faire mourir. Il avait un mauvais cœur, une mauvaise nature. Elle ne voulait plus le revoir, elle lui défendait de jamais revenir. Et, s'il commettait encore une pareille infamie, elle prendrait une de ces lettres et elle la montrerait à son mari, oui, à son mari, et elle lui dirait...

Hélas ! que pouvait-elle lui dire à son mari, la malheureuse ?

Charles savait bien qu'elle n'exécuterait jamais une telle menace, et il eut, en l'écoutant, un sourire de méchanceté au coin des lèvres.

— Allons donc ! T'oserais pas.

Lorsque les nerfs vibraient en elle, ils la révolutionnaient tout entière et la sortaient violemment de la langueur habituelle de son tempérament de blonde. Les poings crispés, la voix serrée par une contraction de la gorge, souffrant de quelque chose qui semblait en elle se tendre à l'excès, elle marcha sur son frère :

— Va-t'en ! va-t'en !... Mais va-t'en donc !

Il fut effrayé de la voir dans cet état. Il recula, il partit, mais furieux, haineux, et, dans l'escalier, il mâchonnait sourdement de grossières paroles et

disait entre ses dents : « Tu me payeras ça, toi, tu me payeras ça. »

Quelques jours après, madame Fizanne venait voir Sophie. Elle lui apprenait que des bruits fâcheux couraient la maison. Charles, un peu gris, selon son habitude, était allé faire des bavardages chez les concierges. On l'avait vu là, fumant sa pipe, gesticulant, pérorant, attirant à la loge les bonnes et les ouvriers, qui s'amusaient de l'entendre parler de sa sœur et de son beau-frère, Dieu sait dans quels termes ! Il racontait que Sophie, avant son mariage, n'était qu'une simple petite ouvrière, mais rusée, ambitieuse, elle avait su faire tourner la tête de ce grand niais d'Herbelin. Ah ! il en savait long, et s'il voulait parler...

On le poussait, on le questionnait, on le faisait boire pour lui délier la langue. Il disait alors, avec un rire et des coups d'œil qui chatouillaient la curiosité malsaine des bonnes :

— Demandez-leur donc ce qui s'est passé avant le mariage.

Il ne voulait pas s'expliquer davantage, mais ces insinuations perfides donnaient à la malveillance des subalternes la liberté de tout supposer sur le ménage Herbelin.

Madame Fizanne, avertie de ce qui se passait par Caroline, sa femme de chambre, une domestique dévouée, depuis longtemps à son service, avait fait cesser les conciliabules de la loge en interdisant aux

concierges, sous peine de renvoi, de laisser désormais Charles Lescande entrer chez eux.

Il avait alors établi le quartier général de ses calomnies chez un marchand de vin du voisinage, où déjeunait tous les jours le monde des ateliers. Faisant largesse de nombreuses tournées avec l'argent de Castan, il réunissait tout un cercle autour de sa table, sur laquelle s'alignaient les litres débouchés. Au milieu de la gaieté bruyante du repas, dans le vacarme qui, de onze heures à midi, entre les deux coups de cloche de la fabrique, remplissait la salle, sa voix criarde, toujours poissée par une demi-ivresse, dominait le bruit. Pour faire taire tout le monde, il n'avait qu'à jeter le nom d'Herbelin. Cela les amusait, ces ouvriers, d'entendre éreinter par son propre beau-frère l'associé de la patronne, le sous-singe, comme ils l'appelaient ; tout en lapant la sauce de leurs ragoûts de gargote, ils se régalaient des odieux propos tenus sur lui, sur sa femme, sur son intérieur, sur sa vie de famille. Ils trouvaient cela très drôle. Ils riaient, ils excitaient Charles. Et le nom de Sophie, prononcé « Seuphie » avec un accent de faubourg, se salissait dans cet endroit, prenait, dans cette atmosphère chargée de senteurs vineuses, de relents de cuisine, de la lourde fumée des pipes, une tournure commune, injurieuse dans sa trivialité pour l'honneur de la femme.

Madame Fizanne apprit de nouveau ce qui se pas-

sait. Amicalement elle en informa Sophie, lui disant qu'il fallait, à tout prix, trouver un moyen d'imposer silence à son frère.

— Il peut vous faire beaucoup de mal. Mais qu'a-t-il donc contre vous?

Sophie alors lui raconta la persécution des lettres, l'indignation qu'elle avait eue, la manière dont elle avait chassé son frère. C'était de cela qu'il se vengeait.

Madame Fizanne hocha la tête.

— Vous avez eu tort. Il valait mieux l'acheter. Il est de ceux qu'on fait taire ou parler avec de l'argent.

Il était peut-être encore temps. Il fut décidé que Sophie irait chez sa mère, lui demanderait de s'employer entre elle et Charles pour un semblant de réconciliation, et, comme le disait madame Fizanne, elle achèterait le silence de son frère et sa neutralité.

Mais elle n'osa pas faire cette démarche. Elle craignait de s'exposer, en allant chez sa mère, à une rencontre dangereuse. Elle commençait à se douter que madame Lescande revoyait Castan.

Elle était dans cet anxieuse perplexité, lorsqu'un soir, en rentrant, son mari lui dit : « J'ai vu ton frère, nous nous sommes parlés. »

Sophie trembla. Quelles choses son frère avait-il pu dire à Paul? Mais elle fut vite rassurée.

— Presque tous les jours, continuait son mari, je

le voyais rôder dans le quartier. Il passe son temps dans les cabarets où vont les ouvriers de la maison. Quand tu sors, tu risques d'être abordée par ton frère ivre. Tout cela est bien gênant et j'ai pensé que ce serait un bien pour tout le monde si on pouvait éloigner Charles de Paris. Enfin, aujourd'hui, je lui ai parlé. Il voulait m'éviter. m'appelait « Monsieur », mais je l'ai forcé de m'écouter et je lui ai proposé un arrangement qu'il accepte.

Cent francs par mois et habiter, dans une fainéantise rentée, une petite maison de campagne que Paul Herbelin avait achetée l'année précédente, à une vingtaine de lieues de Paris, telle était la combinaison acceptée par Charles Lescande.

Depuis longtemps, il avait perdu sa fameuse place de gardien d'un coffre-fort vide, son patron étant allé finir banalement à Mazas. D'un autre côté, il voyait baisser graduellement la générosité de Castan. Les pourboires de pièces de vingt francs et de pièces de dix francs devenaient de plus en plus rares. Le placard aux liqueurs était vide et ne se remplissait plus. Les protêts et le papier timbré des saisies pleuvaient dru chez le dentiste américain, dont la brillante situation craquait de partout. Charles et son ami Rabouille prévoyaient le moment où leur chef de file remporterait en correctionnelle, comme son ami le financier, la palme d'une condamnation de choix pour escroqueries et abus de confiance; à moins qu'il ne sût, une fois de plus, conjurer le

danger par un coup de génie, ou s'y soustraire par un plongeon nouveau dans un autre genre d'existence, avec changement de personnalité et de métier pour dérouter les recherches de la police.

La proposition de Paul Herbelin se produisait donc juste au moment où Charles ne demandait pas mieux que de suivre l'exemple des rats qui s'enfuient du vaisseau, dès qu'ils sentent l'eau s'infiltrer dans la cale. Il fut aussi séduit par la perspective d'une vie de rentier campagnard, de jardinier amateur, de pêcheur à la ligne, car la maison était située au bord de la Seine, un peu au-dessus de Corbeil, sur le coteau du Coudray. Il dit à Rabouille en lui annonçant la nouvelle :

— Une chouette idée qu'a eue là mon grigou de beau-frère. Tu viendras me voir, là-bas, le dimanche, t'apporteras ton bataclan de pêche et nous en prendrons, de ces fritures !

Il y eut pour Sophie, après cet exil consenti par son frère, une assez longue période de tranquillité, mais d'une tranquillité dont elle ne pouvait pleinement jouir, à laquelle elle n'osait se fier, ne la croyant pas durable. Cependant, le retour de Louis Herbelin, le séjour dans la maison de sa belle-sœur Lola, furent comme une trêve dans sa vie d'inquiétudes. Elle songea moins à elle-même, à ses craintes d'avenir, à ses chagrins passés, toute préoccupée qu'elle était d'entourer de soins la petite malade, de la distraire, de l'acclimater à ce Paris dont elle trou-

vait le pâle soleil si triste et si peu réchauffant. Les médecins conseillaient le Midi et le voisinage de la mer, mais après seulement qu'on aurait eu raison, par un traitement assez long suivi de près à Paris, de l'état aigu du mal qui l'avait frappée.

Toujours enveloppée dans un châle, dans ce même châle tartan qu'elle avait le jour de l'arrivée, elle restait immobile et muette, pendant des heures entières, pelotonnée, rapetissée au fond d'un fauteuil, et ne sortait de sa frileuse apathie que si la petite havanaise, endormie sur ses genoux, se réveillait pour la caresser.

Dans les premiers temps on avait fait pour elle de grands feux clairs dans les cheminées, mais cela ne l'empêchait pas de greloter sous son châle. On avait dû s'ingénier, chercher des systèmes, pour lui donner la température de serre chaude nécessaire à sa vie. Dans le salon, où elle se tenait ordinairement, un poêle de nouvelle invention brûlait nuit et jour, répandant une chaleur humide et molle, chargée de vapeur d'eau, qui ne ressemblait en rien à « la douceur du climat de Nice », promise aux acheteurs par de menteuses annonces.

Pendant que sa languissante Lola végétait ainsi qu'une plante exotique transplantée dans un appartement parisien, Louis, sentant le besoin d'occuper son activité, cherchait à monter une affaire. En prévision d'une installation dans le Midi dès que sa femme irait mieux, il était entré en pourparlers

pour l'achat d'une fabrique dans les environs de Menton. Cela l'obligeait à de fréquents voyages et son absence durait parfois toute une semaine. Il envoyait de là-bas à Lola, par une charmante galanterie de mari, de pleines caisses de fleurs, roses, violettes, jasmin, oranger, dont les bouquets, sortant de leur frais emballage de mousse mouillée, embaumaient le salon. La créole aimait à se griser de ce mélange de senteurs, se faisait apporter les fleurs auprès d'elle, en effeuillait sur ses genoux, sur le tapis, pour se mieux envelopper de leurs aromes. Sophie alors s'en allait d'auprès d'elle, quittait le salon, s'enfermait dans sa chambre ou dans son boudoir. Elle ne pouvait supporter aucune odeur de fleurs mourantes. Le souvenir d'un bouquet fané sur une table était resté dans son esprit comme un détail de l'heure terrible de sa vie.

Elle était un jour ainsi retirée chez elle, ramenée vers le passé, attristée par un nouvel envoi de fleurs à Lola, arrivé le matin, lorsque sa mère vint la voir.

Les visites de madame Lescande à sa fille étaient depuis quelque temps plus fréquentes. Depuis que Charles n'habitait plus Paris. Elle restait des après-midi tout entières ; mais dans son attitude envers Sophie, dans son bavardage moins verbeux, dans des silences qui ne lui étaient pas habituels, il y avait un embarras, une préoccupation de choses qu'on voudrait dire et dont on n'ose pourtant pas

parler. Sophie sentait cela et elle redoutait instinctivement ce que sa mère lui taisait.

Cette fois, madame Lescande avait en arrivant l'air décidé, l'assurance de ton et de parole que l'on prend quand on a renoncé aux hésitations. Rien qu'à la manière dont elle dit : « Bonjour ! tu vas bien? » Sophie comprit que quelque chose allait se passer. Elle attendait, sur ses gardes, et elle fut presque contente lorsqu'elle vit qu'il ne s'agissait encore que d'une question d'argent.

— Pourrais-tu, sans que ton mari le sache, me rendre un très grand service? demandait madame Lescande.

Sophie répondit qu'elle ne s'était jamais cachée de son mari pour rendre un service à sa mère.

— Si tu as besoin de quelques centaines de francs...

Madame Lescande secoua négativement la tête. C'était une grosse somme, une très grosse somme qu'il lui fallait. Elle entra dans des explications si embrouillées sur ses affaires, que Sophie n'y put rien comprendre.

— Voyons, maman, dis-moi la vérité. Charles a fait quelque mauvais coup, n'est-ce pas?

— Non, je te jure que non. Il vit bien tranquillement là-bas, au Coudray. Ce n'est pas pour Charles, c'est pour moi.

Et, de nouveau, elle reprit ses explications embarrassées, où la vente de l'Hôtel du Nord se mêlait à la

vente de la maison de famille de la rue Buffon, parlant de payements retardés, faisant mensonges sur mensonges; Sophie le sentait bien.

Elle finit par interrompre sa mère, souffrant de l'entendre mentir ainsi :

— Quelle somme te faudrait-il donc? Tu ne me l'as pas encore dit.

Madame Lescande ne répondit pas tout de suite. Elle regarda sa fille, puis, baissant la voix :

— Dix mille francs.

Et sur un mouvement de Sophie, stupéfaite de l'énormité du chiffre, elle s'empressa d'ajouter :

— Oh ! pour quelques semaines seulement. Dans deux ou trois mois cet argent me rentrera... Mais d'ici là j'ai des engagements pris...

Le regard de sa fille, depuis un moment fixé sur elle, la gênait. Une lueur de divination éclairait l'esprit de Sophie.

— Ce n'est pas vrai, maman, ce n'est pas pour toi que tu demandes cet argent.

— Mais je t'assure...

— C'est pour cet homme.

— Oh ! fit madame Lescande.

Mais elle baissa la tête et sa grosse face s'empourpra de rougeur.

C'était bien pour Castan, en effet, que ces dix mille francs étaient demandés, pour Castan redevenu son ami, l'intime familier de sa maison. Elle avait cru à ses remords, à ses regrets, à une vague fatalité dont

il parlait comme d'une personne responsable. Et il était maintenant si malheureux ! presque ruiné, ne sachant plus où donner de la tête pour échapper à ses créanciers. Dix mille francs ! Il lui fallait dix mille francs pour être sauvé. Madame Lescande ne les avait pas pour les lui prêter, mais lui-même lui avait suggéré l'idée de les emprunter à sa fille.

Quand il apprit qu'elle avait échoué, pour la première fois il sortit de son rôle. Il eut contre elle une terrible colère : elle n'avait pas su s'y prendre, elle n'avait pas dit ce qu'il fallait dire. Sophie ne pouvait pas refuser cet argent. Il y avait un sûr moyen de la contraindre à le donner : son mari ignorait le passé ; eh bien ! Il fallait la menacer de lui tout apprendre.

Lola commençait à sortir ; de courtes promenades dès qu'il faisait un peu de soleil. On profitait pour cela des derniers jours de beau temps de l'automne, près de finir. Madame Fizanne prêtait son coupé et Sophie conduisait sa belle-sœur aux Tuileries. La créole aimait ce grand jardin planté de vieux arbres, peuplé d'enfants, de moineaux et de ramiers. Les jeux des petites filles l'amusaient surtout à regarder ; elle suivait de ses grands yeux noirs le mouvement rythmé de la corde tournante, le rapide battement des petits pieds sur le sol, l'envolement des longues nattes nouées d'un ruban et des courtes jupes laissant voir un éclair de linge blanc. Les battements de son cœur suivaient l'essoufflement des sauteuses, et

quand on criait : « Vinaigre ! » elle souriait, heureuse, et volontiers eût battu des mains.

— Voyez donc, Sophie, comme elle sont légères !

Son intonation languissante de pauvre petite femme, affaiblie et malade, d'être à demi brisé, était comme une plainte de ne pouvoir, elle aussi, redevenant fillette, allégée de la lourdeur de son mal, sauter à la corde.

Elles étaient, un jeudi, assises côte à côte, au pied de la terrasse, dans un coin bien ensoleillé. Elles causaient peu, leur différence de nature les faisant aussi éloignées l'une de l'autre que si Lola fût toujours restée en Amériqne. Sophie songeait, concentrée en elle-même, les doigts occupés à un travail machinal de broderie, son dé, son fil, ses ciseaux épars sur les genoux. Sa belle-sœur se distrayait, comme d'habitude, aux jeux d'une bande d'enfants, regardait les promeneurs, excitait les courses folles de sa petite havanaise qui courait sur le sable après les moineaux.

Tout à coup, se tournant vers Sophie :

— Ce monsieur, là-bas, comme il nous regarde ? Est-ce que vous le connaissez ?

Sophie leva la tête, sortant de son rêve, et ses yeux suivirent la direction indiquée.

C'était lui, Castan, arrêté à vingt pas d'elle, la guettant.

Un tremblement la prit.

— Vite, Lola, apprêtez-vous, rappelez Mirette, nou partons.

— Partir déjà ! Pourquoi? On était si bien !

— Si, si... Il faut partir... Il est tard... Je... je...

Dans son trouble, dans son épouvante, elle n trouvait aucune raison à donner de ce départ subit Elle enfermait à la hâte son ouvrage, ne ramassai même pas son peloton roulé à terre, cassait le f pour aller plus vite, puis elle jeta à Lola son man teau sur les épaules, et l'entraîna, d'une marche ra pide, sous les quinconces, répondant à ses questions « Tout à l'heure, en voiture... Je vous dirai... »

La voiture les attendait à la grille de la ru Royale.

Tout le jardin à traverser ! Et cet homme qu'ell entend marcher derrière elle ! Ce pas qui se rap proche, criant sur le gravier, c'est son pas, elle en est sûre. Le voici près d'elle, sur la même ligne, frô lant sa robe. « Sophie !... » Elle veut l'éviter, elle s jette de côté. L'idée lui vient de s'enfuir, de couri de toutes ses forces. Mais elle ne peut laisser Lol qui prend peur, elle aussi, voyant sa peur, sans rien comprendre. N'est-ce pas comme si elle avait avec elle un enfant ? On n'abandonne pas un enfant, on reste près de lui pour le soutenir et le défendre. Ce sentiment de protection la soutient elle-même, lu rend une partie de son sang-froid. Seulement, elle marche encore plus vite, le plus vite possible. Il est de nouveau à ses côtés, de nouveau il lui parle ; elle

ne veut pas écouter, mais, malgré elle, ses oreilles bourdonnantes entendent.

Le passé lui donne des droits, dit-il. Pourquoi n'a-t-elle jamais voulu le revoir ? Pourquoi n'a-t-elle répondu à aucune de ses lettres ? Veut-elle le pousser à bout par ce méprisant dédain ? Est-ce la guerre qu'elle veut ? Il la fera terrible, sans ménagements.

Et s'irritant du silence de la jeune femme, devenant cynique : « Votre mère vous a dit, n'est-ce pas ?... Ces dix mille francs ?... Il me les faut, je les veux. »

Enfin ! les voici près de la voiture. Lola s'y précipite, se pelotonne, épeurée, dans le coin le plus reculé. Sophie va monter à son tour, mais Castan lui a pris le bras, le lui serre à la faire crier, et de tout près, les dents serrées, l'injuriant du tutoiement d'autrefois : « Prends garde, Sophie... Prends garde ! »

— Laissez-moi, lâchez-moi ; je ne vous connais pas.

Elle a jeté ce cri bien haut. Et pendant qu'elle se dégage d'un mouvement brusque, pendant qu'elle se réfugie dans la voiture dont la portière claque sur elle, le cocher, du haut de son siège, brandit son fouet contre Castan, qu'il prend pour un fou on pour un homme ivre.

Cette scène rapide du trottoir a déjà arrêté deux ou trois passants, mais le coupé part au grand trot et disparaît dans la rue de Rivoli, emportant les deux femmes toutes tremblantes de la frayeur

qu'elles viennent d'avoir. Sophie peut enfin répondre aux questions de Lola.

— Si vous habitiez Paris depuis longtemps, vous sauriez que les femmes, lorsqu'elles sortent seules, y sont exposées à rencontrer des hommes mal élevés qui les suivent et les abordent.

— Mais celui-ci doit vous connaître, ma chère ? Il m'a semblé qu'en vous parlant il prononçait votre nom.

— Vous croyez? Oh ! vous devez vous tromper, car je n'ai jamais vu cet homme.

Il lui faut bien mentir, pour écarter tout soupçon de l'esprit de sa belle-sœur. Mais quel soupçon pourrait entrer dans cette tête d'oiseau, qui ne garde pas la même idée plus de cinq minutes de suite ? Lola a déjà oublié sa peur et rit maintenant de l'aventure.

— L'avez-vous vu, Sophie ? L'avez-vous regardé ? C'était vraiment un bel homme, cet insolent ?

Mais Sophie, elle, parle sérieusement, lui recommande de ne pas raconter cette histoire. « Il est inutile d'en parler. Nos maris en seraient très fâchés et peut-être ne voudraient-ils plus que nous sortions seules. »

Sortir seule, l'osera-t-elle encore ? Osera-t-elle affronter de nouveau le danger de rencontrer cet homme, comme deux fois déjà cela lui est arrivé ? Non, elle se condamnera plutôt à rester prisonnière chez elle, dans une anxieuse attente de la destinée.

La menace que lui a jetée Castan a étreint son cœur d'une douleur physique, et chaque fois que cette menace lui revient à la mémoire, elle ressent le même coup douloureux et rapide. Si ce pouvait être l'indice de quelque mal qui la prenne et l'emporte! Elle y pense, elle l'espère presque.

N'est-elle pas malade, en effet, plus malade peut-être que la petite Lola, à qui, peu à peu reviennent les couleurs ? Tandis qu'elle, son teint prend de jour en jour une pâleur plus grande, accusée encore par le cercle bleuâtre qui lui agrandit les yeux. Ses nerfs ébranlés vibrent pour la moindre chose. Un bruit subit, une parole tout à coup prononcée la font tressaillir. A d'autres moments, c'est une prostration sans force, un brisement de tout son être. Lorsque Paul s'inquiète, l'interroge, elle répond : « Mais non, je n'ai rien, je t'assure. » Mais elle n'ose plus le regarder.

Cette résolution de ne plus sortir, elle la tint pendant quinze jours, trouvant des prétextes pour interrompre les promenades, opposant aux insistances de Lola des excuses de fatigue. Au bout de ces quinze jours, madame Fizanne vint la voir. Que lui avait dit Herbelin ? Sa femme était malade, ne bougeait plus de chez elle ? Mais elle avait tort, il fallait prendre l'air, cela lui ferait du bien'.

— J'ai justement des courses à faire aujourd'hui. Je vous emmène, voulez-vous?

Et plus bas, de son accent musical, de sa voix de bonté, devinant quelque tourment nouveau :

— Vous me direz vos tristesses...

Sophie voulut d'abord refuser cette sortie, mais madame Fizanne savait être si affectueusement persuasive, qu'il n'y avait jamais moyen de longtemps lui résister.

Pendant les deux heures qu'elles passèrent ensemble, dans le coupé roulant à travers Paris, resserrées l'une près de l'autre par l'étroitesse de l'intérieur capitonné, Sophie raconta tout ce qui s'était passé, la demande d'argent de sa mère, la rencontre des Tuileries, les menaces de Castan. Elle dit sa vie troublée, son découragement, ses terreurs, la lassitude qu'elle éprouvait. Et sa confidente sympathique l'écoutait, la plaignait, s'efforçait d'adoucir son mal. Mais aux paroles encourageantes, Sophie répondait, en secouant la tête :

— Si vous le connaissiez! Il est capable de tout!

Puis, son désespoir la reprenait.

— Je ne peux plus vivre ainsi, cela n'est pas possible. J'en mourrai.

Mourir? Dans un mouvement d'énergie, madame Fizanne releva sa fine tête encadrée de cheveux blancs, pour dire à Sophie qu'il fallait vivre, au contraire, et se défendre, défendre le bonheur de Paul.

— Il faut trouver quelque chose. Si vous parliez à votre beau-frère? Il saurait vous protéger.

A son beau-frère! Un tel aveu!... Oh! non, jamais!

Entraînée par sa pitié, par la vaillance de son

cœur, madame Fizanne s'écria alors, avec un éclair dans le regard :

— Eh bien, je vous protégerai, moi !

Et tout de suite affermie dans son projet de courageux dévouement :

— Il s'appelle, cet homme ? Jamais vous ne m'avez dit son nom.

Surmontant avec peine la répugnance qu'elle éprouvait à prononcer ce nom, Sophie répondit, hésitante :

— Il s'appelle... Castan.

— Il demeure ?

Elle l'ignorait.

— N'importe, je le saurai par votre mère. Et j'irai le trouver, je lui parlerai, à ce misérable. Oh ! je n'aurai pas peur ! Et il faudra bien, à la fin, qu'il vous laisse tranquille.

— Oh ! madame... Vous ferez cela ?

— Je le ferai, je vous le promets.

Toute remuée de reconnaissance, Sophie ne trouva pas un mot pour remercier madame Fizanne, mais elle l'entoura de ses deux bras et son baiser, trempé de larmes, fut plus éloquent que n'aurait pu l'être aucune parole.

X

SERAIT-CE UN DÉNOUEMENT?

C'est là. Voilà bien, en plein boulevard Haussmann, la grande enseigne dont a parlé madame Lescande : « Dentiste américain ».

Madame Fizanne descend de voiture, regarde cette enseigne et, au dernier moment, elle hésite avant de monter. Elle a mis, pour cette visite scabreuse, une toilette toute noire ressemblant à un deuil, dont l'assombrissement fait ressortir l'éclat blanc de ses cheveux, qui la vieillissent plus que son âge.

Que va-t-elle lui dire, à cet homme, à ce bandit qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu? Quels mots trouvera-t-elle qui aient la puissance de le convaincre, de l'émouvoir ou de l'effrayer? Tous les raisonnements préparés d'avance, ruminés longuement au roulement de la voiture, lui échappent

maintenant, il ne lui en reste que cette phrase, trop simple dans sa naïveté de prière :

« Ne faites plus souffrir une malheureuse femme. »

En montant l'escalier, un large escalier de maison neuve à rampe dorée, elle se demande si c'est agir avec prudence et bien servir les intérêts de Sophie que de tenter cette démarche. Peut-être eût-il mieux valu prévenir en secret Louis Herbelin. La parole d'un homme impose toujours plus que celle d'une femme, mais, d'un autre côté, les hommes du tempérament de Louis mettent les choses au pire par leur violence, tandis qu'une femme... Et puis, il est bien temps de penser à tout cela, maintenant qu'elle a la main sur le bouton de la sonnette !

Le coup de timbre qui résonne à l'intérieur la fait tressaillir, et aussitôt elle se compose un maintien d'entrée. Mais la porte reste fermée devant elle. « N'y aurait-il personne? » Elle serait contente qu'il en fût ainsi. Cependant, par acquit de conscience, et pour ne pas céder au sentiment de lâcheté qui la pousse à reculer au dernier moment, elle sonne de nouveau.

Cette fois, la porte s'ouvre, ou plutôt s'entr'ouvre, tout juste assez pour laisser voir, sur le fond sombre de l'antichambre, une figure grimaçante, effarée et soupçonneuse. Rabouille a reçu de son maître, pourchassé et traqué par les créanciers, la consigne d'éconduire quiconque se présenterait, ayant mine de réclamant ou d'homme de loi. L'intelligent groom

voit tout de suite que madame Fizanne ne doit êtr rangée dans aucune de ces deux catégories. Il ouvr alors complètement la porte, s'efface pour livrer pas sage et change en une grimace accueillante sa pre mière grimace d'effarement.

— Madame vient pour consultation ?

— Non. Faites passer ma carte à votre maître.

C'est un ordre, et un ordre donné avec une tell hauteur, une si méprisante sécheresse de ton, qu Rabouille, déconcerté, s'incline en prenant la cart qui lui est présentée, s'incline encore en introdu sant dans le salon cette visiteuse inconnue.

Laissée seule, madame Fizanne reste debout. El a trop de respect d'elle-même pour installer so attente, comme elle ferait partout ailleurs, dans l maison de cet homme criminel, chez qui elle es comme un témoin d'offensé venant réclamer le excuses de l'insulteur. Mais son regard de commer çante fait autour d'elle un rapide inventaire. Dorure partout. « Faux luxe », pense-t-elle.

Elle reste à la même place, sans bouger, tout droite dans sa dignité, émue d'avance de ce qu'ell va dire, de ce qui va se passer. Les cinq minute qui s'écoulent ainsi commencent à s'éternisen quand tout à coup, devant elle, une porte s'ouvr et un homme paraît, soulevant une tenture de por tière.

Au bruit, elle a levé la tête.

Un grand cri, un cri de terreur. Et marchant en

arrière, chancelante, les bras étendus pour chercher un appui, elle se recule jusqu'à ce qu'elle rencontre la lourde table à pieds dorés, qui l'arrête et la soutient.

Castan regarde cette femme que sa vue épouvante. Il cherche dans ses souvenirs, il évoque les figures oubliées de toutes celles sur qui il a marché dans la vie, et malgré ces cheveux blanchis, malgré ces traits changés depuis plus de vingt années de séparation, il la reconnaît enfin.

— Ah! bah!... ma femme!...

— Votre femme!... Je l'ai été, je ne la suis plus.

Et, fièrement dressée, reprenant son empire sur elle-même :

— En venant ici, j'ignorais que ce fût vous que j'allais voir. Sans cela, je ne serais pas venue, croyez-le.

— Vraiment? Ce n'est guère flatteur pour moi, ce que vous dites là. Sous le nom de Castan comme sous mon ancien nom, je n'en suis pas moins votre mari, madame... Madame... Mais vous aussi, vous avez pris un nom d'emprunt?

— Oui, pour ne plus porter un nom d'assassin.

— Allons donc! Est-ce que j'ai jamais assassiné personne!

— Ah! vous ne vous rappelez plus; mais je me rappelle, moi. Regardez-moi donc; vous verrez encore sur ma figure la trace de vos violences. Vous hésitiez à me reconnaître, tout à l'heure!

Cette cicatrice devait pourtant vous dire qui j'étais.

Et s'animant, oubliant sa terreur de la première minute, marchant vers lui comme pour le défier :

— Tout de suite je vous ai reconnu, moi, malgré votre faux nom, malgré votre faux visage, car tout est faux et menteur en vous. J'aurais dû me douter, d'ailleurs ; j'aurais dû deviner que le misérable qui poursuit madame Herbelin n'était autre que vous. Quel autre homme au monde serait capable ?...

— Sophie Lescande?... Ah ! je comprends, maintenant. C'est donc pour elle que vous veniez?

— Oui, c'est pour elle. Oui, je la connais, votre victime, et je veux la défendre, je veux me mettre entre elle et vous. Que vous a-t-elle fait, la malheureuse? Quel instinct du mal vous pousse à la perdre? Laissez-la donc oublier votre crime. Vous la tuez, en la tourmentant comme vous le faites.

Elle s'est émue à son plaidoyer. Elle oublie presque, en parlant, que c'est son mari qui est là devant elle. Mais Castan hausse les épaules.

— Des phrases, du sentiment, tout cela. Sophie est une sotte. Il ne tenait qu'à elle de ne pas m'avoir pour ennemi. Du reste, si vous le voulez, elle n'entendra plus parler de moi.

Madame Fizanne reste interdite. L'apparente facilité de la victoire qu'elle semble sur le point de remporter l'étonne. Son regard interrogateur cherche à lire dans les yeux de Castan si ce qu'il

dit est sincère. Ah ! qu'elle a raison de rester en défiance ! car il n'avait pas fini, et voici ce qu'il ajoute :

— Je ferai cela, Clémence, si vous oubliez le passé, si vous revenez à moi.

C'est par un cri d'indignation qu'elle lui répond. Revenir à lui ! Elle !...

— Jamais !

Sous l'outrage de ce mépris, Castan relève la tête.

— Si je le veux, pourtant? Vous êtes ma femme. La loi me donne des droits sur vous.

C'est de son rire maintenant qu'elle l'insulte.

« Des droits sur elle !... Il y a longtemps qu'elle a su se mettre à couvert de ses droits. Il ne sait donc pas qu'abandonnée par lui, elle a obtenu une séparation judiciaire ? Faire casser le jugement? Il ne le pourrait pas, il ne l'oserait pas. Un homme comme lui ne va pas devant des juges. Il aurait peur d'un tribunal. D'ailleurs, elle a gardé toutes les preuves de ses infamies. »

— Faites ce que vous voudrez, je ne vous crains pas.

Parole imprudente et presque aussitôt démentie. Il s'avance sur elle, le regard et le geste menaçants.

— Vous avez tort de ne pas me craindre, vous qui me connaissez.

— Oh ! oui, elle le connaît ; elle sait de quoi il est capable. Elle se rappelle les terribles violences dont elle a souffert autrefois ; elle se rappelle le coup de

couteau qui lui a balafré le visage. Elle se vante de ne pas le craindre et c'est de la terreur qu'il lui inspire. Elle pâlit, elle tremble devant la bête fauve dont la colère s'allume. Cette contraction des soucils, cette expression des yeux qui voient rouge, elle ne les a pas oubliées, elle n'a pas oublié non plus la brutalité de ce poing fermé.

— Ne m'approchez pas, j'appelle au secours...

D'un bond, elle est près de la fenêtre et sa main gantée tourne déjà l'espagnolette.

Lui aussi se rappelle et les scènes d'autrefois et la fermeté de ce caractère de femme, dont la résistance l'exaspérait lorsqu'elle le bravait plutôt que de céder aux violences tyranniques. N'importe, il va quand même s'élancer.

La fenêtre s'ouvre, mais en même temps s'ouvre aussi la porte du salon, et Rabouille avance, le cou tendu, sa figure de singe.

— Pst... patron !

Et d'un signe de tête par-dessus l'épaule, désignant la porte d'entrée derrière laquelle s'entendent des bruits et des voix :

— Pas de bêtises... Ils sont là.

Ils ? Qui donc ?... Ah ! quels qu'ils soient, ceux qui arrivent, madame Fizanne comprend que ce sont pour elle des sauveurs.

Le timbre sonne, à plusieurs reprises, à coups précipités. Au lieu d'aller ouvrir, Rabouille se rapproche de son maître. Ils ont un rapide colloque.

Madame Fizanne saisit les mots : « escalier de service... personne... chambres du haut, par les toits. » Et glissant sans bruit sur le tapis du parquet, ils disparaissent tous deux dans l'antichambre.

Seule ! Elle est seule. Une bouffée d'air entre par la fenêtre ouverte avec tous les bruits du dehors. Elle voit en bas le mouvement nombreux des passants sur le boulevard, le va-et-vient des voitures, elle aperçoit, devant la maison, son coupé arrêté, l'attendant, son vieil Antoine sur le siège, le fouet dressé, comme au port d'armes, dans une attitude correcte de cocher de bonne maison. Et elle se demande s'il est vraiment possible qu'au milieu de ce Paris si populeux, si plein de monde et de vie, elle vienne de courir un aussi grand danger que si elle avait rencontré, dans la solitude d'un bois, un forçat en rupture de ban. Mais le danger est passé, la délivrance arrive. La porte va s'ouvrir. Un grincement d'outil fouille la serrure. Pourquoi attendre ? Pourquoi n'ouvrirait-elle pas elle-même ?

Elle va le faire, mais une subite réflexion l'arrête : il lui faudra expliquer sa présence dans cet appartement, avouer qu'elle est la femme du bandit qu'on vient arrêter. Quelle honte pour elle ! Mais comment s'échapper? Cette autre porte dans l'antichambre... C'est par là qu'ils viennent de sortir. Elle l'ouvre doucement, elle regarde, elle écoute. L'escalier de service est désert. Elle entend seulement, vers le haut des étages, un frôlement de fuite rapide. Alors,

de ses mains tremblantes elle baisse son voile, elle descend et, arrivée en bas, affermit sa démarche pour passer, droite, entre deux hommes de mine policière qui semblent faire le guet.

Enfin ! la voilà donc emportée au grand trot du cheval, qu'Antoine dirige, sans ralentir un instant son allure, au milieu de l'encombrement des boulevards. Mais elle n'est pas seule dans l'étroit coupé, tous les souvenirs d'un passé lointain sont avec elle, lui parlent, lui racontent sa propre histoire. A travers les glaces relevées, ce n'est pas le remuant dioroma des rues que voient ses yeux fixes, mais des fantômes évoqués, parmi lesquels elle se reconnaît elle-même jeune fille.

C'était à Tours, rue du Commerce, dans un vaste magasin de province, où l'on vendait des couleurs, des produits chimiques, des articles de ménage : « A l'Arc-en-Ciel », et les lettres de l'enseigne peinte au-dessus de la porte symbolisaient ce titre par l'effet multicolore de leurs nuances fondues les unes aux autres. Depuis longtemps elle n'avait plus sa mère, mais son père était là, un grand vieillard grisonnant, les cheveux en brosse, la barbe en pointe, une blouse de toile blanche par-dessus son paletot, se promenant dans le magasin, au milieu des barils, des caisses, des comptoirs, des casiers remplis de tiroirs étiquetés et numérotés. Ou bien elle le voit, debout sur le pas de la porte, dans une flânerie sur place de boutiquier, regardant passer les gens de la rue, répondant de la

tête à des saluts de connaissances, serrant la main d'un voisin, s'attardant à causer longuement de la prochaine récolte de son clos de Vouvray.

Elle se voit elle-même, à gauche de l'entrée, installée à un petit bureau de chêne, inclinant sur des registres sa tête blonde de dix-huit ans, travaillant sans ennui comme sans regret à une tâche de commis. Son pupitre était placé sur une estrade de deux marches, et lorsqu'elle levait les yeux d'une colonne de chiffres ou d'un report de facture, elle dominait, jusqu'au bout, la perspective du magasin, avec ses innombrables pendaisons d'ustensiles de toutes sortes aux poutres du plafond. C'était l'horizon de son enfance, et ses yeux s'y étaient si bien habitués, qu'elle ne rêvait pas à la possibilité d'en voir jamais un autre s'ouvrir devant elle.

De si loin, elle se rappelle encore le calme, la tranquillité, la douceur d'existence uniforme dont elle a joui dans ce coin de province, où les jours, aux heures pareillement réglées, se succédaient, le lendemain à la veille semblable, jusqu'aux dimanches, qui tous ramenaient la même promenade de surveillance à la petite maison de Vouvray, gardée par un closier-vigneron.

Un jour vint au magasin, avec des échantillons et des albums de prix courants, un nouveau placier d'une maison de Paris. Il la regarda, il lui parla, et, en recluse devant qui l'amour n'était jamais passé, elle se prit tout de suite au charme de ses yeux

noirs, de ses cheveux bouclés, de son sourire moqueur. Il fit la conquête du père aussi facilement que celle de la fille. Elle avait une petite dot, lui n'avait rien que son bagou de commis voyageur, sa poudre aux yeux, son assurance d'homme à bonnes fortunes, mais les renseignements demandés sur lui, presque bons dans leurs termes vagues, suffirent pour le faire admettre d'abord à titre de prétendant, puis à titre de fiancé.

Le mariage fut célébré à la vieille cathédrale de Tours, et ce fut, dès le lendemain, la désillusion. Elle comprit, malgré ses ignorances de jeune fille, que son mari voulait faire d'elle non pas l'épouse, mais une maîtresse de plus. Aucun respect, aucune vraie tendresse. Rien de ce qui rassure les premiers effarouchements, rien de ce qui console des premiers regrets. Toutes ses pudeurs se révoltèrent contre les avilissements qu'il voulait lui imposer.

Il répondit aux larmes par des haussements d'épaules, aux refus par des scènes et des grossièretés de langage, et, prenant en haine l'honnêteté de sa femme, il s'en vengea bientôt par de mauvais traitements. Battue comme une femme d'ouvrier, traînée par les cheveux, défigurée un jour d'un coup de couteau donné dans un accès de fureur, elle cherchait encore, forte au delà du possible, à cacher son malheur, par pitié pour son père et aussi par l'orgueil d'une vieille réputation de famille.

Mais lorsqu'il se fut enfui, l'abandonnant, em-

portant sa dot comme un vulgaire voleur, il lui sembla monstrueux de rester la femme de cet homme, de penser que, s'il revenait, il pourrait la reprendre, et pour se délivrer de cette crainte, pour s'assurer la liberté et la dignité d'une vie courageuse vouée au travail, elle obtint, en plaidant contre l'absent, une séparation judiciaire. Son père lui en voulut de cette résolution extrême. Voyant, avec ses idées étroites de vieux provincial, un déshonneur dans l'éclat du procès, il vendit son fonds de commerce, quitta la ville, se retira dans sa maisonnette de Vouvray, tandis que sa fille, délivrée, partait pour Paris.

Elle trouva un emploi de caissière chez un petit fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine. Pour ne pas être reconnue, car, malgré la séparation légale, elle redoutait encore son mari, elle n'avait ni gardé son nom de femme, ni repris son nom de jeune fille, et s'était créé une personnalité nouvelle sous le nom de famille de sa mère.

Dans les premiers temps, elle eut un remords de s'être ainsi éloignée de son père, de laisser son grand âge à la solitude ; mais quand un jour, sa position assurée, elle lui écrivit pour lui offrir de venir la rejoindre, vivre auprès d'elle à Paris, il répondit par un refus. Avec un égoïsme de vieillard qui craint le voisinage des chagrins et des soucis, il préférait demeurer à Vouvray, soignant sa vigne, taillant les arbres de son jardin, cultivant les choux verts du

pays dans le petit potager attenant. Elle fit le voyage, espérant le décider. Mais un matin, du haut des coteaux où commençaient les vendanges, il lui dit, la main tendue vers la vallée de la Cize, montrant la petite rivière, verte de saules et de roseaux, qui coulait à travers prés : « Retrouverai-je cela, dans ton faubourg de Paris ? » Et elle comprit qu'il ne pourrait pas plus se détacher de sa terre de Touraine, qu'un des vieux ceps de sa vigne ne pourrait, sans mourir, se transplanter dans un autre terroir.

Elle viendrait le voir tous les ans. Elle partit sur cette promesse, mais elle ne revint qu'une fois, une seule, quelques mois après, appelée à un lit de mort.

Avec les cinquante mille francs de la vente des vignes, de la maison et du jardin, elle put prendre à son compte le commerce de meubles de ses patrons, vieilles gens, ménage sans enfants d'ouvriers parvenus, qui se retiraient des affaires, heureux de laisser prospérer leur fonds entre les mains honnêtes de cette jeune femme, si sage, si intelligente, qu'ils croyaient veuve et qui leur inspirait, depuis trois ans qu'elle était chez eux, confiance et respect.

Ce petit magasin du faubourg Saint-Antoine fut l'humble berceau de l'importante maison veuve Fizanne, qui devait envahir plus tard de ses ateliers le vaste hôtel de la rue des Lions-Saint-Paul.

La voiture vient d'entrer sous la porte cochère, et sa secousse au ressaut du trottoir, bien qu'amollie par les ressorts, tire madame Fizanne de la longue

rêverie qui avait emporté son esprit vers les années de sa jeunesse. Il faut qu'elle voie Sophie, qu'elle la prévienne du résultat de sa démarche. Au lieu de remonter chez elle, après être descendue au perron devant lequel le coupé s'est rangé, elle traverse la cour et se dirige vers l'autre escalier, celui qui conduit à l'appartement d'Herbelin.

Quelle chaleur dans le salon ! Mais il faut à la petite Lola cette température de trente-cinq degrés. Une recrudescence de l'hiver a déterminé une reprise de son mal et elle ne se trouve bien que dans ce surchauffement exagéré de l'appartement.

— Elle était ici tout à l'heure, dit Sophie, et elle grelottait là, près du feu. Elle vient de rentrer dans sa chambre, où il fait encore plus chaud.

Madame Fizanne s'est assise, en entr'ouvrant son manteau, le plus loin possible du terrible foyer, Sophie reste devant elle, anxieuse de savoir, et, interrogeant enfin son silence :

— Eh bien?...

— Eh bien, ma pauvre enfant — et madame Fizanne a un geste navré — je ne peux rien !

Sophie la regarde. Elle s'était fait un espoir de l'intervention de madame Fizanne, elle avait voulu avoir confiance dans le secours si généreusement offert, et voici qu'un seul mot renverse cet espoir, détruit cette confiance. Elle ne dit rien, mais elle pâlit, en entendant ce mot qui la frappe et qui, pourtant, la laisse sans étonnement.

— Je ne peux rien, reprend madame Fizanne. Je suis allée chez cet homme, et c'est le seul homme au monde chez qui je n'avais pas le droit d'aller. Je croyais ne pas le connaître et je le connaissais. Il est mon ennemi autant que le vôtre. C'est nous deux, maintenant, vous et moi, qu'il poursuivra de sa haine.

Ces paroles sont bien obscures, mais, sous cette obscurité, Sophie comprend très clairement une chose, c'est qu'elle n'a plus rien à espérer, c'est que les persécutions continueront, et qu'un jour, fatalement, Paul saura tout. Que lui importe le reste? Qu'a-t-elle besoin de comprendre autre chose?

Madame Fizanne, si énergique d'ordinaire, si pleine de force et de volonté, semble aussi découragée que Sophie, aussi effrayée qu'elle de l'avenir et, en se quittant, elles s'embrassent comme deux sœurs dans un danger commun.

Sophie, restée seule, n'a même pas la force de pleurer. Elle a tant pleuré, déjà, dans sa vie, qu'à la longue cette source de soulagement s'est épuisée en elle. Mais son désespoir silencieux et sans larmes n'en est que plus profond. Ce n'est plus le serrement de cœur d'une crainte, d'une appréhension, qu'elle éprouve, c'est l'effroi désolé d'une certitude. Elle est sûre que Paul connaîtra un jour l'odieux secret qu'elle lui a caché. Pourquoi donc se débattre, pourquoi vouloir empêcher que cela n'arrive, puisque cela doit arriver? Ah! misérable impuissance

humaine! Que sert de dire : je ne veux pas, lorsque, implacablement, la destinée veut?

Attendre! attendre que l'inévitable s'accomplisse et ne pas même savoir combien de temps durera l'agonie de cette attente. Sera-ce demain? sera-ce aujourd'hui, tout à l'heure, qu'elle va lire, dans son regard changé, la douleur et le reproche de la vérité connue? A demi couchée sur le divan, elle a fermé les yeux pour ne plus voir l'extérieur de la vie, et depuis longtemps elle est là, accablée dans sa faiblesse, anéantie par une fuite continue et lente du sentiment d'être, qui l'abandonne, comme une eau filtrant par une imperceptible fissure et qui tombe, goutte à goutte, dans le silence large et noir de la nuit. Et ce monotone égouttement, il lui semble qu'elle l'entend, qu'il se fait en elle, qu'il accompagne les battements affaiblis de son cœur.

Puis, c'est un bourdonnement lointain qui lui remplit la tête, un cercle douloureux se serre autour de ses tempes, les étreint, les meurtrit. Est-elle bien elle encore? N'est-elle pas une autre? Immatérialisée, hors d'elle-même comme serait l'âme d'une morte, s'il est vrai que la mort soit ce dédoublement, elle se sent flotter dans un vide sans pensée, s'enfoncer, avec des oscillations de balancement, dans d'infinies épaisseurs de brouillard, et une terreur de vertige la saisit alors, qui lui fait faire un grand effort pour échapper à cette sensation de chute.

Ses paupières alourdies peuvent à peine se rou vrir. Voilà bien le salon, les meubles qu'elle connaît mais tout cela vu à travers une coloration étrange un air bleu qui fait trembler, incertains, les contour des objets. Vaguement elle comprend : Le poêle.. l'asphyxie...

Elle s'est levée. « De l'air, de l'air... »

Que n'essaye-t-elle, elle en aurait encore la force d'ouvrir la porte, de briser un carreau ? Cette idée d salut lui vient, elle fait deux pas en chancelan comme dans l'ivresse, mais tout à coup elle s'arrête « Non... mourir. » Et s'abandonnant alors, renon çant à l'effort qui l'a fait se dresser debout et mar cher, elle s'affaisse, se laisse aller, volontairement à l'endormante torpeur qui amollit ses membres e étend, tout de son long, son corps inerte sur l tapis.

Elle n'avait jamais pensé au suicide, jamais ell n'aurait été capable des lugubres préparatifs qu font, pour mourir, ceux qui allument eux-mêmes u réchaud. Mais est-ce un suicide ? Peut-on appeler d ce nom ce manque de résistance, cet abandon d soi-même à une mort qui s'offre, qui vient sans êtr appelée et qu'elle accepte comme une délivrance ?

La brume bleue se fait de plus en plus épaisse achevant son œuvre, lentement, sûrement. Plus rie de vivant dans le salon, plus un mouvement, plu même le bruit d'une respiration qui s'éteint. Un grande plante verte, sur la cheminée, penche, ell

aussi mourante, ses longues feuilles qui se flétrissent.

C'en est donc fait, elle va mourir, ne plus souffrir. Elle est morte déjà, puisqu'elle n'a plus aucune conscience de la vie. Castan, maintenant, peut s'ingénier à persécuter. Sa victime lui échappe, la mort la lui prend, la sauve de lui, l'emporte bien loin des méchancetés humaines, dans la tranquillité profonde d'un repos que ne troublent ni les regrets, ni les remords, ni les inquiétudes, là où il n'est plus rien de toutes les misères qui font les vivants malheureux. Que ces portes restent fermées, que ces fenêtres demeurent bien closes. Que personne ne vienne avant que le silencieux mystère de mort soit accompli, ouvrir à l'air du dehors, à l'air pur, à l'air revivifiant, car ce serait pitié de rendre aux tristesses de l'existence celle que voilà si près d'en être délivrée.

Mais non, il n'en sera pas ainsi.

Une trombe qui traverse le salon, renversant les meubles, un grand fracas de vitres brisées, de croisées violemment ouvertes, des cris, des appels. Et Paul Herbelin, car c'est lui, a déjà, lorsqu'on arrive, étendu Sophie sur le divan, il a déjà ouvert son corsage, cassé les cordons dans sa hâte tremblante et maladroite, fait sauter les agrafes, déchiré le linge, mettant nue au grand jour, aux yeux de tous, une blanche et pudique poitrine que semble ne plus devoir jamais soulever aucun souffle.

Son frère l'aide, aussi troublé que lui, demande

de l'eau, des sels, du vinaigre, à la bonne effaré qui s'empresse, se trompe, n'apporte rien de ce qu'i faut. Lola elle-même est accourue, affrontant l froid des fenêtres ouvertes. Enveloppée dans so grand châle, toute tremblante, sans force pour s rendre utile, devant ce corps inanimé qu'elle regard de ses grands yeux d'où les larmes coulent, elle n peut que crier au milieu de ses sanglots d'enfant « Oh ! Sophie... Oh ! Sophie... »

Paul a senti sous sa main un léger battement « Elle vit ! » Mais elle sera mieux dans sa chambre dans son lit, qu'étendue là au milieu de ses vête ments défaits. Loüis la prend dans ses bras. Elle n pèse rien à ses mains d'Hercule, il la soulève e l'emporte, toujours évanouie, laissant aller, su l'épaule qui la soutient, sa tête blonde aux cheveu dénoués.

La bonne, une robuste fille, et Lola, un peu re mise de sa frayeur depuis qu'elle sait sa belle-sœu vivante, l'ont à elles deux déshabillée, et la voil couchée, aussi décolorée, aussi blanche que les den telles d'oreiller qui encadrent son visage. Mais peu à peu, dans la tiédeur du lit chauffé d'avance, u peu de rose revient, une bouffée de vie, une montée de sang, à ces joues, à ces lèvres froides auxquelles tout à l'heure, Paul donnait sa respiration. Ses yeu s'ouvrent, et son premier regard flotte vague, égar comme cherchant à ressaisir une vision disparue. Se souvient-elle ? L'étonnement de ce regard dit que

non. Elle reconnaît les rideaux bleus de sa chambre. Pourquoi est-elle là, couchée comme une malade ? D'où lui vient cette grande faiblesse qui la force à rester immobile sous ses couvertures, et ne lui permet de remuer que ses yeux agrandis et questionneurs? « Qu'ai-je donc? Que s'est-il passé? »

— Rien, ma chérie. Mais il faut te reposer, tâcher de dormir.

Elle ne veut pas dormir, elle veut comprendre, elle veut se rappeler. Comme si les souvenirs douloureux ne devaient pas lui revenir assez tôt!

Elle fait, les yeux refermés, un grand effort de mémoire. Ah! oui, Castan... madame Fizanne... Le passé, l'avenir... C'est de tout cela qu'elle a voulu mourir. Pourquoi l'a-t-on réveillée, pourquoi ne l'a-t-on pas laissée dans ce lourd sommeil d'anéantissement?

C'est Paul, c'est son mari dont elle sent la main sur la sienne ; dont elle devine, sans le voir, le visage penché au-dessus du sien. De nouveau elle ouvre les yeux, elle le regarde : « Pauvre ami !... Il ne sait donc pas encore !... Si j'étais morte, peut-être il n'aurait jamais su... » Inconsciemment elle a murmuré ces mots à demi-voix, mais il l'interrompt, doucement il lui fait violence pour qu'elle se taise, posant le doigt sur sa bouche.

— Tais-toi, ne parle pas, il ne faut pas que tu parles.

Et, près de son oreille, tout près, dans l'effleure-

ment d'un baiser, une fois encore elle entend de ces paroles de bonté, de tendresse et d'amour, qui lui ont si souvent, dans les moments de défaillance, rendu le courage de vivre, la force de se dévouer. Et ces paroles, aujourd'hui, lui murmurent une promesse, lui offrent un espoir de salut :

— Est-ce Paris qui te rend malheureuse ? Eh bien, si tu veux, nous irons loin, bien loin, vivre tous les deux.

— Oh ! oui ! loin, bien loin !

Et tranquillisée, voulant revivre, se sentant encore aimée, doucement elle s'endort en gardant dans sa main la main de son mari.

A quelques jours de là, Louis Herbelin vint voir madame Fizanne tout exprès pour lui parler de la subite résolution prise par son frère Paul de quitter Paris. Louis n'y comprenait plus rien. N'avait-il pas toujours été convenu que Paul garderait la fabrique de meubles lorsque madame Fizanne se retirerait des affaires ? Et voilà qu'aujourd'hui, sans raison, sans motif sérieux, son frère renonçait à ce projet, depuis si longtemps arrêté, lui demandait de s'associer avec lui, d'acheter ensemble cette usine près de Menton, pour laquelle il était à la veille de traiter.

Madame Fizanne ne s'étonna pas; elle approuvait au contraire ce changement. « Votre frère a raison; Sophie sera mieux là-bas qu'à Paris. » Quant à elle, elle comptait le plus tôt possible se retirer complètement des affaires. On trouverait sans peine un acqué-

reur pour la maison ; et elle irait, elle aussi, vivre tranquillement en province, dans ce cher pays de Tourraine où l'attiraient ses souvenirs d'enfance. Mais elle disait tout cela d'un ton si abattu, d'un air si attristé, que Louis, en l'écoutant, sentait autour de lui un désastre.

— Voyons, madame Fizanne, on me cache quelque chose. Depuis cet accident de l'autre jour...

— Oh !... un accident !...

Et tout à coup, parlant très vite, d'une voix plus basse, penchée vers lui, le regardant en face :

— Votre belle-sœur a voulu se tuer. Vous ne l'avez donc pas compris ?

— Se tuer ! Et pourquoi, bon Dieu ?

Longuement alors elle lui raconta toute l'histoire de Sophie, son enfance, sa jeunesse, l'attentat dont elle avait été victime, les persécutions dont elle était poursuivie depuis son mariage, l'alliance monstrueuse de sa mère, de son frère, avec l'homme qui s'acharnait contre elle. Elle lui dévoila les tristesses, les angoisses, les remords immérités de cette âme épeurée, sut lui faire comprendre et suivre, dans toutes ses phases, le long supplice qui avait amené Sophie jusqu'à désirer la délivrance de la mort.

— J'ai voulu la défendre, ajouta madame Fizanne, me faire sa protectrice. Mais j'ai échoué, je ne peux rien pour elle. A votre tour, mon ami, défendez-la, protégez-la.

Vraiment, il n'eût pas été besoin qu'elle mît dans sa prière un aussi chaleureux accent, car Louis ému de colère et de pitié, était tout prêt à s'élancer, à courir, pour châtier, sans perdre un instant, le misérable qui osait menacer le bonheur de son frère, le lâche qui, depuis si longtemps, faisait souffrir cette pauvre petite Sophie. Il s'était levé. Ses longues moustaches tremblaient. Dans son cerveau montait une congestion de fureur qui ne lui laissait que deux idées bien nettes, assommer l'homme ou l'étrangler.

— Qui est-ce donc, ce coquin ?

— Mon mari.

Debout devant lui, madame Fizanne était très pâle, et, dans sa pâleur, la sinuosité rouge de sa cicatrice éclatait plus violemment. Ah ! il comprenait, maintenant, il devinait le drame raconté par cette ligne sanglante, dont il voulait autrefois déchiffrer le mystère. Qui donc dénonçait-elle, cette marque indélébile, sinon lui, l'inconnu, le mari ? Décidément il l'étranglerait, ce serait plus sûr, et il sentirait au moins sous ses doigts un râle d'agonie.

Cette résolution de mort, madame Fizanne la lut dans ses yeux, car elle lui dit, froidement, sans qu'il eût parlé :

— Vous ne ferez pas cela, je vous le défends.

En même temps elle le dominait de son regard clair, domptait, de sa voix perlée, le bouillonnement de sauvagerie soulevé du fond de sa nature brutale.

— Si vous voulez sauver la femme de votre frère,

si vous voulez me servir, car moi aussi je suis menacée, vous m'obéirez, vous agirez comme je vous dirai d'agir, vous ne ferez rien que ce que je vous dirai de faire. Pour Sophie comme pour moi, il ne faut pas qu'il y ait de scandale.

Il avait baissé la tête. Tout le passé le reprenait, le faisait soumis à la volonté de cette femme, autrefois aimée.

Ce Castan, son mari, un être lâche comme tous les êtres vils. Lorsqu'il verrait, au lieu de deux femmes, un homme devant lui, peut-être reculerait-il. Mais en ce moment il était d'autant plus dangereux qu'il était caché. Il fallait le chercher d'abord, Dieu sait dans quels bas-fonds, et, après l'avoir retrouvé, le surveiller et lui faire comprendre qu'un défenseur était là. Louis voulait-il se charger de cette tâche ?

S'il le voulait !...

Madame Fizanne lui prit la main et, le regardant :

— Pas de violence, surtout. Vous le promettez ?

— Je vous le jure.

XI

UN PROTECTEUR

— J'vas vous dire, monsieur. Son ami, M. Rabouille, — vous savez p't-être qui ? un petit rouge qui a toujours le mot pour rire, — hé ben, il venait quasiment tous les dimanches et ils allaient ensemble à la pêche au brochet. C'est la saison, vous savez. L'hiver, comme ça, par l'eau trouble, au moment de la crue, ils viennent au long des berges et on en prend des quantités. Même que j'en ai là un, dans mon panier, qui va dans les trois liv'es à trois liv'es un quart, que j'ons pris en dessous de l'île.

C'était Alfred, le jardinier du Coudray, venu à Paris par le premier train du matin, pour se plaindre à M. Herbelin de la conduite de Charles, toujours en villégiature à la maison de campagne. Mais le paysan, prolixe, voulant dire trop de choses à la fois,

noyait ses révélations dans un flux de paroles au milieu duquel il s'imaginait les faire plus facilement passer ; il s'y perdait, s'entortillait, n'en sortait plus, et, continuellement, Paul, ou Louis qui assistait à l'entrevue, étaient obligés de le tirer de ses incidentes pour le ramener au sujet de son voyage.

— Voyons, Alfred, nous parlerons de brochets une autre fois. Pour le moment, revenons à M. Charles.

— Oui, monsieur, m'y voilà. Pour en revenir, je l'a donc pris en dessous de l'île, une bonne place, oùsque M. Charles et son ami allaient souvent, même que je la leur y appâtais au sang tous les samedis soir. Mais ce jour-là, au lieu d'y aller comme d'habitude, ils ont loué le bateau au père Forbin, pour pêcher dans le courant, une idée à M. Rabouille, qui disait comme ça que les grosses pièces sont dans le milieu. Faut croire qu'ils se seront laissés dévaler en dérive jusque par devers Corbeil, puisque Forbin a retrouvé son bateau, le lendemain, au drêt des minoteries, attaché par la chaîne à un pieu, autant dire abandonné, avec tous les attifiaux de pêche dedans et une rame en moins qui manquait. Quand nous avons su ça, ma femme et moi, nous les avons crus noyés, et nous sommes restés deux jours encore ben inquiets, que j'allais peut-être en écrire la chose à monsieur, quand sur les quatre heures, ce jour-là, ils sont revenus au Coudray. Ah! bon Dieu! monsieur, dans quel état! Si vous les aviez vus!... Et pas seuls, encore, c'est là le pire!

— Comment, pas seuls? Ils ont amené du mond avec eux?

— Du monde! Ah ben oui, du joli monde! Tro sales filles des papeteries, qu'il y a un quartier de ville où ce gibier-là pullule, qu'on peut seuleme pas y passer le soir.

Paul, si calme d'habitude, si maître de lui, ne p retenir un mouvement de colère.

— Chez moi! Dans ma maison! Et vous avez sou fert cela?

— Dame! monsieur, j'y ai ben fait observer, M. Charles, mais il m'a envoyé promener, disa que je me mêle de ce qui me regarde pas. Et mêm il m'a manqué, il m'a appelé « vieille bête! »

Le rouge montait encore aux joues du pauvre A fred, au souvenir de l'injure qu'il avait reçue, dont avait souffert sa dignité de paysan :

— Vieille bête! ah ben!...

Il répétait le mot en branlant la tête, et on senta bien que c'était surtout cela qui l'avait décidé à fai le voyage de Paris pour venir se plaindre.

Cependant Paul l'interrogea, et, petit à petit, question en question, il sut le détail de tout ce qu s'était passé à la maison de campagne, pendant l deux jours que ces filles de fabrique y étaient restées comme en pays conquis. Un vrai pillage! Les ap partements envahis, la basse-cour décimée pou fournir à de pantagruéliques repas, des liqueur prises à crédit chez l'épicier, au compte de M. He

belin, la porte de la cave forcée, car une serrure à crocheter n'embarrassait guère Charles Lescande. Et le soir un sabbat infernal, des chants, des cris, des danses, les fenêtres sans rideaux flambant des reflets des bougies et de grands feux allumés, au point que les passants s'arrêtaient sur la route et se demandaient s'il y avait dans cette maison un incendie ou une noce. C'était une noce, dans le sens que Charles et Rabouille attachaient à ce mot : « une noce à tout casser ! » Et il y en avait eu, de la casse! Casse de carreaux, de verres et d'assiettes. Après le passage de cet ouragan de folie, on aurait pu ramasser les débris à pleins paniers, et plus d'une chaise était restée boiteuse, sur trois pieds, dans la salle à manger du rez-de-chaussée de la petite villa bourgeoise.

Alfred et sa femme, protestant à leur manière, s'étaient retirés dès le premier jour chez leurs parents, à l'autre bout du village, laissant ainsi le champ libre, pour n'avoir nulle responsabilité, à toutes les extravagances de la bande dévastatrice. Ils n'étaient rentrés qu'après avoir vu Charles, Rabouille et leur compagnie, « tous en ribote, les femmes encore pus que les hommes », disait Alfred, s'embarquer sur l'impériale de la vieille patache qui fait le service de correspondance entre le Coudray et la gare de Corbeil.

Le premier soin des jardiniers, après ce départ, avait été de visiter du haut en bas la maison pour ju-

ger des dégâts commis. Alfred ne pouvait parvenir à les énumérer tous. Placards ouverts, tiroirs fouillés, tout saccagé, tout sens dessus dessous, tout pêle-mêle. « C'est pour accuser personne, mais ben des choses ont dû s'en aller dans les poches aux demoiselles. » Ce qui le révoltait surtout, ce brave Alfred, c'était qu'on n'eût pas même respecté sa serre. Dans son indignation, oubliant de surveiller son langage : « Les gueuses !... Elles m'ont tout ravagé. » Et il s'apitoya, dolent, sur les géraniums, les gynériums, les aspidistras, chers à son cœur, qu'il prononçait « espisistrates », et dont les boutures lui avaient coûté tant de soins. Il sortit de son panier, comme spécimen, un des derniers survivants de ses élèves : un jeune dracéna, aux minces feuilles vertes en panache, malingre et chétif dans un tout petit pot. Il le posa sur la table.

— Je l'ai apporté pour madame. C'est une ben belle plante d'appartement.

— Ça s'arrose souvent? demanda Louis Herbelin.

— Dam !... quand elle a souëf.

Paul était loin d'avoir l'esprit à rire de cette naïveté bête. Il ne l'entendit même pas. De nouveau il interrogeait Alfred, il voulait savoir si Charles Lescande s'était déjà rendu coupable d'autres escapades du même genre. Les réponses embarrassées du jardinier, ses réticences, pouvaient laisser supposer qu'il en était ainsi, et on devinait, sous de demi-aveux aussitôt rattrapés, la peur d'un blâme pour ne

pas avoir parlé plus tôt. Dans tout ce qu'il disait, rien de bien clair, de bien précis, sinon que souvent Charles et son inséparable Rabouille étaient allés « tirer des bordées » à Corbeil. Mais avaient-ils, d'autres fois, introduit des femmes dans la maison? Les molles dénégations d'Alfred sur ce point ressemblaient à un mensonge. Pour échapper à l'embarras d'un interrogatoire trop insistant, sa grosse malice de paysan trouva une ruse. Il entama le chapitre de la réputation de « Mossieur Charles » dans le village. Il put alors se venger à cœur joie du mot « vieille bête » qu'il n'avait pas pardonné. « Un ivrogne, un pas grand'chose, un coureur de filles, pour ne pas mentir, v'là ce qu'on dit de lui. » Et il nommait les gens, le père Forbin ou un autre, en citant l'opinion de chacun. Puis vinrent des histoires longuement racontées, dans leurs plus insignifiants détails; une dispute de Charles avec un garçon de la ferme; un conflit, suivi de coups de poing et de procès-verbal, entre Rabouille et le garde-pêche, et, pour finir, comme bouquet, il narra, après bien des hésitations, l'aventure survenue à madame Guillot, « vous savez ben, madame Guillot, qu'est veuve depuis trois ans et qui n'est pas une jeunesse, pour sûr! Elle vient d'avoir un garçon et tout le monde dit, dans le pays, qu'il ressemble à M. Charles ».

Quelle honte! Quelle honte surtout pour Sophie lorsqu'elle saurait tout cela! Heureusement qu'on devait bientôt émigrer dans le Midi, car jamais elle

n'aurait voulu retourner au Coudray, après de tels scandales causés par son frère.

Paul, n'ayant plus rien à apprendre, congédia le jardinier.

— Vous déjeunerez à la cuisine, puis vous repartirez. Mais pas un mot à personne ici de tout ce que vous m'avez raconté. Vous entendez, Alfred? Pas un mot, si vous tenez à votre place.

Alfred promit, protesta de son dévouement à monsieur et à madame, ramassa sa casquette et son panier posés par terre, et prit congé gauchement, en saluant du pied, à la mode villageoise.

Quand il fut parti :

— Eh bien, dit Louis, il en fait de belles, monsieur ton beau-frère.

— Ah! si tu savais!... tout ce qu'il m'a causé de tourments!

Et dans un mouvement d'expansive confidence, ce qui était bien rare chez lui, car sa nature silencieuse et renfermée était le contraire des expansions, Paul se laissa aller à étaler devant son frère ses mille sujets de plainte contre Charles Lescande. Il parla de son inconduite, de son indignité, de sa jalousie, de sa méchanceté. « Il ira jusqu'au crime, il est né pour le mal. » Il en avait déjà commis, des crimes, il avait volé. Oui, c'était un voleur. « Écoute cela. Une année, j'ai donné à Sophie des boucles d'oreilles en diamants. Un beau jour, elles ont disparu. Au premier moment j'avais déposé une plainte et

une enquête a été commencée. Mais cette plainte je l'ai retirée, j'ai fait arrêter l'enquête, par pitié pour ma pauvre femme. J'avais trop peur que l'on découvrît le véritable coupable, car je le connaissais, moi, je l'avais deviné. J'étais si sûr du fait, qu'interrogé seul à seul il n'a pu nier, il a été forcé d'avouer, et je lui ai fait rendre les boucles. Il y a cela entre nous. D'autres choses encore que je ne peux dire, même à toi. Aussi, comme il me déteste! Quelle haine il a contre moi! »

Louis était indigné. Il se rappelait aussi ce que madame Fizanne lui avait dit de Charles Lescande, et avec colère :

— Comment! c'est un être pareil que tu hébergeais là-bas, à ne rien faire, dans ta maison de campagne? C'est vraiment trop de bonté!

Mais Paul répondit de son air redevenu tranquille :

— Ce n'est pas par bonté que j'avais pris ce parti. Eloigné de nous, il était moins à craindre.

— Aurais-tu peur de lui, par hasard? C'est moi qui le materais, et si tu veux que je m'en charge...

Mais tout à coup, sa pensée bifurquant, il changea de ton.

— Si tu l'expédiais en Amérique? Il doit avoir le goût des voyages, cet oiseau-là. Tu sais que j'ai gardé là-bas une de mes haciendas. C'est un ancien domestique de mon beau-père, un homme énergique et tout dévoué, qui l'exploite de compte à demi avec

moi. Je n'aurais qu'à lui envoyer ton beau-frère en le lui recommandant. Je te réponds que tu n'en entendrais plus jamais parler.

— Louis !...

Il y avait un accent de reproche dans l'exclamation de Paul Herbelin. Louis le regarda et, comprenant sa pensée, il se mit à rire, mais une légère rougeur parut sous le teint brun de ses joues.

— Ah! tu te rappelles les histoires de là-bas que je t'ai racontées, la facilité avec laquelle nos Gauchos, dans leur existence de demi-sauvages, se font justice d'un coup de couteau ou d'une balle de carabine? Dame! mon cher, ce serait presque excusable, on se débarrasse comme on peut d'une bête nuisible.

Il ne devait cependant parler ainsi que par plaisanterie, car il reprit aussitôt, avec un sérieux accent de sincérité :

— Tu peux être tranquille, va, on ne lui ferait pas de mal. Je te prie de croire qu'il ne courrait d'autre danger que les dangers ordinaires de la vie des pampas. Seulement, on le garderait à vue comme un prisonnier, sur le domaine, et on saurait bien l'empêcher de revenir en Europe. C'est dans ce sens qu'il faut me comprendre, quand je dis qu'on n'entendrait plus parler de lui.

Paul fut obligé de reconnaître que, dans ces conditions, la proposition de son frère valait la peine d'être examinée. Que l'on décidât en effet Charles Lescande à s'expatrier ainsi, et il était plus que pro-

bable qu'on serait pour longtemps, sinon pour toujours, débarrassé de sa gênante présence. Une fois interné là-bas, dans cette hacienda dont les vastes pâturages formaient la limite du monde civilisé et confinaient au territoire de tribus sauvages, il lui serait bien difficile, le voulût-il, de revenir en France. Et il y avait de grandes chances pour que ce projet fût accepté par lui d'enthousiasme, si on le lui présentait avec quelque habileté. Le voyage le tenterait, les récits de Louis enflammeraient son imagination, car il était bien, comme Castan, de cette race d'aventuriers parisiens, de déclassés du ruisseau, parmi lesquels se recrutent les émigrants des pays neufs, et qui se laissent capter aux mirages des Eldorados et des Californies.

Paul ne prévoyait qu'un sérieux obstacle. Madame Lescande ne consentirait jamais au départ de son fils. Mais Louis haussa les épaules. Charles se moquerait bien de l'opposition de sa mère s'il se mettait ce voyage en tête.

— Laisse-moi faire, je le verrai et je saurai bien le décider. Voyons, me donnes-tu carte blanche pour agir à ma guise ?

Il y eut encore, de la part de Paul, une minute d'hésitation et de réflexion :

— Oui, dit-il enfin, j'y consens.

Et, au bout de quelques instants, comme pour expliquer la véritable, la seule raison qui le décidait, il ajouta :

— Ce sera une si grande tranquillité pour ma pauvre Sophie !

Louis s'était levé. Enchanté de son idée, il pensait qu'en s'abouchant avec Charles Lescande et son ami Rabouille, il parviendrait à découvrir la trace de Castan disparu. Allons ! il commençait bien son rôle de protecteur. Avant huit jours, il aurait embarqué pour l'Amérique un des ennemis, Charles Lescande, et peut-être Rabouille en même temps. Pourquoi séparerait-il ces deux inséparables, s'ils voulaient faire le voyage à deux ? Quant à Castan... De nouveau un flot de colère lui monta au cerveau en pensant à cet homme ; il fut obligé de faire effort pour se rappeler le mot de madame Fizanne : « Pas de violence » et la parole d'obéissance qu'il lui avait donnée.

Pour se secouer, cherchant dans le mouvement un apaisement, il avait fait plusieurs tours dans la pièce, et sous le poids de son grand corps les planches du parquet criaient à chacun de ses pas. Il s'arrêta comme son frère prononçait le nom de Sophie.

— A propos, tu sais que je l'enlève aujourd'hui, ta femme ? Oui. Je l'emmène aux Champs-Elysées visiter une exposition industrielle. J'ai sa promesse. C'est convenu depuis hier.

— Avec Lola ? demanda Paul.

— Oh ! non.

Et Louis expliqua que la santé de Lola était encore trop chancelante pour qu'elle pût, par ce temps

froid de décembre, se risquer à cette promenade.

Depuis son accident, depuis près de quinze jours, c'était la première fois que Sophie consentait à sortir. Elle avait d'abord refusé, lorsque son beau-frère lui avait proposé de l'accompagner à cette exposition. Elle ne se sentait pas le courage de secouer la torpeur languissante, le malaise obscurcissant qui semblaient la suite de son asphyxie. Comme prise, après cette grande secousse, d'un immense besoin de repos et d'abandon, elle restait, en peignoir, étendue sur une chaise longue, ainsi qu'une convalescente, dans une immobilité, dans une paresse de mouvement, qui la rendait semblable à Lola. C'était moins encore un affaiblissement physique qu'un délabrement de son être moral. Elle se trouvait sans forces, incapable de retenir les larmes qui lui venaient aux yeux et, lentement, perlaient entre ses paupières fermées.

Elle avait donc refusé d'abord. Mais Louis avait insisté avec tant d'affection fraternelle pour obtenir d'elle cette sortie que, lasse de résistance, elle avait fini par céder. Et puis, il avait employé le meilleur de tous les arguments : « Paul s'inquiète. Si vous sortez il vous croira mieux. Faites cela pour lui, ma petite belle-sœur ! »

Ils partirent vers deux heures, après déjeuner. Paul les accompagna jusqu'au fiacre qu'on était allé chercher pour eux et qui attendait devant la porte. En quittant Louis, il mit dans la poignée de main qu'il lui donna un muet remerciement pour ses at-

tentions envers Sophie, et par le sourire, par le regard qu'il adressa à celle-ci, déjà installée au fond de la voiture, il la remercia, elle aussi, de l'effort qu'elle consentait à faire en acceptant cette promenade.

Le cocher tourna la rue des Lions-Saint-Paul et, pour se rendre aux Champs-Elysées, prit au plus court, par la rue de Rivoli. Le cheval marchait lentement, comme la plupart des chevaux de fiacre. Sophie se laissait aller au roulis de la voiture, regardait, à travers la vitre, le mouvement de la rue, entendait à peine le bruit de paroles dont l'entourait son beau-frère, et on voyait bien, au vague de ses yeux, qu'elle n'écoutait pas, qu'elle était ailleurs, tourmentée par ses inquiétudes. Mais Louis étant venu à parler de l'avenir, de l'installation projetée dans le Midi, elle parut tout à coup s'intéresser à ce qu'il disait et, se retournant de son côté, l'interrogeant avec un accent d'impatience dans la voix :

— C'est vrai, cette affaire... Où donc en est-elle ?

— Mais elle est pour ainsi dire conclue, nous sommes maintenant d'accord avec les vendeurs.

Il allait expliquer les raisons qui avaient retardé la signature du traité, mais Sophie l'interrompit :

— Quand pensez-vous que nous puissions partir? Paul parlait l'autre jour du printemps. C'est bien long.

— Non, ce n'est pas trop long. Trois ou quatre mois. Il faudra bien ce temps à Paul pour terminer

la liquidation de la maison Fizanne, où il a des intérêts engagés.

Et, arrêtant sur elle un regard qui l'eût gêné si elle l'eût aperçu, il lui demanda :

— Vous êtes donc bien pressée de quitter Paris, ma petite belle-sœur ?

— Oh ! oui... Je suis si lasse !

Ce cri lui échappa pour ainsi dire malgré elle. Un silence suivit pendant lequel on n'entendit plus que le bruit de roulement du fiacre, le grincement de son essieu mal graissé, le tintement continuel, agaçant, du timbre à bouton de verre bleu dont chaque tour de roue mettait en branle la sonnerie détraquée. Sophie, regrettant ce qu'elle venait de dire, avait retourné la tête du côté de la portière et continuait à regarder dehors, à travers la vitre qui tremblait et grelottait, aux cahots du pavé, dans son cadre de bois.

Ce fut pour elle un grand saisissement d'entendre, au bout d'un instant, son beau-frère lui dire, d'une voix apitoyée :

— Oui, je sais, ma pauvre Sophie, je sais.

Que savait-il ? Il ne pouvait rien savoir de la vérité, il ne savait rien. Et pourtant ces paroles l'effrayèrent, elle eut un serrement de cœur, et elle attendit avec anxiété qu'il se fît mieux comprendre.

— Est-ce qu'il vous tourmente toujours, cet homme ?

Elle se retourna d'un seul mouvement, tout le

sang retiré du visage, et fixant sur lui des yeux effarés :

— Qui donc ?... Que voulez-vous dire ?...

Il souriait. Il se forçait à sourire pour la tranquilliser, pour qu'elle vît bien, tout de suite, qu'elle avait devant elle un ami, un compatissant, un dévoué. Mais ce sourire fit mal à Sophie. Elle se cacha la figure dans ses deux mains. A la subite pâleur de son effroi, succédait maintenant le vif coup de flamme d'une rougeur de honte, qui se voyait sur son visage à travers ses doigts minces, montait, sur sa nuque inclinée, juqu'à la racine de ses cheveux, nuageant de pourpre rose le transparent tissu de sa blancheur de blonde.

Il savait donc, il savait ! Son beau-frère, le frère de son mari ! Il connaissait son passé. Elle éclata en sanglots, toute secouée, comme une coupable, n'osant ni relever la tête, ni le regarder, bien qu'elle sentît vaguement, dans la manière dont il lui avait souri et jusque dans son silence d'à-présent, une indulgence pour son malheur, une pitié pour son innocence.

Très embarrassé devant cet accès de larmes, regrettant de l'avoir provoqué, Louis Herbelin attendait que Sophie se calmât. Il voyait en face de lui le dos gris-blanc du cocher, courbé sur son siège, fouettant sans relâche son cheval poussif, et, machinalement, il suivait des yeux le mouvement automatique du bras qui se levait et se baissait, accompa-

gné d'un flottement de houppelande. Ce dos de cocher, à peine séparé d'eux par la minceur du carreau de verre, mais si loin, dans son indifférence retournée, de tout ce qui pouvait se passer derrière lui, drame ou comédie, suicide ou scène d'amour, dans l'isolement roulant de la voiture, si étranger aux joies comme aux douleurs, aux bonheurs et aux souffrances, journellement promenés, du même trot boiteux, à l'heure et à la course, ce large dos impassible était bien l'emblème, ridiculement matérialisé, sous l'usure élimée de son grossier vêtement, de l'universelle inattention des hommes pour tout ce qui n'est qu'individuel.

— Ne pleurez pas ainsi, remettez-vous, ma petite belle-sœur. Vous n'avez plus rien à craindre, maintenant que madame Fizanne m'a prévenu, maintenant que je suis là pour veiller sur vous et sur elle.

Longtemps il lui parla sur ce ton, cherchant à la rassurer, à la consoler, et il y parvenait presque. Pendant qu'il lui tenait les mains, les lui serrait avec amitié, peu à peu descendait en elle un calme inconnu. Dans le découragement de son impuissance, dans la lassitude de sa faiblesse, elle sentait ne pouvoir mieux faire que s'abandonner désormais, les yeux fermés, irresponsable de l'avenir, aux initiatives de cette protection virile qui s'offrait et s'imposait.

Il lui fit des reproches, il la gronda. Comment,

elle avait voulu mourir ! C'était très mal. Quel chagrin elle aurait causé à ce pauvre Paul!

— Il fallait venir me trouver, il fallait tout me raconter. Est-ce que je ne suis pas un peu votre frère ? Maintenant vous ne me cacherez plus rien, n'est-ce pas ? Vous aurez confiance en moi, vous me direz tout ?

Elle le lui promit, et, les yeux encore pleins de larmes, elle le remercia de son dévouement.

Ils passaient devant la grille des Tuileries.

— Voulez-vous descendre? fit Louis. Cela vous ferait peut-être du bien de marcher un peu au grand air.

Mais elle refusa. A cette place, ce souvenir lui revint en regardant la grille, elle avait un jour, étant avec Lola, subi l'outrage d'être accostée par Castan.

La voiture continua son chemin, marchant toujours du même trot lent et cahoté, soutenu par la perpétuelle excitation du fouet. Elle atteignit le bout de la rue de Rivoli, traversa la place de la Concorde et prit l'avenue des Champs-Élysées, toute fourmillante d'équipages dont les panneaux luisants miroitaient au soleil. Sur les côtés, de grands arbres sans feuilles, aux troncs gris, dressaient très haut leurs ramures nues, parmi lesquelles se posaient des vols de corbeaux et de gros ramiers. Deux courants de promeneurs montaient et descendaient, mêlant toutes les nuances de toilettes féminines dans une remuante agitation de flots multicolores, qui glis-

saient sans se confondre les uns entre les autres. De longues plumes ondulaient sur des chapeaux Rembrandt, et les blanches semblaient de loin des mouettes volant bas. Malgré l'attiédissement de l'air et l'ensoleillement de cette belle journée, qui était, en plein décembre, comme une trêve printanière, de nombreuses fourrures, martre fauve, viron noir, renard argenté, épaississant les vêtements de leur pelage, rappelaient bien l'hiver et faisaient songer aux froids de la veille, aux neiges possibles du lendemain.

La voiture s'arrêta devant la grande porte du palais de l'Industrie. Louis descendit, courbant son grand corps pour franchir la portière, puis il aida Sophie à descendre à son tour. Pendant qu'elle se dirigeait seule vers l'entrée, il paya le cocher. Mais une contestation s'éleva. Le cocher réclamait l'heure pour être allé charger rue des Lions-Saint-Paul. C'était un gros homme apoplectique, congestionné par les trop longues heures d'immobilité du siège, de cette mauvaise humeur des hommes toujours assis qu'un rien exaspère et qui entrent tout de suite en fureur; Louis, qui se sentait dans son droit, ne voulut tenir compte de la réclamation grossièrement formulée; il maintint le prix de la course, augmenté d'un très raisonnable pourboire, et pour éviter, à cause de Sophie, une altercation désagréable, il s'empressa de s'éloigner. Mais il fut poursuivi d'une bordée d'injures. En s'entendant ignoblement in-

sulter, il se retrouva d'un bond auprès du fiacre, allongea les deux mains, saisit au hasard, à pleines poignées, les plis du manteau, enleva le gros cocher comme un paquet, le tint quelques secondes en l'air à bras tendus, hurlant, se débattant, grotesque dans ses contorsions de résistance, tous ses vêtements remontés, frappant le vide de ses galoches de bois, les bras empêtrés dans l'envolement de sa houppelande, dont apparaissaient, alternativement, l'envers et l'endroit, avec un battement d'aile désespéré de grand oiseau pris au piège.

Lourdement, d'un seul bloc, Louis le posa debout, en face de lui, sur le trottoir :

— Et maintenant, expliquons-nous ?

Mais, en reprenant terre, le cocher se trouva subitement calmé. Il n'avait pas envie de s'expliquer davantage avec un bourgeois de cette trempe. Non plus rouge, mais blême de rage, dompté par cette démonstration de supériorité brutale, plus prestement que ne l'aurait laissé croire sa corpulence, il regrimpa sur son siège, d'où, dominant les passants arrêtés, qui riaient de lui et hautement approuvaient Herbelin, d'un furieux tour de fouet il cingla sa bête poussive. Le vieux cheval, victime patiente et résignée, sans relever sa tête baissée, donna, de son encolure écorchée, le coup de collier douloureux du départ ; il voulut reprendre, sur ses jambes raides, son trot boiteux habituel, mais sous le manche et la lanière frappant sans relâche, en rayant le poil, sa

croupe osseuse, son flanc creux, son échine saillante, il lui fallut, remuant de douleur un pauvre restant de queue sans crins, retrouver pour un temps l'allure oubliée du galop.

A cette petite scène du trottoir parisien, avaient assisté de loin deux ouvriers en paletot, coiffés l'un d'une casquette, l'autre d'un feutre noir. Lorsque Herbelin descendit le cocher : « Mâtin, en v'là une poigne ! » fit celui qui portait casquette. Il voulait se rapprocher, mais son camarade le retint par la manche. « Pas de bêtises, hein, Rabouille, nous sommes bien là. Pas besoin d'aller plus près. » Et Charles Lescande jugea même prudent de s'effacer derrière un tronc de marronnier, avant d'apprendre à son inséparable acolyte que l'individu à « poigne » n'était autre que Louis Herbelin, le frère de son beau-frère, et la dame blonde tout en noir, qui venait de sortir du sapin, sa propre sœur. Cela dit, il continua, non d'un seul trait, mais par bouts de phrases coupés, qu'interrompaient des exclamations de Rabouille, des remarques de l'un ou de l'autre sur l'exécution du cocher :

« — Tu penses si elle doit être furieuse, ma duchesse de sœur ! Le jardinier a dû parler. — Hé, regarde donc, gigote-t-il, le bonhomme ! Si j'étais que lui, je lui collerais un bon coup de sabot. — Bien sûr, vois-tu, qu'il est venu à Paris, cet imbécile d'Alfred, et qu'il leur a conté les histoires du Coudray. — Tiens, il a fini, le v'là qui le pose. — Alors,

tu comprends, ma vieille, c'est pas le moment de nous faire présenter par Sophie à son Brésilien de beau-frère. »

Le fiacre en fuite passa devant eux, sautant sur ses ressorts, secoué par les ruades du cheval, que la douleur des coups sur les plaies de sa vieille peau usée mettait à la fin en révolte. Rabouille se fit un porte-voix de ses deux mains et, de son accent le plus voyou, de sa voix la plus faubourienne, avec un de ses gestes de singe : « Hé ! Collignon... Comben que tu pèses ?... »

Puis, se retournant vers Charles, et parlant, avec une nuance d'admiration, de Louis Herbelin : « Mâtin, — c'était son mot, — un rude homme tout de même ! »

— Pour ça oui, c'est pas une chiffe comme son frère Paul.

Et Charles se mit alors à raconter tout ce qu'il savait d'Herbelin aîné. D'abord il calomnia ses anciennes relations avec madame Fizanne. Elle avait été sa maîtresse, il l'affirma d'un seul mot grossier. Rabouille s'arrêta pour le regarder. « Es-tu bien sûr de ça ? » Et comme Charles maintenait son dire, donnant pour preuve des racontars d'ouvriers renvoyés de la maison, Rabouille fit claquer ses doigts.

— En v'là une bonne ! Sais-tu qui c'est, toi, c'te dame Fizanne ? Pas plus de Fizanne que dans mon œil. C'est la légitime à Castan. Oui, mon petit, sa femme, sa vraie femme. J'ai surpris la chose un jour

qu'elle est venue le moraliser à propos de ta sœur. Tiens, c'est le jour où il a filé du boulevard Haussmann.

Il se tut quelques instants, réfléchissant, cherchant dans sa cervelle inventive d'être malfaisant quelque infamie à combiner, puis il reprit :

— Situation de mélo. Le mari et l'amant. Faut trouver moyen de tirer parti de ça. Une supposition qu'on dénonce l'amant au mari. Il voudra le faire chanter, pas vrai ? Encore un tas de mic-mac et d'histoires et, pour nous, des petits profits à pêcher en eau trouble.

Ils avaient repris dans les Champs-Élysées, pleins de soleil, leur promenade de flânerie gouapeuse, les mains dans les poches, traînant les pieds dans la poussière, fumant des cigares d'un sou que Rabouille appelait des « crapulos ». Ils crachaient loin, regardaient en dessous « le beau monde », évités des passants sur leur mine sournoise. Ils s'arrêtèrent à un banc, dont les autres places furent désertées autour d'eux. Charles trouvait des objections aux beaux projets de son ami. Louis Herbelin n'était pas commode, on venait de le voir tout à l'heure avec ce cocher. Il serait dangereux de se frotter à lui. Et il rappelait d'autres histoires du même genre qui lui avaient été racontées, la violence et la force prodigieuse du « frère à M. Paul » étant restées légendaires dans les ateliers de la maison Fizanne. La fameuse caisse de meubles dont il avait empêché la chute,

était devenue, avec le temps, toute une pile de caisses portées sur le dos. Une autre fois, deux ouvriers avaient manqué de respect à la patronne. « Il te les a pris, un de chaque main, ni plus ni moins que des lapins, par la peau du cou, et je cogne, je cogne... qu'il leur a fêlé, comme deux noix, le coco l'un contre l'autre. »

Rabouille eut une réflexion pleine de philosophie : « Bah ! quand il cognerait ! Ça ne sera pas sur nous, mais sur Castan. Pour lors, qué que ça nous fait? »

En face d'eux, Polichinelle, derrière la toile de son minuscule théâtre, appelait depuis un moment les passants de son étrange voix de gosier de bois. Ils se levèrent de leur banc, et, sans doute pour y trouver une inspiration dramatique, ils allèrent, parmi des gamins, des soldats, des nourrices sans surveillance, assister, aux places gratis de la corde, à la représentation de Guignol.

Louis Herbelin avait rejoint Sophie. Elle ne s'était pas retournée et, sans se douter de la scène qui venait d'avoir lieu, elle reprit le bras de son beau-frère. Elle ne remarqua pas qu'il rajustait sa cravate tournée de côté, qu'il effaçait de la mains le plis et les cassures du plastron blanc de sa chemise. Ce large plastron, constellé de boutons d'or, laissé à découvert par un gilet échancré comme un gilet de soirée, la grosse chaîne de montre qui suspendait au premier bouton de ce gilet une grappe de breloques, ses gants de peau de chien, ses bottes fines, son cha-

peau à larges ailes d'un noir neuf bien lissé, tous ces détails de toilette, joints à son teint bistré, à sa large barbe à l'américaine, faisaient de Louis Herbelin ce type de riche étranger, de planteur enrichi, de millionnaire exotique, que l'on rencontre si fréquemment à Paris.

Ils entrèrent dans le palais, ayant des cartes, par une des petites portes de côté. Une ombre de crypte, une fraîcheur de cave, tombaient des voûtes de pierre du vestibule où se tenait un gardien de planton, mais tout de suite ils débouchèrent dans les vastes galeries du rez-de-chaussée. Du fond de ces galeries venaient des bouffées d'air, imprégnées des senteurs d'étables laissées par une récente exposition d'animaux de basse-cour ; l'installation de leurs boxes se voyait encore, entre les colonnades de fonte, dans de longues perspectives dont la solitude était gardée du public par de légères barrières de bois. En face, la large travée conduisant au jardin, semblable, avec son sol terreux et sablé, à l'avenue d'entrée de quelque hippodrome. A droite et à gauche, les deux escaliers de pierre. Ils montèrent, lentement, précédés et suivis d'autres groupes, dont le piétinement sur les dalles se changeait, dans la sonorité du monument, et un bruit continu d'averse. A chaque palier, des quêteuses pour une œuvre d'écoles se tenaient la bourse en main, comme à des portes d'église. Des tapisseries pendues aux murs en cachaient, par places, la nudité blanche, et, lorsqu'un

courant d'air agitait leurs plis, il semblait qu'une bouffée de vent passât dans les branches des forêts représentées par ces verdures, qu'un mouvement de vie fît s'agiter les ailes de leurs volées d'oiseaux, courir plus haletants les limiers de la chasse peinte et se redresser la ramure du cerf poursuivi.

Ils passèrent dans les différentes salles. Sophie se laissant conduire par son beau-frère, avec une soumission de volonté abdiquée, sans désir de rien voir, regardant à peine les merveilles exposées, traversant du même pas de fatigue et d'ennui les céramiques, les terres cuites, les dessins d'ornementation. Le public était peu nombreux, disséminé, peuplant à peine le vide des salles, public payant de semaine, que semblaient poursuivre la désillusion de ce qu'il s'attendait à voir et le regret maussade des vingt sous donnés à l'entrée.

Sophie voulut bientôt se reposer et ils s'assirent sur une banquette de velours, au milieu de l'orfèvrerie. C'était, sous le rayon du jour tombant du plafond vitré, un étincellement éblouissant où l'or, l'argent, le vermeil, mêlaient leurs reflets, mariaient leurs éclats, chantaient tous la gloire et la richesse.

Des gens s'arrêtaient devant ces vitrines étincelantes, se penchaient sur les barres d'appui, attirés par la fascination rutilante des métaux précieux. Comme en face d'un trésor de cathédrale, les admirations prenaient des voix baissées. De la place où ils étaient assis, Louis et Sophie regardaient les

expressions cupides des physionomies, écoutaient les exclamations de convoitise. Louis s'en amusait, mais Sophie, elle, s'en trouvait attristée, ce spectacle reportant sa pensée vers d'autres cupidités, vers d'autres convoitises, dont elle avait souffert, dont elle souffrait encore.

Lorsqu'ils furent descendus au jardin, elle éprouva comme un soulagement ; il lui sembla qu'elle respirait plus à l'aise. La hauteur de l'immense nef, sous ses vitrages de toiture supportés par des arceaux de fonte, donnait une illusion de plein air, complétée par la vue des moineaux voletant libres dans ce vaste emprisonnement. L'exposition se continuait là ; c'était même, par un groupement de plus nombreuses industries et une plus grande affluence de monde, sa partie principale. Ils la traversèrent d'un bout à l'autre, lentement, mais sans s'arrêter. Des bruits voltigeaient dans l'air, les entouraient, les suivaient, se mêlant au murmure de la foule, des accords de pianos essayés, des sifflements de machines, et, à l'horlogerie, les tic-tac de centaines de balanciers en mouvement, qui semblaient lutter à qui émietterait le plus vite le temps en secondes et en minutes.

Cependant, Sophie se sentit reprise de sa fatigue. Elle voulut se reposer encore avant de quitter le palais. Elle s'assit, et Louis à son côté, dans un coin presque solitaire. Près de là commençait l'exposition des cristalleries. Sur les cristaux étagés, serrés les

uns contre les autres, tombait un rayon de jour qui allumait aux facettes taillées des scintillements d'étincelles et jetait jusqu'à leurs pieds, sur le sable de l'allée, un reflet teinté d'arc-en-ciel.

Par une de ces fréquentes associations d'idées, qui sans autre cause qu'une similitude d'impression, rattachent aux choses présentes les très lointains souvenirs de choses complètement disparates, Sophie, en voyant ses points de lumières aux étalages de verreries, se mit à penser tout à coup au temps où, jeune fille, elle regardait à travers les vitres les lanternes s'allumer, dans la brume du soir, de l'autre côté de la rue, et passer l'étoile marchante, scintillante, continuellement éteinte et rallumée, que l'homme du gaz promenait au bout de sa longue perche. Sa pensée reportée vers ce temps, d'autres souvenirs lui arrivèrent en foule. Elle avait peu causé, jusqu'alors, avec son compagnon. Elle était restée isolée, près de lui, dans la tristesse de ses réflexions intimes. Mais maintenant, un besoin d'expansion lui venait. Elle se rapprocha de Louis, et, à demi-voix : « Vous rappelez-vous, Louis, lorsque vous habitiez, avec Paul, dans notre maison de la rue Buffon ? »

Et avec l'entraînement d'une confiance toute fraternelle, se sentant indulgemment écoutée par un être bon, elle parla de ce temps qui avait été le plus heureux de sa vie. Elle raconta l'histoire de son amour pour Paul, comment elle avait commencé à

l'aimer, presque sans qu'elle s'en doutât. Elle dit le calme et le bonheur que cet amour, tout pur et sans espoir, avait mis dans sa vie de jeune fille, la guérissant de ses chagrins. L'ancienne « Maison de famille » restait pour elle pleine de ces souvenirs doux. Dernièrement elle était passée avec Paul, dans la rue Buffon. La maison était toujours la même, avec son toit d'ardoises, ses balcons de fer à torsades, son écriteau où se lisait toujours : « Appartements et chambres meublés. » Ils avaient alors eu le même désir, son mari et elle, de la revoir, d'y retrouver les impressions de leur jeunesse, et ils avaient éprouvé la même émotion lorsqu'on leur avait fait visiter l'appartement de l'entresol, qui se trouvait vacant.

C'était l'ancien appartement de sa mère, demeuré presque semblable, meublé des mêmes meubles vendus en même temps que la maison. Elle avait retrouvé, près de la fenêtre, la chaise où elle se mettait d'habitude pour coudre. C'était à cette place qu'un soir Paul s'était penché vers elle, pour lui dire : « Je vous aime. »

Peu à peu, cependant, le jour avait baissé. Le soleil disparu, les étalages de la cristallerie perdirent leurs feux irisés et leurs nuances d'arc-en-ciel, dont les splendeurs s'éteignirent lentement dans un pâlissement de lumière. Les fragiles contours se givraient de blanc, une confusion de formes rêvées remplaçait la réalité des objets, dans de décroissantes transparences, qui allaient s'effaçant jusqu'à l'invi-

sible deviné. Et cela bientôt ne forma plus qu'une seule masse de brumeuse blancheur, d'où sortaient des vibrations, des tintements clairs, des notes de cristal fêlées, frissonnantes, prolongées en suraigu, et qui semblaient les voix surnaturelles, le chant plaintif de toutes ces fragilités. Puis la masse, se figeant dans une plus complète uniformité de tons, prit l'opacité solide d'un bloc de glacier polaire, et de ses flancs mêmes sortait, comme une émanation de ses transparences perdues, le peu de jour qui éclairait encore la hauteur de la nef.

Comme si cette douceur de lumière mourante se fût, en même temps que dans l'air, épandue dans son âme, Sophie, à ce moment, était toute remplie de souvenirs heureux. Les tristesses, les souffrances, les inquiétudes, se fondaient dans cette évocation du passé, du seul bonheur qu'elle eût jamais eu ; et comme elle l'avait vécu, ce court bonheur de sa jeunesse, dans la maison de famille de la rue Buffon, elle continuait à parler de cette maison avec le regret de l'avoir quittée, de n'avoir pu y enfermer sa vie pour l'y passer toute, seule, isolée du monde, recluse dans l'étroitesse du logis où avait fleuri son amour pour Paul Herbelin.

Va, pauvre femme, berce-toi du rêve de ce qui aurait été possible, de ce que tu voulais, mais n'a pas été. Refugie-toi, par la pensée, dans cette tranquille demeure, reprends-y, vers la fenêtre, ton ancienne place accoutumée, alors que tu regardais, songeuse,

te disant que tu l'aimerais toujours, mais que jamais tu ne serais sa femme, se balancer dans la nuit, au-dessus de la grille, les rameaux des grands arbres. La mélancolie de ces souvenirs vaut mieux que l'irritante angoisse de douleurs nouvelles que t'apportera peut-être demain.

Le flot des visiteurs s'écoulait, sortant du palais de l'Industrie, mais ils ne retrouvaient plus dehors la gaieté d'une journée de soleil. Le vent, avec le soir, tournait du nord. Des menaces de neige obscurcissaient le ciel de Paris, et Sophie Herbelin se sentit toute frisonnante, en traversant, au bras de son beau-frère, les Champs-Élysées où des lumières éparses s'allumaient déjà, dans la blancheur ouatée de brouillard d'un crépuscule d'hiver.

XII

DANS LA NEIGE

La neige est tombée. Depuis plusieurs jours, elle tombe, à flocons épais, elle voltige dans l'air qu'elle rend silencieux ; c'est un tourbillon lent, continu, monotone de mouvement et de blancheur, à travers lequel, par instants, passe un coup de vent du nord qui ramasse les flocons, les entraîne, les enlève, les emporte bien haut comme pour les balayer d'un seul coup, mais il en vient d'autres, il en vient toujours, le ciel tout entier n'est plus qu'une vaste nuée de neige qui s'émiette inépuisablement.

La neige tombe, ensevelissant Paris. Elle recouvre les toits, elle encombre les rues, change les grandes places en déserts sibériens où l'on enfonce jusqu'aux genoux, met de niveau, par sa blanche épaisseur, les trottoirs et les chaussées, et l'armée

de balayeurs, dispersée de tous côtés par escouades, fait un travail de Danaïdes en remplissant les tombereaux qui, par longues files, s'en vont à la Seine jeter, du matin au soir, au courant glacé, des milliers de mètres cubes de neige. Le fleuve la prend, la fond, la dissout, l'emporte en gonflant son flot; mais il ne pourra jamais dévorer toutes les neiges de Paris : il y en a trop, il y en a plus qu'il n'est humainement possible d'en enlever, et toujours il en tombe du grand nuage immobile obscurcissant le jour.

C'est une lutte entre Paris et la neige. Le fleuve ne suffisant pas, Paris ouvre ses bouches d'égout. Par pelletées, par brouettes, par voitures, la neige est précipitée aux conduits souterrains d'où montent des grondements de torrents. Pour s'en débarrasser, de cette neige envahissante, Paris utilise tous ses coins; il l'entasse en montagnes dans ses terrains vagues, il la transporte partout où les terrassements de son sol fouillé ont laissé des vides d'excavations ; mais il n'a pas assez de places, il n'a pas assez de trous pour la contenir toute, et Paris est vaincu par la neige silencieuse qui tombe obstinément.

Elle tombe, elle n'arrête pas de tomber. Ni jour ni nuit ne cesse son blanc floconnement. Et ce n'est pas seulement la neige que Paris combat : c'est aussi le froid, un des froids les plus terribles qu'il ait jamais eu à supporter. Tous les matins, les passants consternés et grelottants constatent aux thermomè-

tres exposés dehors les progrès de ce froid qui, chaque nuit, descend à quelques degrés de plus.

Hier, la Seine charriait et entraînait au milieu de ses glaçons flottants les neiges qu'on lui jetait. Elle ne charrie plus aujourd'hui ; les blocs de glace se sont arrêtés, pressés, soudés les uns contre les autres, elle est prise. La Seine est prise ! Les journaux ont annoncé cette nouvelle, et les Parisiens vont en foule sur les ponts, le long des parapets, regarder le spectacle rare de leur fleuve changé en glacier. La neige, qu'on y jette toujours, n'est plus emportée par le courant, mais s'amoncelle en grands tas qui montent le long des murs de quai, tas gris et sales de neige boueuse, de neige souillée, de neige des rues, qui n'est plus qu'un fumier de neige.

Peu de voitures dehors, presque toutes au pas. Les piétons vont encore plus vite, bien que marchant lentement, avec précaution, pour ne pas glisser aux aspérités rugueuses des trottoirs. Les omnibus ont attelé des chevaux de renfort, et voici, malgré cela, un de ceux de Grenelle-Bastille arrêté au pont des Tournelles, ne pouvant avancer. Les chevaux glissent, rayant de leurs fers le pavé glacé, fument de sueur dans leurs efforts impuissants et soufflent bruyamment des naseaux, en se rejetant l'un contre l'autre, lorsque le cocher, jurant du haut de son siège élevé, les enveloppe de son coup de fouet.

La pente est trop dure à monter, il faut faire descendre tous les voyageurs, quelques-uns se plaignent

et parmi ceux-ci madame Lescande, de fort méchante humeur, grogne plus fort que personne. « Est-il Dieu possible de la forcer, avec ses rhumatismes, à piétiner ainsi dans la neige, quand elle a payé six sous pour aller en omnibus ? » En haut de la montée, la voiture s'arrête et chacun reprend sa place. Une fois réinstallée dans son coin, tout au fond, madame Lescande renoue une conversation commencée avec une autre grosse femme, portière et cancanière comme elle : « Oui madame ; on trouve tous les matins des gens qui ont été gelés pendant la nuit. — Je vous crois, madame ; j'ai vu ça dans le journal. — Pensez donc, avec des froids pareils ! » Et elles parlent de ce dont tout le monde parle en ce moment, du froid, de la neige, de la Seine prise, des chauffoirs publics ouverts dans certains quartiers, des braseros allumés en plein vent sur les places.

Madame Lescande va chez sa fille, et il faut qu'elle ait un motif bien pressant de voir Sophie pour avoir entrepris le voyage de Grenelle à la rue des Lions-Saint-Paul, au lieu de rester bien tranquillement dans son fauteuil à mijoter ses douleurs au coin d'un bon feu de coke, ainsi qu'elle a fait depuis ces grands froids. L'omnibus est enfin arrivé, sans nouvel arrêt, sur la place de la Bastille. Là, madame Lescande et sa voisine de place, prenant des directions opposées, se quittent avec forces salutations et promesses de se revoir, car la grosse dame est aussi une habitante de Grenelle et elles ont mutuellement échangé leurs

adresses. Le trajet est court de la Bastille à la rue des Lions : un bout de la rue Saint-Antoine, quelques pas dans la rue du Petit-Musc, on est tout de suite arrivé. Mais à madame Lescande il faut plus de vingt minutes pour franchir cette distance. Depuis quelques années, elle a considérablement engraissée, sa démarche s'est encore alourdie en vieillissant, elle peine et souffle à chaque pas comme une asthmatique. Elle a gardé son ancienne habitude de maugréer et de soliloquer tout en marchant et, aujourd'hui, la neige et le froid lui donnent plus de raisons que jamais d'exhaler son intarissable mauvaise humeur.

Sophie était loin de s'attendre à voir sa mère lui arriver ce jour-là. Elle ne put cacher sa surprise quand madame Lescande entra, sans se faire annoncer, dans sa chambre.

— C'est toi, maman! Par cette neige!

— Oui, c'est moi. Une heure et quart d'omnibus! Entends-tu cela? Une heure et quart!... Aussi j'ai les pieds gelés. Laisse-moi d'abord me chauffer un peu.

Sans défaire la vieille rotonde dont elle était enveloppée, et qui lui donnait une tournure de paysanne en route pour le marché, elle s'installa le plus près possible de la cheminée où brûlait un feu vif et ce ne furent, pendant les premières minutes, que doléances et gémissements sur son état de santé, ses douleurs dans les membres, sa difficulté de respiration qui, en ce moment, après la montée des étages, ne la laissait parler qu'avec un gras essoufflement.

Elle conclut en disant, quand elle fut un peu remise :

— J'avais à te parler. Il fallait bien que je me dérange, puisque, toi, tu ne viens jamais me voir.

Sophie ne releva pas ce reproche. A quoi bon expliquer à sa mère, qui ne les aurait pas comprises, les raisons qu'elle avait de n'aller chez elle que le plus rarement possible? Elle se contenta de lui demander, avec une certaine inquiétude, car toujours elle craignait la menace de quelque nouveau danger.

— Tu avais à me parler?...

— Oui, répondit madame Lescande. A propos de ton frère. Tu sais ce qui se passe?

Non, Sophie ne le savait pas. Madame Lescande, en deux mots, le lui expliqua.

— Charles veut aller en Amérique, et c'est ton beau-frère, — de quoi se mêle-t-il, celui-là? — qui lui a fourré cette belle idée dans la tête.

Puis, regardant sa fille, comme pour vérifier dans ses yeux la sincérité de son ignorance :

— Tu ne savais pas cela? Vraiment, tu m'étonnes. Ton mari ou ton beau-frère ont bien dû t'en parler.

Mais Sophie protesta. Elle ne savait même pas que Louis Herbelin eût vu Charles. Madame Lescande eut le geste « enfin! » d'une personne qui, par condescendance, veut bien croire ce qu'on lui dit. Puis, venant tout de suite à son but :

— Je compte sur toi pour empêcher ce départ.

Mais Sophie secoua doucement la tête :

— Je ne veux plus me mêler de ce qui regarde Charles. Il m'a fait trop de mal dans la vie.

Madame Lescande haussa les épaules.

— Allons, tu es trop sévère! Il a quelques torts, sans doute, mais il n'est pas méchant. Et la preuve, tiens, il m'a chargée de te donner un avis.

— Lequel? demanda Sophie avec un sourire contraint.

Madame Lescande chercha ses mots, hésita une minute :

— Au sujet de quelqu'un... dont tu n'aimes pas qu'on te parle. Ce quelqu'un-là aurait l'intention d'envoyer une lettre anonyme... à ton mari. Peut-être même l'a-t-il déjà fait.

Sophie avait pâli, ses mains avaient été prises d'un léger tremblement.

— Charles l'a su par son ami Rabouille, reprit madame Lescande, car, pour lui, il est brouillé avec la personne. Tu vois que c'est ton intérêt qu'il reste à Paris. Il t'avertirait des choses qu'on manigancerait contre toi.

Sophie eut un mouvement de répulsion. Elle eût trouvé monstrueux d'accepter l'alliance d'un être aussi dépravé que son frère. Et comme sa mère insistait encore pour qu'elle empêchât le départ de Charles, de nouveau elle secoua négativement la tête.

Alors madame Lescande ne retint plus sa colère. Sophie avait menti tout à l'heure. Elle savait qu'on

voulait embarquer Charles. Elle, son mari, son beau-frère, avaient comploté cela entre eux, et ce grand braque d'Herbelin s'était chargé d'exécuter la chose en montant la tête au pauvre garçon. Mais on avait compté sans elle. Elle saurait bien empêcher ce voyage. Elle enfermerait Charles plutôt que de le laisser partir.

Elle s'en alla, furieuse, sans un adieu à sa fille, retrouvant, malgré l'ankylosement de ses rhumatismes et l'épaississement de sa lourde personne, les gestes désordonnés de ses accès de violence d'autrefois.

A partir de ce moment, Sophie ne pensa plus qu'à une chose, à cette lettre anonyme dont sa mère avait parlé. L'idée de cette lettre s'empara de son esprit, la poursuivit, devint une obsession. Comment empêcher le passé d'arriver jusqu'à son mari? Elle en parlerait à son beau-frère, devenu son protecteur; elle n'avait d'espoir qu'en lui, mais pourrait-il quelque chose et serait-il encore temps? La lettre était peut-être déjà écrite. — Le malheur est toujours si prompt à venir! — Peut-être Paul l'avait-il reçue, peut-être savait-il déjà.

Toute la journée, cette angoisse la tortura. Si seulement madame Fizanne eût été à Paris! Elle serait allée la trouver, se confier à elle, lui demander conseil, comme tant de fois elle avait fait.

Mais depuis plusieurs jours madame Fizanne était partie. La secousse éprouvée en retrouvant dans Cas-

tan son mari, le trouble jeté dans son existence par cette rencontre, survenant au moment où elle touchait à un âge critique de femme, avaient déterminé en elle une sorte de maladie nerveuse, un mal d'épeurement, qui du jour au lendemain avait brisé son activité et sa force morale. Le reflet de jeunesse jusque-là conservé à son visage par le sourire et le regard subitement s'était effacé, et il semblait qu'elle eût atteint d'un seul coup la vieillesse que lui donnaient ses cheveux blancs. Coûte que coûte, malgré l'hiver, malgré les affaires en suspens, elle avait voulu fuir Paris, réaliser tout de suite son désir de se retirer en Touraine, n'espérant retrouver que là sa tranquillité perdue, et elle avait, en partant, laissé à Paul Herbelin pleins pouvoirs pour terminer seul la liquidation de la maison.

Il s'en occupait activement. Ce jour même, il avait signé chez le notaire le contrat de vente avec les acheteurs de la fabrique. Il en revint tout heureux, c'était chose faite ! Quand il rentra, Sophie leva vers lui un regard anxieux. Savait-il?... Non, il souriait. Elle aurait donc le temps de prévenir son beau-frère, de s'entendre avec lui, mais il fallait, pour cela, qu'elle le vît seul à seul. Or, Louis n'arriva qu'à l'heure du dîner. Il paraissait, lui aussi, comme son frère, content de sa journée, car il fut, pendant le repas, d'une expansion plus bruyante encore que de coutume.

On passa une partie de la soirée groupés en fa-

mille dans la chambre de Lola. Les grands froids condamnaient la petite créole à garder le lit. On lui parlait de la neige du dehors, des glaces de la Seine, et elle frissonnait, elle se renfonçait dans les couvertures en poussant du pied, sous l'édredon, Mirette, sa compagne d'hivernage, qui de temps en temps sortait à l'air un tout petit bout de nez blanc pour respirer. Paul dit un mot des affaires, annonça que le départ dans le Midi pourrait s'effectuer beaucoup plus tôt qu'il n'y avait d'abord compté. On passerait par la Touraine, madame Fizanne ayant invité les deux ménages à venir faire un séjour d'un mois auprès d'elle.

— Et jamais nous ne reviendrons dans cet affreux Paris!

A ce cri de Lola, comme un écho, la voix de Sophie répondit :

— Oh! non... Jamais!

Son beau-frère la regarda, mais, peu clairvoyant, il ne sut pas lire dans ses yeux qu'elle désirait lui parler. Aussi fut-il très étonné, une heure après, quand Paul et Sophie étaient depuis longtemps déjà retirés dans leur chambre, d'entendre frapper doucement à sa porte. Il ouvrit. Sophie était devant lui, en peignoir, décoiffée pour la nuit, l'appelant d'un signe : « Un mot, venez! »

Dans le salon sans lumière, éclairé vaguement d'un reflet de la grosse lanterne de la cour, ils se parlaient de près, à voix basse, mystérieux concilia-

bule qui leur donnait un air de deux complices réunis pour une action coupable.

— Je suis perdue, disait Sophie, si mon mari reçoit cette lettre.

Et elle ajouta avec un geste de regret :

— Ah ! si j'avais pu lui jeter, à cet homme, les dix mille francs qu'il m'avait demandés !...

Mais Louis se récria :

— Allons donc ! C'eût été un marché honteux ! Et puis cela ne ferait qu'exciter une convoitise qui sans cesse reviendrait à la charge. Ce serait toujours à recommencer. Sans cela, eh parbleu ! je les donnerais de bon cœur, ces dix mille francs, et cent mille, et plus encore, pour assurer votre tranquillité, ma chère Sophie...

Elle baissa la tête, sentant bien qu'il avait raison, que de l'argent donné attirerait de nouvelles demandes, appuyées de nouvelles menaces.

Louis reprit :

— Je sais maintenant où trouver cet homme. Dès demain j'irai. Je lui parlerai comme on doit parler à ces gens-là. Je vous réponds bien qu'après il ne bougera plus.

— Demain ! fit Sophie, demain !... sera-t-il encore temps ?...

Non, demain il ne sera plus temps. C'est aujourd'hui, c'est hier qu'il aurait fallu agir, car elle est déjà partie, cette lettre sans signature qui doit apprendre à Paul Herbelin, dans un laconisme brutal,

qu'avant d'être sa femme Sophie Lescande avait appartenu à un autre... « Elle était la maîtresse d'un nommé Castan, photographe dans le faubourg Saint-Jacques... » Et c'est Castan lui-même qui ose affirmer ce mensonge !

Pour que sa dénonciation arrive sûrememt à son adresse sans s'égarer en route, il a chargé son fidèle Rabouille de la mettre à la poste, sous un faux nom, comme lettre chargée. Rabouille s'est ponctuellement acquitté de cette commission, et il n'était pas seul, Charles Lescande l'accompagnait. Oui, Charles Lescande l'a vue, cette lettre à l'adresse de son beau-frère. Il a bien deviné ce qu'elle renfermait, puisqu'il était au courant des projets de Castan, et il n'a pas protesté, il n'a rien dit, il a laissé l'infamie s'accomplir. Il a même souri méchamment, pendant que, derrière son grillage, l'employé de la poste pesait, timbrait, enregistrait la lettre chargée, sans se douter qu'il se rendait inconsciemment complice d'une criminelle action.

En sortant de là, les deux amis allèrent dîner gaiement au cabaret. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs jours, et ils en avaient à se raconter !

— Je suis riche, c'est moi qui régale, dit Charles. Et il fit sonner dans sa poche plusieurs pièces de cent sous.

— Mâtin ! t'as donc fait un héritage? demanda Rabouille.

Comme des aristos en partie fine ou comme des

voleurs qui ont un coup à monter, ils demandèrent « un cabinet », pour causer plus à l'aise, et se firent servir du cacheté, dédaignant, ce jour-là, le simple vin au litre.

Ah ! si Louis Herbelin avait entendu Charles Lescande parler, tout en découpant la large entre-côte aux pommes que le garçon venait de poser sur la table !

— .... Il veut me faire partir en Amérique. J'y avais d'abord coupé, moi, dans ce voyage, je m'y emballais. Mais après, je suis entré en méfiance. J'ai flairé le truc. Histoire de me supprimer. C'est-il gentil, ça, de la part de mam'zelle ma sœur ? Elle espérait peut-être que je serais mangé en route par les requins, ou là-bas par les sauvages. Mais minute ! je vas jouer celui qui veut partir, tant que le Brésilien aboulera de l'argent. Pour ça, il fait bien les choses. Cent francs qu'il m'a déjà donnés pour me nipper. J'y en demanderai encore, sous couleur de payer mes dettes. Un homme d'honneur file pas comme ça pour les Amériques quand il doit à son mannezingue, et d'autres, que je lui dirai. Et en fin des fins, quand il n'y aura plus de carottes à tirer, je me fais bon fils. Je cède aux supplications de la mère qui ne veut pas que je parte. Vous comprenez, je ne peux pas y faire cette peine, à ma pauv'mamam !

Après ces derniers mots, prononcés d'une voix larmoyante, il ajouta, goguenard et content de lui :

— Ça sera-t-il bien joué, hein, ce tour-là ?

Rabouille déclara que c'était un coup de génie, et félicita son ami sur son habileté.

— Seulement, ma vieille, gare à nos peaux ! Tout cela finira par du grabuge. J'ai insinué à Castan les histoires que tu m'as contées sur sa légitime et le grand Herbelin.

— Et lui m'a demandé l'adresse à Castan. Je la lui ai donnée. On les verra nez à nez un de ces jours. Ça sera drôle.

— Avec ça le poulet que ton beau-frère va recevoir demain !...

— Ma foi, fit Charles, tant pis qu'ils se débrouillent ! Si Sophie avait été plus gentille... Après tout, j'ai rien à me reprocher, pas vrai ?... C'est toi qu'as mis la lettre... et je l'ai même fait prévenir du coup par la mère.

Les bouteilles avaient succédé aux bouteilles, le cachet vert au cachet rouge ; leur dîner fini, ils prirent le café dans d'épaisses demi-tasses en l'arrosant largement de cognac ; puis, l'addition payée, ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous, discutant s'ils iraient faire une partie de billard ou terminer la soirée dans un beuglant des environs. Le billard l'emporta et ils entrèrent dans un estaminet du faubourg. Ils y passèrent deux heures, jouant mal, mais prétentieusement, poussant la bille avec un grand mouvement d'épaule, annonçant des coups : « Regarde-moi ce quat'bande » et le quatre bandes

était manqué. Ils avaient pris, de nouveau, du café et du cognac, et ils mâchonnaient, tout en jouant, leurs cigares continuellement éteints et rallumés. Ils se lassèrent enfin de leur partie qui n'avançait pas, gênés peut-être aussi par les regards de la galerie, par des sourires surpris autour d'eux. Charles déclara qu'il n'était pas en veine ; Rabouille s'en prit au billard. « Un sabot, pas moyen de jouer là-dessus ! » Ils s'assirent alors devant leur table et absorbèrent un certain nombre de bocks. Mais ils s'ennuyaient, ils ne savaient plus de quoi causer. Le regret leur vint de ne pas avoir préféré le beuglant et, malgré l'heure déjà avancée, ils décidèrent d'y aller.

Dehors, la neige ne tombait plus, le ciel était d'un bleu net, piqué d'étoiles, mais le froid semblait avoir encore augmenté et il y avait peu de monde dans les rues. Devant la porte d'un café-concert, quelques voyous en blouse, à mines louches, battaient la semelle, attendant on ne sait quoi, non l'aubaine des portières à ouvrir, personne ne venait là en voiture, peut-être la sortie de misérables filles exploitées par eux. Pour unique enseigne, au-dessus de la porte, une ligne de globes à gaz, chacun d'eux portant une des lettres du mot « concert ». Charles et Rabouille entrèrent en habitués du lieu. Au bout d'une longue allée humide, fétide, presque sombre, on poussait une porte battante et on se trouvait tout à coup dans la salle bondée de monde, chauffée par l'agglomera-

tion de la foule, par les quinquets dont la fumée huileuse noircissait les murs et se mêlait aux fumées âcres du tabac, formant un air lourd, vicié, empoisonné, chargé de senteurs de toutes sortes, émanations d'alcool, de bière et de vin chaud, parmi lesquelles dominaient une odeur forte de suint populacier, un empestement de ménagerie humaine.

Au moment où les deux amis entraient, un long rire, un rire frénétique, contagieux, secouait d'un bout à l'autre la salle devant l'ahurissement niais, la bouche fendue, les yeux roulants d'une sorte de pître à tête blafarde, sous une perruque en filasse, vêtu d'un costume de villageois de chansonnette, gilet rouge et bas rayés, et qui, du haut de la scène, remerciait le public, avec des saluts à reculons, du succès qu'il venait d'obtenir.

Charles se fit donner un grog, Rabouille un vin chaud. Ils avaient trouvé deux bonnes places dans les premiers rangs, près de l'orchestre criard et discord qui se reposait et égouttait ses instruments de cuivre, en attendant le prochain morceau, annoncé d'avance au public par une pancarte pendue sur le devant de la scène : « *C'est par ci, c'est par là, par mademoiselle Angèle.* »

Elle parut, s'avança, du fond de la coulisse, grosse fille charnue, enfarinée de poudre, les yeux passés au noir, la gorge en avant, presque hors du corsage, elle marchait sur les planches avec un déhanchement assuré et canaille, et, sitôt devant la rampe, elle

commença, sans attendre l'orchestre, qui eut peine à la rattraper en écorchant les premières mesures :

« C'est par ci, c'est par là,
« C'est dans le dos que ça me démange... »

Cependant Charles et Rabouille n'étaient pas encore servis. Sans se gêner pour interrompre la chanteuse, ils réclamaient tout haut, appelaient le garçon, et il y eut alors autour d'eux des « chut », une voix cria du fond de la salle : « A la porte, les gêneurs ! » une autre voix : « Enlevez-les !... » Ils s'étaient retournés ils échangeaient déjà des paroles vives avec leurs voisins les plus proches et allaient s'attirer quelque mauvaise affaire, lorsque heureusement le garçon parut apportant le grog et le vin chaud demandés.

Mademoiselle Angèle avait continué malgré le bruit de l'incident. Et de par-ci, et de par-là, et de partout à la fois, elle se démenait, dansait, se trémoussait, avec des tressautements de masse de chair, soulignant de gestes éhontés, de ses bras gantés de blanc jusqu'aux coudes, les allusions de son refrain qui la déshabillaient devant les rires, les cris de joie, les trépignements, les applaudissements du public surchauffé. Quand elle eut fini, quand elle eut jeté son dernier couplet, le plus raide de tous, comme elle se retirait, haletante et suante de sa mimique, ce fut dans la salle une tempête de bruits, des coups frappés, un formidable « *bis* » hurlé par

toutes les voix, parmi lesquelles celles des femmes dominaient en glapissements aigus.

Vinrent ensuite, une personne osseuse, en gaze bleue, chantant la romance sentimentale, un pompier grotesque, d'autres comiques, une fausse Thérésa vociférant, d'un organe masculin, le chant patriotique. Mais Charles Lescande et Rabouille ne regardaient plus, n'écoutaient plus. Ils étaient lancés dans une interminable discussion sur les mérites et les charmes de mademoiselle Angèle. « Une riche femme, une chouette artisse, » disait Charles. « Une grue, » répondait Rabouille, qui ne partageait pas l'enthousiasme de son ami.

Ils en étaient, l'un à son huitième grog, l'autre à son huitième vin chaud. Leurs paroles s'épaississaient, leur prononciation devenait incertaine, n'articulant plus que des assonances de mots inachevés. Les lumières des quinquets se multipliaient à leurs yeux et, lorsqu'ils regardaient la scène, chanteurs et chanteuses leur apparaissaient comme des personnages indécis, flottants, mal d'aplomb sur des jambes molles. Volontiers, ils les eussent déclarés gris. Ils avaient des surprises, des transformations s'opéraient auxquelles ils ne comprenaient plus rien. Tout à l'heure, c'était le pompier de Nanterre qu'ils voyaient, avec son casque en cuivre et son pantalon blanc, et voilà que maintenant il était changé en un marié de campagne, sans qu'ils se fussent aperçus de la substitution du second acteur au premier.

Tout en parlant et en buvant, ils avaient fumé sans arrêt. Le plancher était semé, sous leurs pieds, de bouts de cigares à moitié consumés, à moitié chiqués. On leur apporta de nouvelles consommations. Les avaient-ils seulement commandées? Ils ne pouvaient s'en souvenir, mais ils les prirent tout de même, et longtemps le garçon resta près d'eux, attendant, parce que Charles ne trouvait plus dans quelle poche il avait mis son argent.

Tout le monde se levant, se pressant vers la sortie dans une bruyante bousculade, ils comprirent que la représentation était finie et se levèrent à leur tour, bredouillant encore l'un : « Une riche femme ! » l'autre : « Une grue ! » mais sans plus savoir de quelle riche femme ni de quelle grue il était question.

Dehors, ils ne sentirent pas le froid. Ils s'en allaient, paletots, gilets déboutonnés, cravates dénouées, mais marchant encore assez droit. « Je te reconduis », avait dit Rabouille. Il était tard, les boutiques dans les rues étaient fermées. Ils passèrent devant un marchand de vin qui mettait ses volets. Charles voulut payer un dernier verre. On les servit en les pressant de se hâter, mais ils s'attardaient devant le comptoir et prétendaient jouer de nouvelles tournées au tourniquet. On les poussa dehors de force. Ils allèrent rouler, l'un à droite, l'autre à gauche, sur la chaussée remplie de neige. Relevés, ils firent mine de revenir pour livrer bataille, mais le mar-

chand de vin et son garçon étaient rentrés. Une caisse, dans laquelle était planté un sapin se trouvait près de la porte. Ils eurent alors l'idée, une invention de pochards, de s'emparer de cette caisse, comme farce et comme vengeance, et ils s'étaient éloignés, emportant l'arbuste, avant qu'on se fût aperçu de ce vol.

Tantôt l'un, tantôt l'autre, portait la caisse sur son dos comme un commissionnaire son crochet, et ils allaient, dans la nuit, par les rues, au hasard, pateaugeant dans la neige, trempés jusqu' aux genoux, traînant leurs chaussures éculées, glissant parfois sur la glace d'un ruisseau, trébuchant, tombant, mais, malgré tout, mettant une obstination de brutes à porter jusqu'au bout leur fardeau.

La caisse, dans ses nombreuses chutes s'était à moitié disloquée. Ils en rapprochaient à coups de pied les ais disjoints, ramassaient à poignées la terre répandue, replantaient tant bien que mal le malheureux sapin et s'aidaient naturellement à se replacer la charge sur l'épaule. Les passants qu'ils rencontraient s'arrêtaient pour regarder ces deux hommes trimballant un arbre. Ils marchaient toujours, inconscients de la route suivie, n'ayant plus qu'une idée, ne pensant plus qu'à une chose, emporter leur sapin, loin, bien loin... Où? Ils ne savaient, mais l'emporter.

Tout à l'heure, chez le marchand de vin, ils avaient absorbé, coup sur coup, plusieurs verres de mauvaise

eau-de-vie. Cela les avait achevés, « leur avait fai leur plein », une expression de Rabouille, et leu soûlerie était maintenant complète. Ils ne s'aperçu rent même pas qu'ils traversaient les ponts et pas saient de la rive droite à la rive gauche. Sur le boule vard Saint-Michel, une bande d'étudiants les entoura s'amusa d'eux et de leur arbre, les suivit quelque instants, remplissant de bruit le boulevard entre les hautes maisons muettes et fermées ; les jeune gens trouvèrent à la fin ces deux ivrognes bêtes et ils par tirent d'un autre côté, les laissant continuer seuls leur chemin.

Ils arrivèrent, par-derrière les grilles du Luxembourg, à de grands espaces vides de terrains à bâtir, entourés de palissades. Toute la journée des tombereaux étaient venus jeter leurs déchargements aux trous de ces terrains vagues, et ce grand morceau de Paris en friche s'étendait, comme d'immenses steppes où l'on s'étonnait de ne pas voir des loups hurler au clair de lune ; steppes creusés de précipices, de crevasses et de gouffres remplis de neige et de boue.

Par une brèche dans le mur de planches, Charles et Rabouille pénétrèrent dans ces terrains. Ils n'y avaient pas fait trois pas, qu'ils trébuchaient au bord d'un trou. Rabouille put se retenir à un piquet émergeant de la neige, mais Charles, entraîné par le poids de la caisse qu'il portait, alla tomber droit, la tête en avant, au milieu du grand tas de décharge, inconsis-

tant et mou, qui se creusa, troué jusqu'au fond par la lourdeur de sa chute et l'ensevelit sous un effondrement de neige éboulée.

« Charlot !... hé ! Charlot !... » Dans le grand silence de la nuit, cet appel hurlé montait, recommençait sans cesse. Rabouille, en se relevant, n'avait rien vu. Il s'était mis à la recherche de son camarade, croyant qu'il s'était caché pour lui faire une farce. « Charlot, hé ! Charlot !... » Des sergents de ville en tournée l'entendirent, vinrent à lui, le firent sortir de l'enclos des terrains et, l'ayant remis sur la voie publique, l'engageaient d'un ton bourru à rentrer se coucher. Mais il se mit à leur conter toutes sortes d'histoires, mêlant le café-concert, le sapin, l'ami Charlot disparu. « Vous comprenez, nous avions un petit coup... » Ils ne voulaient pas l'écouter. « C'est bon, c'est bon, passez votre chemin. » Alors il les injuria : « Feignants, mouchards... » Leur patience étant à bout, sans trop s'émouvoir, habitués à ces scènes, ils le prirent chacun sous un bras et, malgré ses résistances, ses vociférations, le traînant, le portant presque quand il ne voulait pas marcher, de leur pas lent et régulier de veilleurs de nuit, ils l'emmenèrent au poste, où il fut, pour jusqu'au matin, enfermé dans le violon.

Quelques heures après, malgré le froid terrible, malgré les neiges amoncelées, Paris reprenait, à la lueur du gaz brûlant encore, son travail journalier. Dans le bureau de poste, le poêle ronflait, chauffé au

rouge comme dans un navire en hivernage au pôle nord. Les employés se démenaient, triaient les lettres, les jetaient aux casiers, préparant rapidement, avec la sûre adresse de l'habitude, la distribution du matin. A part, les lettres chargées, les lettres recommandées, les valeurs déclarées, enveloppes couvertes de cachets rouges, de numéros, de timbres spéciaux, étaient l'objet de soins particuliers, comptées et recomptées, contrôlées avec les registres, afin qu'aucune d'elles ne risquât de s'égarer. Il en était une... Oh ! si celle-là, cette seule avait pu se perdre, glisser dans quelque coin, sous quelque carton poussiéreux où on ne l'aurait jamais retrouvée ! Mais non. Elle ira droit à sa destination, elle fera le mal qu'elle doit faire, car la voilà déjà dans la boîte du facteur.

Dehors, le jour s'est levé ; les lanternes sont éteintes ; le monde circule ; les ouvriers vont aux fabriques, les paysannes au marché, les bonnes au lait et au pain, et le facteur commence sa tournée, partant vivement du pied gauche comme un ancien soldat, la boîte en sautoir, le shako sur l'oreille, le grand manteau flottant au vent. Il marche vite, car il fait froid et il est pressé. Il devrait bien, ce matin, ralentir un peu son pas. Elle arrivera toujours trop tôt, cette lettre qu'il porte rue des Lions, à l'adresse de M. Paul Herbelin. Il s'arrête à chaque maison, il entre ; il jette sur la table de la loge des poignées de paperasses, pâture de la vie d'aujourd'hui pour ceux qui vont les recevoir : lettres d'affaires, lettres d'amour,

lettres de brouilles, déclarations et dénonciations, adultère et fidélité, morts, naissances et mariages. Il sort de tout de cette boîte; et celui qui en est chargé, loin d'être accablé par un pareil fardeau, marche allègrement; il chantonne, il siffle en marchant; il est gai, content, indifférent; il plaisante avec les concierges, il a l'œillade brûlante et le mot leste à l'adresse des petites bonnes rencontrées en matinal bavardage.

Il passe rue Saint-Antoine, il passe rue du Petit-Musc, il est maintenant rue des Lions et il arrive à la maison Fizanne. Mais là, au lieu de ne faire qu'entrer et sortir, comme partout ailleurs, il traverse la cour, il monte l'escalier.

— Pour monsieur Herbelin, une lettre chargée.

Par quel pressentiment Sophie est-elle venue au coup de sonnette ?

— Mon mari est sorti. Si vous voulez me donner cette lettre... je signerai pour lui.

Il tient la lettre d'une main et son carnet de l'autre. Il a une minute d'hésitation et d'embarras.

— C'est que, madame... Le règlement... Je dois ne la remettre qu'à la personne.

Et il la rejette dans sa boîte, et le couvercle retombe avec un bruit sec qui semble trancher la question.

— Je repasserai à la distribution d'onze heures.

Il a salué, il est parti. Elle a entendu son pas descendre l'escalier. Si seulement Louis avait été là ! Il

aurait pu la prendre, cette lettre, dire : « Je suis M. Herbelin, elle est pour moi. » Mais Louis aussi était absent.

Sophie rentra dans sa chambre. Tout en s'habillant, tout en enroulant les lourdes torsades de ses cheveux, devant son miroir qui lui renvoyait maintenant le reflet d'un visage flétri et fatigué, elle pensait : « Mon mari reçoit tous les jours des lettres chargées. Pourquoi celle-ci ne serait-elle pas, comme tant d'autres, une lettre d'affaires ? » Mais elle avait beau, par ce raisonnement, chercher à se rassurer, son inquiétude lui restait. Elle eût voulu une certitude. Tout à coup, l'idée lui vint : « Ma mère doit savoir. » Et, décidée à aller tout de suite chez sa mère, elle s'habilla rapidement, mit son manteau, son chapeau, ses gants, et sortit.

Le trajet lui parut interminable par les rues enneigées. Le cocher se trompa, connaissant mal son chemin, tourna une heure à travers Grenelle, avant de trouver la rue où habitait madame Lescande. Au moment où Sophie descendait de voiture, deux hommes passaient, tenant toute la largeur du trottoir avec le balancement d'un brancard vide qu'ils portaient. Dans l'allée d'entrée de la maison, elle faillit se heurter contre un autre homme qui sortait précipitamment. Il s'arrêta et la regarda.

— C'est-il pas vous qu'êtes madame Herbelin ?

Et, sur un signe de tête étonné, il ajouta :

— Pour lors, v'là ma course faite. J'allais chez vous vous prévenir.

A son tour elle le regarda, et, le reconnaissant par une sorte d'intuition :

— Vous êtes Rabouille, l'ami de mon frère... Cette lettre?... Vous devez savoir, vous savez... Cette lettre, est-ce vrai?... Mais parlez donc, dites-moi donc... Est-ce vrai?...

Rabouille, interloqué, restait appuyé contre le mur, tortillait sa casquette, ramenait du geste ses cheveux en accroche-cœur et, bredouillant, ne sachant trop s'il devait se taire ou parler :

— Cette lettre?... Quelle lettre?... La lettre à Castan?... Hé ben, oui, c'est vrai. Une lettre chargée. Votre mari l'a dû recevoir à ce matin.

Sophie sentit ses jambes fléchir, elle eut un gémissement et elle n'entendit plus que vaguement Rabouille qui reprenait :

— C'est pas pour cela que j'allais chez vous. C'est pour votre frère. Ce pauv' Charlot!...

Il fit un geste d'épaules qui pouvait se traduire : « Qu'est-ce qu'on y peut, après tout? » Et, crûment il ajouta :

— Il est mort.

Elle ne comprenait pas.

— Charles?... mort?... Comment?

Mais, sans lui donner plus d'explications, Rabouille lui dit :

— Montez, votre mère vous dira.

Et il partit, la laissant seule au milieu de l'allée, presque défaillante, sous les deux coups qu'elle venait de recevoir en même temps, la lettre à son mari, la mort de son frère. Elle fit effort pour vaincre sa faiblesse et monta. Dès l'escalier, des cris vinrent jusqu'à elle. Elle monta plus vite. La porte du logement était ouverte. Guidée par les cris, entendus maintenant dans toute leur violence, elle pénétra jusqu'à la chambre. Là, elle vit sa mère, dans un affolement de désolation qui lui enlevait tous ses ridicules, et, sur le lit, une chose horrible, un corps abjectement souillé, ruisselant d'eau, couvert de boue, un visage méconnaissable sous un masque de fange, une forme enveloppée de vêtements trempés ressemblant moins à un être humain qu'à un cadavre de bête noyée, rejeté par l'égout. Et devant cet immonde objet, avant même de s'en approcher, Sophie comprit tout de suite. C'était Charles, cela, c'était son frère.

Elle prit sa mère dans ses bras et, l'embrassant, pleurant avec elle, elle finit par calmer la première folie de sa douleur.

— Quel malheur !... Quel affreux malheur !... Mais qu'est-il donc arrivé?...

Madame Lescande ne pouvait le dire. Elle n'avait rien écouté, rien retenu des détails racontés par Rabouille. Elle n'avait compris qu'une chose : on lui rapportait son fils, mort.

Le matin Rabouille s'était réveillé, à demi gelé de

sa nuit passée sur le banc de pierre du violon. Dans le trouble de mémoire, dans l'état de malaise qui suit les ivresses, étonné d'abord de se voir seul au poste après avoir passé la soirée avec Charles, il avait été longtemps à se rappeler comment ils s'étaient trouvés séparés. En regardant ses pieds boueux, ses vêtements humides, petit à petit il arriva à renouer l'enchaînement des choses de la veille, la lettre à la poste, le dîner au cabaret, la partie de billard, le café-concert, puis, moins lucidement, la dernière halte chez un marchand de vin, l'enlèvement de la caisse, son trimballage à travers Paris. « Était-elle lourde, cette sacrée caisse ! » Mais ensuite, qu'avaient-ils fait? où diable étaient-ils allés? Il se prenait la tête dans les mains, tout le reste devenait très vague, s'enveloppait d'un brouillard obscurcissant. Une palissade, des terrains, de la neige, et de grands trous, dans un desquels il avait failli rouler. A partir de là, plus de Charles. Rien de lui que le souvenir incertain d'un cri entendu, d'un « flac » comme de quelqu'un qui tomberait à l'eau. Il y avait donc piqué une tête, lui, dans ce maudit trou ? Maintenant Rabouille en était sûr, et, traduisant son inquiétude à sa manière, il pensa : S'il y patauge depuis hier, dans cette mélasse... mâtin, doit être temps de le repêcher ! »

Quand on le tira de son banal cachot pour le conduire au commissariat, ainsi qu'on fait chaque matin des ramassés de la nuit, il voulut de nouveau conter

sa petite histoire au brigadier; mais le brigadier, un vieux à dents noires et à moustaches rébarbatives, l'envoya paître. « Vous vous expliquerez là-bas ! » Là-bas, après avoir comparu devant le secrétaire du commissaire, après avoir reçu la semonce habituelle pour s'être fait arrêter en état d'ivresse, il quitta, s'entendant relaxer, son attitude d'hypocrite remords, et dégourdi tout à coup, prenant un air aimable, saluant et se dandinant, appelant le scribe : « Mon commissaire » pour l'amadouer, il renouvela sa déclaration relative à son ami : « Il était pochard comme moi, même un peu plus. Il est resté quéque part par là sous la neige, dans un fond de trou. Je l'ai entendu tomber. Pour lors, mon commissaire, faudrait pourtant voir... Par humanité, n'est-ce pas ?... Faudrait s'assurer de la chose... » Il insista tant et si bien, qu'on finit par consentir à le faire accompagner à l'endroit où les sergents de ville l'avaient arrêté la veille.

L'aspect des terrains vagues n'était plus le même au grand jour. Rabouille ne s'y retrouvait plus. Il errait, à travers cette solitude entourée de planches, regardant chaque trou, chaque excavation, sans pouvoir dire : « C'est là. » Il avait d'abord songé à chercher la trace des pas, mais de nouvelle neige, tombée pendant la nuit, avait tout nivelé. Des tombereaux arrivaient, amenant leurs charges. Les charretiers juraient après les chevaux, après les roues embourbées, couraient maladroitement, d'une

allure déhanchée, avec leurs lourdes bottes. Rabouille commençait à désespérer de rien trouver, quand, tout à coup, il eut un cri : « V'la le sapin ! » Et il montrait du doigt, dans un fond comblé, un petit bout de branche verte émergeant de la neige.

On appela des terrassiers, qui vinrent avec des crocs, et ils ramenèrent d'abord l'arbuste et sa caisse. Puis on continua de fouiller, plus profondément. Un lambeau d'étoffe, au bout d'un des crocs, donna la certitude d'un accident, fut l'annonce d'une lugubre trouvaille. Des gens s'étaient approchés, regardaient; un des hommes ayant éprouvé une résistance au bout de sa perche, un gamin dit : « Ca mord », et il y eut des rires. Tous les crocs s'unirent, sondèrent le même point, cherchant à prendre comme le premier. Les hommes criaient: « Pas comme ça. — Tire à moi, toi. — Non tire pas. — Attends voir, que je l'agrippe aussi. » Quand on eut enfin réussi à sortir le corps comme un paquet, quand on l'eut couché sur la neige, étendu de tout son long, il se fit autour de lui une presse de curiosité, un échange de réflexions exprimées en mots grossiers, des remarques cyniques, des apitoyements aux termes crus, et quand on se fut bien rassasié de la vue de ce cadavre, quand on eut épuisé toutes les plaisanteries funèbres, les boueux retournèrent à leurs tombereaux arrêtés, se remirent à jurer contre leurs bêtes, contre l'embourbement des ornières. et, de loin, à haute voix, l'un d'eux criait encore :

« Hé, dis donc, t'as pas vu ? Il y manquait un godillot ? » Rabouille seul avait ressenti quelque émotion. Il restait là, ahuri, très pâle, en songeant que pareille chose avait failli lui arriver.

Cependant les sergents de ville étaient retournés au commissariat chercher des ordres. Ils revinrent avec un brancard et des porteurs, et le triste cortège, conduit par Rabouille, arrivait une heure après chez madame Lescande.

Sophie, quand elle s'approcha de son frère, quand elle le regarda de près, éprouva moins l'horreur qu'inspire la mort elle-même qu'une répulsion causée par les souillures dont restait couvert et comme déshonoré cet être sans vie. Il lui sembla qu'un devoir de piété s'imposait à elle, lui commandait de laver ce masque de boue, de restituer à ce visage son apparence humaine, d'enlever ces vêtements abjects, de rendre cette mort décente. Pour ces soins, elle n'avait aucun secours à attendre de sa mère, affaissée dans son chagrin, perdue dans ses lamentations. Elle s'y dévoua seule. Marchant sans bruit. ouvrant les portes avec précaution, elle se mit à aller et venir par l'appartement, disposant tout pour ce qu'elle voulait faire. Mais elle n'avait pas prévu les dégoûts de la tâche qu'elle s'était imposée. Plusieurs fois le cœur lui manqua, et, pour aller jusqu'au bout, il lui fallut un courage bien au-dessus de ses forces ordinaires. Un des crocs, en fouillant, avait déchiré un côté de la bouche. Quand Sophie

vit le rictus horrible de cette plaie ouverte, elle fut sur le point de défaillir.

Quand elle eut fini, quand elle eut fait disparaître toute cette fange, dont les traces restaient encore au parquet, quand elle eut jeté, par-dessus le lit souillé, un drap dont la blancheur étalée retombait droite, presque sans plis, les mains tremblantes encore de la besogne terminée, elle se laissa tomber, exténuée, sur un fauteuil. Dans un grand affaiblissement, sa pensée flottait, sans qu'elle la dirigeât. Son frère ! Il ne lui laissait aucun souvenir d'affection. Il ne lui avait fait que du mal, mais elle lui pardonnait. Il fallait bien lui pardonner ! Devant la mort les ressentiments s'apaisent. Peu à peu, l'inquiétude de sa propre situation, dont elle avait été violemment distraite, lui revint. Elle avait une certitude, maintenant. La lettre chargée du matin était bien ce qu'elle pensait. Rabouille, tout à l'heure, le lui avait dit.

Elle se leva, voulant partir, partir tout de suite, sans savoir encore ce qu'elle ferait, mais se sentant incapable, dans son agitation, de rester là plus longtemps, immobile en face de ce lit de mort.

Sa mère n'était plus dans la chambre. Elle l'entendit qui parlait avec quelqu'un dans la pièce voisine. Une voix disait : « Faut vous faire une raison, madame Lescande. Croyez moi, ça vous remontera. »

Et la voix, toute larmoyante encore de madame Lescande, répondit :

— Pas d'eau de fleur d'oranger, alors. Plutôt un peu de rhum.

Sophie entra. Elle vit sa mère en compagnie d'une femme de mine commune, quelque amie ou quelque voisine, attentionnée autour d'elle, empressée à la consoler, et qui venait de poser sur la table une bouteille, deux petits verres et le sucrier. Sophie alors comprit qu'elle pouvait partir sans regret, qu'elle laisserait sa mère à une douleur bien près d'être calmée.

Quand Paul Herbelin, le soir de ce jour-là, remonta chez lui vers l'heure du dîner, il apprit de la bonne que sa femme n'était pas encore rentrée. La bonne semblait inquiète de cette longue absence, madame ne l'avait pas prévenue qu'elle reviendrait si tard.

Paul attendit. Il se promenait de long en large dans le salon, s'arrêtait à la fenêtre, soulevait le rideau, regardait dans la cour; puis il se remettait à marcher de plus en plus agité, à mesure que se passait le temps. Huit heures sonnèrent, puis la demie. Il lui semblait que chaque roulement de voiture, dans la rue, allait s'arrêter devant la porte; mais le roulement s'éloignait et c'était, chaque fois, une déception nouvelle. Il se rendit à la chambre de Lola et l'interrogea. Lola ne savait rien, elle-même attendait son mari qui, lui aussi, était absent et ne devait rentrer qu'assez tard dans la soirée.

Paul revint au salon, se remit à guetter. Des pa-

roles sans suite lui échappaient, comme un inconscient écho de ses réflexions. Il s'arracha enfin, ne la pouvant endurer plus longtemps, à l'insupportable anxiété de cette attente. « Où qu'elle soit, il faut que je la retrouve! » s'écria-t-il. Et il partit comme un fou.

XIII

LA LUTTE

Louis Herbelin, ce soir-là, remontait lentement à pied le faubourg Montmartre. Toutes les chercheuses d'amour payant, qui descendaient à cette heure, en toilette de combat, vers le trottoir du boulevard, la jupe haut relevée sur des bottines à talons pointus, lui souriaient en le croisant, lui jetaient hardiment une œillade invitante, quelques-unes même un mot rapide, rêvant d'arrêter au passage ce grand bel homme à tournure exotique. Mais Louis Herbelin n'accordait nulle attention à ces avances de galanteries; il continuait son chemin sans retourner la tête, sans même avoir vu le sourire ou l'œillade à son adresse, sans avoir entendu le mot de tendresse banale prononcé à demi-voix. Derrière Notre-Dame-de-Lorette, il prit la rue des

Martyrs, et arrivé en haut de la montée, il tourna à gauche, sur le boulevard Clichy.

A une vingtaine de pas de là, une fausse rampe de gaz au pétrole agitait à l'air ses flammèches jaunes, qui se terminaient en fumées. Ce n'était ni un bal ni un théâtre, et cependant deux grandes affiches tiraient l'œil, de chaque côté de l'entrée, sur la façade de cette maison de construction neuve. Des voitures arrivaient, même des voitures de maître, s'arrêtaient au ras du trottoir; et, sous la dansante lumière du pétrole, un public de Skating et de Folies-Bergère, foule bruyante, animée de l'entrain des gaietés nocturnes, jetait au vent ses éclats de rire de femmes, ses plaisanteries à haute voix, l'ineptie inventée de la veille, le mot d'argot à la mode. Les portières des voitures claquaient en se refermant, les robes de soie frôlaient le sol, des manteaux s'entr'ouvraient, laissant voir, sour leur velours ou leur fourrure, des tailles cambrées, des lignes de corps moulés aux hanches par l'étroitesse collante des étoffes, des miroitements de corsages jayés, des échancrures de décolletage où éclataient des blancheurs de chair nue poudrée. Une buée d'odeurs flottait, circonscrite au cercle éclairé de ce coin de boulevard, et il semblait que cette buée, faite d'aromes visibles, tremblât dans l'air, montât, s'allât brûler au feu de la rampe comme une impalpable poussière qui en pailletait les flammes. Parmi toutes ces femmes, il en passait parfois non

des plus jeunes, non des plus belles, mais des plus suivies et des plus entourées d'hommes, qui derrière elles laissaient, comme un sillon de météore, une traînée lourde de parfumerie musquée.

Louis Herbelin s'était arrêté devant une des affiches et lisait :

Tous les soirs

REPRÉSENTATIONS ATHLÉTIQUES

Grandes séances de luttes

En gros caractères un nom dominait l'affiche : l'ILLUSTRE VANDAM, CLEF DE VOUTE DES FLANDRES. Le reste du texte jetait au monde, en termes arrogants, le défi de cet invincible, rappelait ses victoires passées, affirmait ses triomphes à venir. Au-dessous, se trouvait le programme des représentations, avec la liste des noms et surnoms étranges, presque tous sonnant en onomatopées de coups de force, des lieutenants de l'illustre Vandam, le chef de la troupe.

Quelques mois auparavant, à la fête de Neuilly, le public s'était pris d'engouement pour ces luttes. La baraque des lutteurs avait été plus que toute autre assiégée. On allait à la fête exprès pour les voir, on y retournait pour les voir encore; il n'était point permis de ne pas les avoir vus. Affaire de mode, affaire de chic. Quand la fête de Neuilly avait éteint ses lampions, Vandam avait eu l'idée de trans-

porter son arène à Paris et l'avait installée dans ce rez-de-chaussée de boutique à louer de maison neuve. La vogue l'avait suivi là. Le monde des gommeux et des soupeuses continuait à venir aux luttes tous les soirs, applaudissant aux beaux coups, faisant des ovations aux vainqueurs, et les femmes surtout se passionnaient pour ce spectacle d'athlètes à demi nus.

Louis Herbelin avait appris de Charles Lescande que Castan, en changeant une fois de plus de nom et de métier, avait pris pour nouveau déguisement le caleçon de lutteur et faisait partie de la troupe de Vandam. Louis venait donc, ce soir-là, pour mettre à exécution son projet de voir cet homme et de lui parler.

Il suivit le flot du public entrant, jeta au guichet les cinq francs que coûtaient les places de premières, et, soulevant une tenture loqueteuse de velours rouge, il se trouva dans la salle. L'installation était des plus simples et des plus primitives. Au milieu, la piste, sorte de cirque recouvert d'une épaisse couche de sable mêlé de sciure. Tout autour, des banquettes de bois disposées en gradins, si étroites qu'on ne pouvait s'y asseoir sans toucher des genoux les dos des spectateurs de la rangée plus basse. Pour tout éclairage, quelques lampes à réflecteurs, suspendues au plafond au bout de fils de fer. Les murs avaient gardé leur nudité plâtreuse. On y voyait encore de grossières illustrations, dont quel-

ques-unes ignobles, charbonnées par les maçons. Cette salle sombre, triste, nue, froide, contrastait avec l'éclat de la foule escaladant les gradins ; peu à peu elle s'emplissait des folles gaietés de son public, se peuplait de rangées de femmes en toilettes tapageuses, s'échauffait d'une chaleur d'êtres humains pressés les uns contre les autres. Toutes les places bondées, il entrait encore du monde. Des grappes d'hommes et de femmes restaient accrochées aux marches de l'escalier de bois. Les derniers entrés, ne trouvant à se caser nulle part, refluaient jusqu'aux gradins supérieurs, et on voyait se mêler aux blouses des places à dix sous, des plastrons blancs de chemises, des gilets en cœur, des boutonnières fleuries de gardénias. Les chapeaux restaient sur les têtes. Les fumeurs gardaient leurs cigares allumés. Des fumées bleues montaient vers le plafond. Les rires des femmes secouaient leurs grelots de gaieté forcée ; des appels s'échangeaient de loin, noms d'hommes jetés par des voix de femmes, noms de femmes jetées par des voix d'hommes, d'un bout de la salle à l'autre, des gradins d'en bas aux gradins d'en haut; des rendez-vous pour la sortie se criaient par-dessus les têtes : et ce mélange de cris et de murmures, de bruits de cannes frappant les planches, formait un brouhaha grandissant, un tapage de foule en folie.

Le principal acteur du spectacle attendu était déjà dans l'arène. Vandam l'invincible venait de faire son

entrée saluée d'applaudissements. C'était un géant au corps de mastodonte. Le torse nu, les jambes nues, vêtu seulement du caleçon de lutte, chaussé de brodequins qui lui serraient les chevilles d'un bracelet de fourrure, il alla, marchant lourdement, s'asseoir contre la balustrade, au bord de la piste, dans une posture de cyclope au repos devant son antre. Il avait la peau blanche des hommes du Nord et la graisse l'envahissait déjà, cachant sous une bouffissure ronde les saillies de muscles de ses membres énormes. La tête enfoncée dans de larges épaules, il gardait, sur sa face au front bas, sans reflet de pensée, une expression d'abrutissement, d'indolence et d'ennui. Les habitués de tous les soirs l'appelaient par son nom, lui parlaient avec une affectation de tutoiement : « Dis donc, Vandam !... » Il tournait la tête, lentement, ainsi qu'un bœuf, et ripostait à des plaisanteries de gandins, à des traits d'esprit de gommeux, par d'autres plaisanteries de sa caste, grossières et lourdes. Insolemment dédaigneux des femmes, il ne répondait qu'aux hommes.

Les autres lutteurs étaient entrés derrière lui et se tenaient en groupe auprès de la balustrade. Louis n'avait jamais vu l'homme qu'il venait chercher, mais, sur les indications données par Charles Lescande, il le reconnut tout de suite à son caleçon noir cousu de paillettes.

Castan prenait des poses. Le jarret tendu, les bras croisés, la tête fièrement relevée, il examinait le pu-

blic, quêtant des regards admirateurs de femmes. Rabouille, engagé en même temps que lui dans la troupe, ratissait le sable de la piste, sur lequel étaient restés marqués les foulées de pieds et les roulements de corps de la précédente séance. En promenant son râteau tout autour de l'enceinte, il reconnut Herbelin, assis au premier rang. Son travail fini, il se retira, mais en passant il dit quelques mots à l'oreille de Castan. Le lutteur se retourna du côté de Louis, leurs yeux se rencontrèrent, et à partir de ce moment ce fut à distance, entre ces deux hommes, un incessant échange de regards menaçants.

Cependant, le public s'impatientait. Dès que le sable fut ratissé, on cria : « La lutte !... la lutte !... » Vandam, laissant crier, achevait tranquillement une cigarette. Il se leva enfin et il y eut un « Ah !... » prolongé de satisfaction. S'avançant au milieu de l'arène en roulant des épaules, il promena autour de lui un regard circulaire et dit, avec un accent traînard et canaille : « A qui le caleçon, ce soir?... »

Personne d'abord ne bougea, puis, tout à coup, un petit homme noir, à mine rageuse, dégringola, à travers la foule, des gradins supérieurs. Vandam, en le voyant, eut un sourire de pitié et un haussement d'épaules. Que lui voulait cet avorton?... Mais l'autre, les dents serrées, quittait déjà sa blouse et sa chemise. Quand il les eut passées par-dessus sa tête, on vit une nudité brune, sèche et nerveuse.

Des nœuds de muscles se formaient à tous ses mouvements sur ses bras cablés, des ombres poilues estompaient ses reins creux et sa poitrine bombée. Il gagnait au déshabillage ; son apparence grêle disparaissait, les vêtements enlevés. Il n'avait gardé que son pantalon bleu de roulier ou de terrassier, qui flottait trop large autour des cuisses, serré aux hanches par une lanière de cuir. Il quitta même, pour plus d'agilité, ses lourds souliers ferrés, sans honte de montrer à tous des pieds difformes bosselés de durillons. L'arrogante assurance du lutteur l'avait mis en colère. Il se flattait, confiant dans la trompeuse lourdeur de ce gros corps aux chairs blanches, qu'il allait lui donner une leçon, qu'il pourrait, lui petit, le tomber, ce géant. Son regard disait qu'il en avait déjà tombé de cette taille-là.

Après la passade d'usage où les deux adversaires échangent une poignée de main, l'amateur attaqua hardiment, avec l'enragement des petits contre les grands, du roquet contre le terre-neuve. Vandam, droit et inébranlable sur les solides colonnes de ses jambes écartées, se laissa prendre, tirer, pousser, tâter à droite et tâter à gauche, puis, allongeant les deux mains à la fois, il les promena le long des bras roidis qui s'acharnaient à lui, les palpa doucement en remontant jusqu'aux épaules et pendant une minute il y eut un arrêt. Les deux hommes se regardaient, le grand guettant l'occasion favorable, le petit cherchant à deviner l'intention du lutteur pour

la déjouer d'un mouvement prompt. Il n'en eut pas le temps. Les deux larges mains venaient de se plaquer derrière son dos. Il pouvait se tordre et se débattre, quand elles avaient ainsi leur prise, ces mains-là, on n'échappait plus à leur étreinte. Elles le firent plier, l'enlevèrent, et sans efforts le posèrent à terre. Comme il s'arc-boutait pour ne pas toucher des épaules, Vandam se laissa tomber sur lui de tout son poids. Sous ce corps énorme étalé, l'autre corps disparut complètement. Un bras seul passait qui semblait émerger du sol. Au bout d'un instant le colosse se releva, applaudi et vainqueur, et le vaincu reparut alors profondément enfoncé dans la couche molle de sable.

Vandam eut un geste qui repoussait les applaudissements, qui reniait sa trop facile victoire, et il dit, avec une moue des lèvres, en regagnant sa place : « Y a pas de plaisir, à des luttes comme ça! »

Un autre lutteur de la troupe jeta son défi. Celui-là, l'affiche le désignait : BRETAGNE, *le nouvel Antée.* Personne encore ne se présentait. Alors il y eut des cris : « L'amateur!... Où est l'amateur?... » D'autres voix, plus nombreuses, jetèrent un nom : « Auguste!... Auguste!... On demande Auguste!... »

Un grand diable qui venait d'entrer, type d'ouvrier mécanicien, répondit à cet appel. « Le v'là, Augusse. C'est moi, Augusse. » On lui fit une ovation. Il descendit tout de suite et se déshabilla len-

tement. Bretagne le regardait d'un air de mauvaise humeur. Tous les soirs ce gars-là venait lui flanquer une pile. C'est pour cela que, tout à l'heure, les habitués réclamaient sa présence.

La lutte entre eux fut longue et acharnée. Bretagne voulait prendre sa revanche. Il était peut-être plus robuste, mais l'autre était plus souple, plus agile et connaissait à fond toutes les ruses du métier. Presque aussitôt après les approches cauteleuses du début, les feintes et les tâtonnements par lesquels chacun cherche à saisir sans être saisi, ils se prirent à pleins corps, et tantôt l'un, tantôt l'autre était soulevé de terre, mais toujours, en retombant, leurs pieds retrouvaient l'équilibre. Longtemps ils se fatiguèrent en ces inutiles efforts, puis, brusquement, ils se désunirent et s'éloignèrent l'un de l'autre. Ils s'épiaient maintenant, ils se surveillaient, penchés en avant, prêts à s'élancer ou à se dérober. Leurs bras se cherchaient et s'évitaient, les attouchements de leurs mains ressemblaient à d'effleurantes caresses. Tout à coup ils se retrouvèrent enlacés et, se secouant avec rage, se mirent à tourner sur place, Le sable, fouillé par leurs pieds, autour d'eux s'élevait en nuage de poussière. Des cris isolés, d'encouragement ou de bravo, partaient de la salle. Le public haletait avec les lutteurs. Des femmes, en regardant se tordre ces deux hommes nus et suants, en voyant les bras musclés se nouer autour des torses dans un embrassement plus fu-

rieux que ceux de l'amour, tendaient le cou ainsi que des cavales qui sentent l'étalon, et grisées d'un voluptueux enthousiasme, en respirant la poussière de l'arène, ouvraient leurs narines frémissantes à de subtils effluves de virilité.

Bretagne paraissait prendre l'avantage, ayant ceinturé son adversaire. Il l'enleva, le balança dans le vide et l'abattit de côté. « Il y est ! Il y est !... » — « Non, non !... Il n'a pas touché !... » Il faut que les épaules touchent pour décider de la victoire. Auguste, en tombant, n'avait touché que d'une épaule et, pivotant, s'en était fait un point d'appui dans une cabriole après laquelle il se retrouva à terre, mais à quatre pattes. Ses deux longs bras, écartés, le soutenaient comme des étais. Derrière lui, Bretagne, agenouillé, pesait sur son dos pour le maintenir dans cette position. Il y eut comme une trêve pendant qu'ils étaient ainsi. Chacun d'eux, sans bouger, respira quelques secondes, reprit haleine, tout en combinant son attaque ou sa défense. Auguste, se sentant solide dans sa posture accroupie, semblait décidé à ne pas reprendre le premier l'offensive. La tête relevée, il regardait le public ; sous sa moustache rousse, un sourire aux dents blanches disait assez qu'il avait confiance. Cependant l'autre, traîtreusement, félinement, s'allongeait petit à petit, sa main descendait doucement le long du bras d'Auguste ; il allait lui enlever ce support, espérant ainsi le renverser. Mais celui-ci, d'un brusque effort, se

dressa sur les genoux, jeta ses deux mains en arrière, saisit Bretagne par la nuque, et, d'une secousse l'attirant en avant, l'enlevant en même temps d'un coup de reins, le fit culbuter par-dessus son épaule. Le corps du lutteur décrivit une parabole, les jambes battant l'air, et vint s'abattre sur le dos. Les deux omoplates, en plein, touchaient terre.

— Bravo, bravo, l'amateur ! Bravo, Auguste ! Vive Auguste !

Des trépignements, des cris, des battements de mains, ce fut une délirante frénésie.

Louis Herbelin applaudissait, criait comme les autres. Sa passion pour les exercices du corps se réveillait à ce spectacle de luttes. Il oubliait presque le motif qui l'avait amené là. Pendant que la foule piétinait et clamait, humiliant le vaincu par l'ovation faite au vainqueur, le pauvre « nouvel Antée », piteux, honteux, cachait dans un coin son dos déshonoré par l'humiliante poussière de la défaite, et l'ouvrier aux bras tatoués, beau tout à l'heure dans sa nudité comme un demi-dieu des temps héroïques, redevenait en revêtant sa blouse un trivial Auguste de barrière.

L'effervescence se calma. Une nouvelle lutte allait commencer. Cette fois, c'était Castan qui provoquait.

— A qui le tour ?

Louis Herbelin sentit bouillonner toutes ses anciennes colères. Le tourmenteur de Sophie, le mari

de madame Fizanne, osait jeter devant lui son arrogant appel et il n'y répondrait pas! Allons donc! N'avait-il pas juré un jour qu'il étranglerait cet homme?

— A qui le tour?

— A moi!

Un grand silence se fit dans le public, stupéfait de voir un spectateur bien mis, ganté, à tournure de gentleman, descendre ainsi dans l'arène des luttes à main plate. Mais tout à coup une femme, une grande rousse, se leva debout, et de sa place, battant des mains, cria : « Bravo! C'est très chic!... » Ce fut comme un signal, du haut en bas les bravos éclatèrent. « Très chic! très chic! Bravo, l'amateur!... » Et les applaudissements redoublèrent quand on vit à nu la poitrine puissante, les larges épaules, les bras d'hercule de Louis Herbelin.

Castan, surpris, avait reculé de deux pas. Il semblait hésiter, et, regardant en arrière, chercher une issue pour se dérober lâchement. Devant son attitude, un long murmure s'éleva, dominé par la voix, de la fille rousse, criant : « Il a peur! » Un voyou d'en haut, par-dessus les têtes, jetait cet autre cri : « Faut pas canner. Vas-y donc! » Et le public tout entier, tumultueux comme un public de cirque romain, se mit à demander à grand tapage : « La lutte!... la lutte!... »

Les autres lutteurs réprouvaient hautement la conduite de Castan et lui parlaient sur un ton de dis-

pute. Bretagne, le vaincu de tout à l'heure, disait avec colère : « On refuse pas. C'est honteux. On refuse jamais la lutte. C'est déshonorer le métier. » Vandam s'était levé, s'était approché d'Herbelin. On comprit à sa mimique qu'il proposait de remplacer Castan, mais on ne voulait pas de cela : « Non, non, pas Vandam ! Le caleçon noir ! le caleçon noir ! »

Alors Vandam se retourna vers Castan et, haussant ses fortes épaules :

« Y a pas, mon petit, faut que tu y ailles. »

Forcé d'accepter le combat, honteux de son premier mouvement de recul, fouetté par les huées grandissantes, Castan vint se planter au milieu de l'arène, les jarrets pliés, le corps ramassé, les mains écartées, le regard épiant, dans une posture de garde cauteleuse et défensive. Herbelin marcha sur lui, délibérément et sûr de sa force. Leurs bras se nouèrent, et Castan se mit à tourner, se jetant de côté, résistant à l'attirement de son adversaire, se baissant pour éviter la prise corps à corps, cherchant l'occasion de quelque coup de traître, et il réussit à un moment, au moyen d'une feinte, à faire chanceler Herbelin. Mais celui-ci retrouva aussitôt son aplomb, et, d'un brusque effort, il rejeta loin de lui Castan, qui roula sur le sable.

Presque aussitôt relevé, le lutteur se remit en garde, la fureur allumée dans les yeux, oubliant sa prudence première. A voir maintenant ces deux hommes l'un en face de l'autre, échangeant des

regards de haine, on devinait qu'entre eux il ne s'agissait plus de lutte courtoise, mais de sauvage bataille. Ensemble ils se précipitèrent, et le heurt de leurs corps eut la violence du choc de deux taureaux furieux se rencontrant front contre front. Les mains prenaient les chairs à poignées, les ongles déchiraient comme des griffes et des bouches écumantes sortaient, avec des sons rauques, des injures et des menaces. Quelques femmes jetèrent des cris aigus. Des gens debout criaient : « Assez ! assez ! qu'on les sépare ! » et d'autres, en plus grand nombre : « Non, non ! laissez-les ! »

Castan ne touchait plus terre. Louis Herbelin l'avait enlevé et l'étreignait de toute la puissance de ses muscles. Castan, la figure convulsée, se renversa d'abord en arrière, puis, violemment, se rejeta en avant, colla sa bouche à l'épaule d'Herbelin et mordit comme un loup. On vit le sang couler, en mince filet rouge, le long de l'échine suante d'Herbelin. La douleur lui fit jeter un cri, mais au lieu de desserrer son étreinte, il la reserra davantage. Les plus rapprochés purent entendre un bruit de broiement d'os ; les autres, de loin, comprirent la tragique issue de la lutte en voyant les deux mains de Castan se lever désespérément dans une convulsion d'agonie, puis, retomber inertes. Louis ouvrit les bras, le corps qu'il lâchait s'affaissa sur le sable, plié en deux comme un mannequin sans ressort.

La foule, pêle-mêle, avait envahi l'arène. Le gros

Vandam, accroupi, relevait sur son genou la tête de son lutteur. Le monde autour de lui se pressait, se poussait pour mieux voir, demandant : Il est mort ?... Il l'a tué ?... » Des discussions vociférantes s'élevaient. Aux mots « meurtre », « assassinat », les partisans d'Herbelin ripostaient : « Il était dans dans son droit. Pourquoi l'autre l'a-t-il mordu ? » Et ils se serraient autour de lui, l'entouraient d'un cercle protecteur. Tout à coup il se sentit tirer en arrière. Il se retourna. C'était Bretagne, le lutteur, qui lui dit à voix basse, lui faisant signe de venir : « Vite, vite, suivez-moi. Je vous ferai sortir. »

Il l'entraîna derrière les gradins et là, dans le noir, lui tendant ses habits : « Voilà vos frusques, dépêchez-vous de vous rhabiller. Cré nom, quelle danse ! vous l'avez rudement démoli ! Et vous avez bien fait, c'était un mauvais bougre. C'est lui qui tous les soirs me lâchait Auguste sur le dos... » Il aidait, tout en parlant, Louis Herbelin à remettre ses vêtements à la hâte. « Dépêchons... Quand il y a mort d'homme, vous savez... c'est des histoires embêtantes. Vous faut filer, et rondement ! »

Il le fit passer, en le guidant par la main, le long d'un couloir obscur. Une rumeur de ruche fermée venait, à travers les murs, du lointain de la salle. Au bout du couloir une porte s'ouvrit et Louis sentit avec plaisir le froid du dehors le frapper au visage. C'était une sortie de service donnant, non sur le bou-

levard, mais sur une rue adjacente, déserte à cette heure.

Herbelin remercia le lutteur, lui serra la main, et, suivant son conseil, fila rapidement.

Bientôt, il se retrouva en plein Paris, meurtrier ignoré des passants qui le coudoyaient. Il allait devant lui au hasard, poussé par le besoin de marcher et de respirer le grand air, sans regret de ce qu'il avait fait, sans remords, mais troublé cependant par la pensée d'avoir tué un homme.

XIV

IL SAIT

Il pouvait être quatre heures quand Sophie était sortie de chez madame Lescande. Le crépuscule commençait déjà, un crépuscule d'hiver, à tons gris sur le fond de blancheur de la neige. Machinalement elle reprit à pied le chemin de sa demeure, sans songer à la longue distance qui sépare les deux quartiers de Grenelle et du Marais. Quel chemin suivit-elle ? Elle-même n'aurait su le dire plus tard. Elle marchait dans une sorte de somnambulisme éveillé, sans avoir conscience du but de sa marche. Par moments elle allait vite, très vite, avec une hâte sans cause ; à d'autres moments, au contraire, elle ralentissait son pas, n'avançait plus qu'avec hésitation, comme une égarée qui s'en va au hasard. Parfois elle se surprenait, rentrant brusquement en

possession d'elle-même, arrêtée depuis longtemps devant un magasin dont elle regardait, sans le voir, l'étalage. Sa démarche incertaine, son allure tantôt accélérée et tantôt ralentie, la faisaient prendre des passants pour une malheureuse en quête d'aventures par les rues. Comme elle traversait le quartier latin, un jeune homme commit cette méprise, l'aborda, lui parla. Mais il s'éloigna d'elle aussitôt, effrayé de l'expression égarée des yeux de cette femme. Elle continua sa marche, sans avoir compris les quelques paroles que lui avaït dites cet inconnu, et l'impression fugitive de cette rencontre s'effaça de son esprit dans l'incohérence de ses pensées.

Pendant le temps qu'elle était restée chez sa mère, la mort de Charles avait mis son horreur objective entre elle et ses préoccupations personnelles, les reléguant au second plan. Maintenant le phénomène contraire se produisait : le subjectif était dominant ; de la mort de son frère, fait très lointain, extérieur à elle-même, il ne restait qu'un souvenir amoindri dans la souffrance d'un bien plus grand malheur. L'idée de son mari recevant la lettre de Castan l'obsédait, la martyrisait. Il l'avait reçue, cette lettre, il n'y avait nul espoir qu'elle ne lui eût pas été remise. Et par elle il savait, il connaissait le passé, il connaissait sa honte. Quand elle rentrerait, tout à l'heure, quand elle se retrouverait en face de lui... « Rentrer ?... Le revoir ?... » Elle prononça tout haut ces deux mots avec effroi et, subitement rappelée,

par le son même de sa voix, à la réalité de sa situation, elle regarda autour d'elle et se demanda : « Mais où vais-je donc ? »

Elle se trouvait en ce moment sur les quais, à l'entrée d'un pont. Tout d'abord elle ne se reconnut pas, elle se crut perdue dans quelque quartier ignoré. Elle marchait depuis si longtemps ! Puis les lignes de lumières du quai, du pont, de la rive opposée du fleuve lui apparurent comme se composant peu à peu dans un ordre nouveau, sous un aspect familier. C'était le pont Henri IV. Encore cinq minutes, elle serait à la rue des Lions-Saint-Paul. Elle s'accouda au parapet. La Seine prise étalait sous ses yeux son immobile surface de glaçons. Sans cette circonstance peut-être aurait-elle eu l'horrible tentation de se noyer.

Les deux mêmes mots se représentaient sans cesse à son esprit. « Rentrer ?... Le revoir ?... » Cela lui paraissait impossible. Il l'interrogerait, doutant peut-être encore de la révélation de la lettre anonyme. Que répondrait-elle ? Nierait-elle la souillure autrefois subie ? Lui mentirait-elle par ses paroles après lui avoir menti par son silence depuis dix ans qu'elle était sa femme ? Elle ne pourrait que tomber devant lui, prosternée dans la honte et l'humiliation de son aveu, et ne trouverait pas de mots pour expliquer comment elle avait pu être victime sans être coupable. Qu'importait d'ailleurs ? coupable ou victime n'était-ce pas la même chose ? n'était-ce pas

toujours la chasteté perdue, la même tache ineffaçable d'impureté !

Lentement elle se détourna, lentement elle reprit le long du quai sa marche errante et sans but, s'éloignant du pont qu'elle n'osait traverser, comme si la largeur de la Seine eût mis entre elle et le quartier Saint-Paul une barrière qu'il lui était défendu de franchir. Elle ne sentait pas le froid. Une chaleur de fièvre la brûlait au contraire. Mais elle éprouvait une immense et douloureuse fatigue, un brisement physique, qui la força bientôt à s'asseoir sur un banc.

Où aller? Que devenir? Elle ne pouvait pourtant rester là, passer la nuit sur ce banc. Elle avait conscience qu'un très long temps s'était écoulé depuis qu'elle errait ainsi. Elle compta les coups sonnés au loin par une horloge. Neuf heures ! Le quai se faisait presque désert. Quelques voitures passaient rapidement, roulant vers les gares.

Devant elle une haute grille prolongeait indéfiniment sa ligne de barreaux noirs. Le Jardin des Plantes. Par delà ce grand espace sombre, entouré de grilles fermées, se trouvait la rue Buffon. Le souvenir de la « Maison de famille » se présenta tout à coup à son esprit. Là, peut-être, elle trouverait un refuge. Elle se leva avec effort. Ses membres étaient engourdis, elle avait peine à marcher, chancelait et s'arrêtait tous les dix pas pour s'appuyer aux grilles.

Le même écriteau était toujours au-dessus de la porte : *Appartements et chambres meublés*. Elle entra, elle parla à une femme qui vint au-devant d'elle et qui la regardait avec surprise tout en répondant à ses questions. Le logement de l'entresol était libre, on pouvait le louer tout de suite. Et cette femme ajouta, surmontant une hésitation :

— Mais c'est pas pour vous, madame Herbelin, que vous voulez louer ce logement?

Sophie, en s'entendant nommer, releva la tête, regarda avec attention la personne qui lui parlait et qui disait maintenant :

— Vous ne me reconnaissez donc pas? Déjà, l'autre jour, vous ne m'avez pas reconnue, quand vous êtes venue visiter avec votre mari. Je suis la veuve Achille. Vous savez bien? Achille... qui était contremaître à la fabrique.

Vaguement Sophie se rappela, et, comme cette femme lui demandait de nouveau : « Ce n'est pas pour vous, ce logement? » elle répondit d'une voix triste, affaiblie, sans se soucier de l'étonnement qu'elle causait : « Si, c'est pour moi. Veuillez m'y conduire de suite. Je suis si lasse, si lasse! J'ai tant besoin de repos! »

La veuve Achille se doutait bien qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire pour que madame Herbelin vînt seule, à cette heure, s'installer dans une maison meublée. Elle avait bonne envie de la questionner, mais elle n'osa. Elle ouvrit une

armoire, atteignit sur une pile de linge une paire de draps, et se tournant vers un garçonnet âgé de douze à treize ans, son fils, qui lisait, assis dans un coin : « Tu vas monter du charbon et tu allumeras du feu pendant que je préparerai le lit de madame. » Puis elle prit une lumière et précéda Sophie, qui la suivit en s'appuyant à la rampe de l'escalier.

L'ancien appartement de madame Lescande était tel que Sophie l'avait revu, peu de temps auparavant, lorsqu'elle avait visité, avec son mari, la Maison de famille. Mais les pièces semblaient nues, avec leurs fenêtres sans rideaux, et il y régnait une tristesse froide de solitude et d'abandon. Le jeune garçon entra bientôt, portant un fagot de menu bois et un seau de charbon. A genoux devant la grille du foyer, il alluma le feu dont la fumée rabattait. Sa mère, pendant ce temps, étalait sur le lit les draps et les couvertures. Elle prononçait quelques mots de loin en loin, essayait de causer, mais Sophie ne l'entendait pas, ne répondait pas. Assise auprès de la cheminée, dans laquelle la flamme brillait enfin, elle regardait fixement les charbons incandescents. Un frisson l'avait prise, elle grelottait. L'enfant était redescendu. Le lit fait, la veuve Achille se rapprocha de madame Herbelin et ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais vous êtes malade, ma pauvre dame ! Vous tremblez, vous êtes toute pâle.

Sophie répéta après elle :

— Malade!... malade!...

Il y avait de l'égarement dans ses yeux.

La veuve Achille hocha la tête. « Tout ça, pensait-elle, c'est pas ordinaire. » Et l'idée lui vint que madame Herbelin était tout à coup devenue folle.

Elle tourna encore pendant quelque temps dans la chambre, puis sortit doucement. En bas, son garçon s'assoupissait sur son livre qu'il avait repris.

— Il ne s'agit pas de dormir, lui dit-elle. Cours vite rue des Lions, à la maison Fizanne. Tu sais? où travaillait le père. Tu diras que madame Herbelin est ici, qu'elle a l'air toute malade et comme la tête perdue.

La petit mit sa casquette, roula un gros cache-nez autour de son cou et partit en courant.

Que faisait Paul, à cette heure? Il sortait de chez madame Lescande, où il était allé tout d'abord. Il y avait appris la mort de Charles, il y avait appris aussi que Sophie, venue dans la matinée, était repartie depuis longtemps. Il retourna alors à la rue des Lions, bouleversé d'inquiétude, osant à peine espérer qu'elle serait rentrée pendant son absence. En arrivant, il trouva son frère qui l'attendait. D'un seul mot il le questionna :

— Sophie?...

— Elle est retrouvée, dit Louis.

Paul eut un cri qui exprima toutes les craintes qui l'avaient torturé :

— Vivante?...

— Oui, mais malade. Elle est rue Buffon, à l'ancienne Maison de Famille. Un enfant vient à l'instant d'en apporter la nouvelle.

Paul se frappa le front.

— Ah!... j'aurais dû me douter...

Brisé par son émotion, il s'était laissé tomber sur une chaise. Mais presque aussitôt il se redressa et, le poing levé :

— Pour tout ce qu'elle a souffert, pour tout ce que j'ai souffert moi-même, je tuerai cet homme!

Son frère, prononçant lentement les mots, lui dit :

— Cet homme est mort. Je l'ai tué.

Ils se regardèrent, et ce regard échangé valut entre eux de longues explications.

Paul se dirigeait vers la porte. Louis comprit qu'il courait chercher Sophie et lui demanda :

— Vais-je avec toi?

— Non, répondit Paul, j'irai seul.

Et il partit.

Sophie était restée longtemps assise sur son fauteuil, n'ayant ni le courage ni la force de se remuer, de changer de place. Les yeux fermés, elle ne dormait pas, mais son esprit flottait dans un grand vide de pensée. Peu à peu, cependant, la chaleur du feu la pénétrait et la ranimait. Elle finit par rouvrir les yeux, elle regarda autour d'elle et le sentiment de sa situation lui revint bien net à ce moment. Pour la première fois elle put pleurer. Ces larmes lui firent du bien. Elle se leva, fit le tour du petit logement,

retrouvant dans chaque pièce des souvenirs d'autrefois, du temps où elle avait connu Paul, où ils s'étaient aimés. Elle ouvrit une fenêtre et, à travers les lames des persiennes fermées, regarda dehors. Jeune fille, que de soirées elle avait passées, accoudée ainsi! Comme alors, elle vit devant elle les ramures noires, défeuillées par l'hiver, des grands arbres du Jardin des Plantes. Comme alors, à travers la nuit, elle entendit un rugissement de fauve, dont la plainte terrifiante se prolongea longtemps, ressemblant à un cri surnaturel et désespéré d'agonie. Ce cri lui glaça le cœur. Quand il se fut éteint dans le silence, il lui sembla que son désespoir était plus grand et plus profond. Toute sa vie lui apparut comme le passé d'une morte, depuis sa plus lointaine enfance. Elle revit l'hôtel du faubourg Saint-Jacques, la vieille Mélie, Castan; elle revit l'épouvantable scène de l'atelier. Se détournant de ce souvenir avec horreur, elle évoqua celui de Paul. Un soir, elle était comme maintenant à cette même fenêtre. Il était entré sans qu'elle l'entendît et, doucement, l'avait appelée : « Sophie! »

Comme si un écho de cette voix, au bout de dix ans, s'éveillait dans l'appartement désert, il lui sembla que derrière elle passait un souffle prononçant son nom. Hallucination de la fièvre? Non, une seconde fois elle entendit : « Sophie », et un bruit de pas fit crier le plancher.

Elle se retourna avec épouvante. Il était là, Paul,

son mari! Debout devant elle, il lui tendait les bras. Elle allait s'y précipiter, mais elle se recula, se cacha la figure dans les mains, jetant un cri : « Oh ! il sait!... » Elle chancela, elle crut qu'elle allait tomber, mais elle se sentit aussitôt serrée dans une étreinte passionnée, et tout bas il lui disait : « Oui, je sais... Je sais... J'ai toujours su ! »

De tout temps il avait su. Avant même de l'aimer, il savait. Son amour était venu de son apitoiement. Comment il avait appris? Qui lui avait révélé le passé? Qu'importe? Il savait. Et sous l'égide de son ignorance feinte, s'appliquant à calmer, à apaiser, à adoucir, il s'était toute sa vie dévoué à un rôle de providence cachée, plus difficile et plus grand, dans son obscurité d'abnégation, que n'aurait pu l'être un rôle de vengeance. N'avait-il pas dit, au lendemain de son mariage, écrivant à son frère :

« Je veux que mon amour soit pour elle consolateur, qu'elle y trouve le repos et l'oubli de toutes les souffrances, que son bonheur de femme soit l'effacement du passé de la jeune fille. »

FIN

TABLE DES CHAPITRES

I. — Madame Lescande veut marier sa fille. 1
II. — Pourquoi Sophie a dit non. 19
III. — A la fabrique. 51
IV. — La veillée des adieux. 80
V. — Au frère absent. 95
VI. — Mère et fille 107
VII. — Une matinée de jour de l'an. 134
VIII. — Dentiste américain. 160
IX. — Un arrivage de Buenos-Ayres. 185
X. — Serait-ce un dénouement. 216
XI. — Un protecteur 240
XII. — Dans la neige. 270
XIII. — La lutte 304
XIV. — Il sait 321

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS

à 3 fr. 50 le volume

CHOIX DE ROMANS NOUVEAUX

DANIEL DARC

La Couleuvre.

ALBERT DUPUIT

Pauline Tardivau.

A. MATTHEY (ARTHUR ARNOULD)

Les Amants de Paris. | **L'Enragé.**

JEANNE MAIRET

Marca.

Mme L. VAN DE WIELE

Maison flamande.

DUBUT DE LAFORES

Tête à l'envers.

FERDINAND FABRE

Mon Oncle Célestin

EDGAR MONTEIL

Les Petites Mariée

ÉMILE ZOLA

Au Bonheur des Da

ŒUVRES DE PAUL ARÈNE, THÉODORE DE BANVILLE, LUCIEN BIART
H. CÉARD, CH. CANIVET, LÉON CLADEL, G. CLAUDIN
DANIEL DARC, ALPHONSE DAUDET, ERNEST DAUDET, MAXIME DU
DURANTY, FERDINAND FABRE, GUSTAVE FLAUBERT
HECTOR FRANCE, THÉOPHILE GAUTIER
EDMOND ET JULES DE GONCOURT, L. HENNIQUE, E. D'HERVILLY
J. K. HUYSMANS, ED. LABOULAYE, A. DE LAUNAY, CAMILLE LEMONN
RENÉ MAIZEROY, MARC MONNIER
A. MATTHEY (ARTHUR ARNOULD), E. MONTEIL
HENRY MOREL, EUGÈNE MOUTON (MÉRINOS), ALFRED ET PAUL DE
CH. NODIER, PIERRE NINOUS, HENRI ROCHEFORT, JULES SANDEAU
ANDRÉ THEURIET, IVAN TOURGUENEF, JULES VALLÈS
ÉMILE ZOLA, ETC., ETC.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00730394 5